



Florence Pazzottu  
Michel Deguy  
Mohamed Ouagrar  
Sanae Zahid  
El Mehdi Iazzi  
Christine Lavant  
Ursula Krechel  
Mai Cheng  
Jidi Majia  
Shu Cai  
Lisa Robertson  
Ryoko Sekiguchi  
Franco Fortini  
Giuliano Mesa  
Lucebert  
Paul Rodenko  
Yves Boudier  
Katia Feltrin  
Hélène Ferrié  
Liliane Giraudon  
Éric Houser  
Joël Hubaut  
Geneviève Huttin  
Jean-Jacques Lebel  
Julie Quéré  
Nathalie Quintane  
Fabienne Vallin  
Edoardo Sanguineti  
Patrick Laffont

# Action Poétique

191

192

Ateliers d'aujourd'hui



**Josée Lapeyrère** 1941/2007 (photo Alain Vivier)



# *Sommaire*

191/192

- 3 • *Incise 1*, Florence Pazzottu
- 5 • *Une histoire de la poésie en dix lignes...*, Michel Deguy

## A Ateliers d'aujourd'hui

13 • *Amazigh* • *Berbère* • (*Maroc*)

**Mohamed Ouagrar, Sanae Zahid,**  
*traduction, avec Mostafa Houmîr, Henri Deluy et la  
collaboration de El Mehdi Iazzi*  
(« *Lingue amazighe* »)

23 • *Allemand* • (*Autriche*)

**Christine Lavant,** *atelier de traduction de la  
Nouvelle B.S (Catherine Weinzapfen, avec Irène  
Fuchs, Liliane Giraudon et Jean-Jacques Viton*

28 • *Allemand* • (*Allemagne*)

**Ursula Krechel,** *traduction Patrick Beurard-  
Valdoye, Christophe Marchand-Kiss, Michèle  
Métail, Emmanuel Moses*

35 • *Chinois*

**Mai Cheng, Jidi Majia, Shu Cai,**  
*traduction Shu Cai, avec L. G., H. D.*

44 • *Anglais* • (*Canada*)

**Lisa Robertson,** *traduction Éric Suchère*

49 • *Japonais*

**Ryoko Sekiguchi,** *atelier de traduction de la  
Nouvelle BS (Andrea Raos, avec Arnaud Calleja,  
L. G., J.-J.V et l'auteur.)*

52 • *Italien*

**Franco Fortini, Giuliano Mesa,**  
*traduction A. R., avec Laurent Grisel et É. S.*

64 • *Néerlandais* • (*Pays-Bas*)

**Lucebert, Paul Rodenko,**  
*traduction Anna Maria van Soebergen*

ع

**Yves Boudier • Katia Feltrin • Hélène  
Ferrié • Liliane Giraudon • Éric Houser •  
Joël Hubaut • Geneviève Huttin •  
Jean-Jacques Lebel • Julie Quéré •  
Nathalie Quintane • Fabienne Vallin**

## t Documents–ع–Caetera

*Poésie et vérité*, Edoardo Sanguineti, sur  
« *Contre la poésie* », de Witold  
Gombrowicz, trad. H.D.

## q Actualités/Chroniques

- *Libres associations*,
- Michel Plon,** sur *Élisabeth Roudinesco*
- *La chronique de poésie*,
- Claude Adelen,** sur *Marie-Claire Blancquart*
- *Koa-2-9*, Nadine Agostini
- *Poésie et vidéo*, Jean-Pierre Balpe
- *Le brûleur de loup, 4*, Henri Deluy sur  
*Emmanuel Hocquard*
- *Et compagnie...*,
- Christophe Marchand-Kiss**
- *Poème soldé*, photo
- *Voix...*, Jean-Pierre Bobillot
- *Revue ع revues*, Yves Boudier
- *Le Journal* de Joseph Julien  
Guglielmi
- *Crêche-pudding*, roman-photo,  
prologue, L.G. ع Patrick Laffont
- *Lire*
- *Sans titre*, photo, virou
- *Le mot à ne pas oublier*, L.G.

Couvertures, 2 • *Josée Lapeyrière*

3 • *Tajine / grenier*, H.D.

4 • *Mai 08*, atelier Joël Paubel

# Florence Pazzottu

## *Incise 1*

Marseille. M. Belgherbi, père en France de cinq enfants, dont quatre scolarisés, a été expulsé vers l'Algérie le jeudi 22 février 2007. Une première expulsion par bateau, prévue le lundi de la même semaine, avait été rendue impossible par la mobilisation des marins CGT de la SNCM et des militants du RESF. Pour éviter une nouvelle mobilisation, M. Belgherbi n'a pas été prévenu de son expulsion. Il a quitté le territoire français sans bagages ni argent, et a été débarqué à Constantine, à 800 Kms d'Oran, la ville dont il est originaire.

Paris. Mme Qiuhan Zhou, épouse Pan (n° d'étranger 7503372878), est une mère de famille chinoise née en Chine en 1973 et arrivée en France il y a neuf ans. Elle a maintenant deux jeunes enfants, Clément, 4 ans et demi, scolarisé en maternelle dans le 3e arrondissement de Paris, et Cécile, un an. Mme Zhou a été arrêtée à son travail, à Bobigny. À plusieurs reprises, Mme Zhou-Pan et son époux avaient accompli les démarches pour obtenir un titre de séjour, faisant valoir que toute la vie de Mme Zhou-Pan est à Paris. Qiu Hong Zhou-Pan a été expulsée vers la Chine le 20 septembre 2007.

Istres. Le matin de ce même jour, les préfetures de Lozère et des Bouches-du-Rhône ont affrété un avion militaire pour expulser depuis la base d'Istres les Demiri. Ils ont été reconduits au Kosovo qu'ils avaient fui deux ans auparavant après avoir vu brûler leur maison et tuer le grand-père. L'une des trois enfants, Liridona, âgée de 14 ans, a témoigné de cette fuite dans une lettre écrite le 14ème jour de sa détention au centre de rétention de Marseille. Les Demiri fuyaient l'horreur de la guerre; c'est dans un avion militaire qu'ils ont été embarqués de force, le 20 septembre 2007.

Nîmes. Nuray Kurt, une jeune française d'origine turque, devait s'y marier le samedi 24 novembre 2007 avec Abdullah Ertas. Le 14 novembre, elle rentrait de Turquie où elle était allée chercher sa robe de mariée et arrivait à Saint-Exupéry. Son fiancé, un Turc d'origine kurde qui vivait en France depuis 2005, était venu la chercher. Contrôlé à l'aéroport, Abdullah Ertas est aussitôt emmené au centre de rétention. Nuray Kurt est alors arrêtée à son arrivée et mise en garde à vue. Déshabillée complètement pour la fouille. Libérée avec une convocation au Tribunal correctionnel pour aide au séjour irrégulier. Son fiancé est expulsé vers Istanbul le 24 novembre, jour où 150 invités croient assister à son mariage.

**Mises en vente récentes**

*L'inventaire des choses, anthologie internationale, 15 €*

Eduardo Kac, *HOBIDIS POTAX, 15 €*

Sarah Kéryna, *Rappel, 10 €*

**A paraître prochainement**

Gérard Noiret, *Atlantides*

Endre Kukorelly (Hongrie)

Diffusion

**Les Belles Lettres**

Renseignements :

[action-poetique@orange.fr](mailto:action-poetique@orange.fr)

# BIPVAL

**Biennale Internationale des Poètes en Val-de-Marne**

**Sixième Rencontre Européenne • 21-22 novembre 2008**

**« *Un plus d'Europe* »**

**Magda Carneci** (Roumanie)

**Daniel Banulescu** (Roumanie)

**Ekaterina Yossifova** (Bulgarie)

**Vince Fabri** (Malte)

**Endre Kukorelly** (Hongrie)

**Gérard Noiret** (France)

**Eugenijus Alisanka** (Lithuanie)

**VAL de**  
**MARNE**  
Conseil général

# Michel Deguy

## *Une histoire de la poésie en dix lignes*

La poésie est (= fut) ethnique, le chant d'une nation, sa « prophétie » : l'*alliance* du peuple avec Yahwé est un livre (Bible).

On dirait aujourd'hui « identitaire » : Hésiode, théogonie (« Naissance d'une Nation ; Nation = une multitude humaine) ; Pindare, *éloge des héros*, etc.

Aujourd'hui : *pour* le sujet (puisque le « sujet » s'est détaché, au 16ème siècle, devenant « lyrique » au sens moderne) la dépendance, ou fidélité au patriotique, consiste dans le souci de « ma » / « sa » langue. Mallarmé le formule : donner un sens plus pur aux mots de la tribu.

Peut-on caractériser le demi-siècle écoulé ainsi : l'échec des « engagements » de la poésie (principalement du grand motif et mouvement de « la poésie au service de la Révolution ») a replié la poésie (i.e. les poèmes) sur elle-même, « sui référentiellement », formellement et formalistement, « autotéliquement » – pour une *émancipation*... du signifiant... et dans l'alliance non seulement avec d'autres « genres » littéraires (le « théâtre du théâtre », etc.) mais avec les diverses sciences humaines « structuralistes », plus précisément la *linguistique*, et plus précisément encore dans l'insistance sur la *fonction poétique* (Jakobson), entraînant les effets annexes de l'illisibilité », de l'asocialité de la poésie dans la désaffection générale du « public », la secondarisation, ou minorisation, de sa « place », etc. « Ni Sartre ni Heidegger »..., cette espèce de repérage grossier, « situe » une activité (une bibliothèque) poétique livrée aux idiosyncrasies « lyriques », aux tentatives « désespérées » de solution individuelle : non seulement l'auteur n'est pas mort, mais il n'y a plus que les noms d'auteurs qui comptent se « faire entendre ».

Est-ce qu'« autre chose se prépare » ? La poésie peut-elle être *transformatrice*, aider à l'invention de *transcendance* moderne, que j'ai évoquée, c'est-à-dire coopérer à la naissance des nouveaux *trans* ?

Voici un contexte où la transcendance, dans un sens ni religieux ni métaphysique se fait entendre. Il s'agit des « travaux de la « commission Vérité et Réconciliation », présidée par Desmond Tutu en 1993 pour entériner l'abolition de l'Apartheid :

« ... L'adoption de cette Constitution pose la fondation solide sur laquelle le peuple d'Afrique du Sud *transcendera* les divisions et les luttes du passé qui ont engendré de graves violations des Droits de l'Homme, la transgression des principes

d'humanité au cours des conflits violents et un héritage de haine, de peur, de culpabilité et de vengeance... » Voilà !

La « transcendance » ne tombe pas du ciel, c'est le nom du mouvement humain vers le sublime.

La difficulté, c'est qu'il ne s'agit pas de « transcendance » religieuse ni métaphysique articulée à, *accrochée à*, un Transcendant, reçu, révélé, créé, invoqué, adoré, etc. Plus de superstition pour les super-stitions.

Autrement dit la sortie de la croyance, la *déliation* d'avec la (et les) religion(s) est la tâche, la responsabilité dans l'invention d'une autre intelligibilité / spiritualité, d'un autre « parabolisme » (figurativité) qui passe par la profanation et la dé-position des croyances archaïques changées en leur perte ou reliquaire, requiert ou invente ce que j'ai appelé un *croire-sans-croyances*, qui « rend *ineffaçable* le devenu-incroyable »...

Cet effort rencontre d'abord l'obstacle gigantesque, et à vrai dire *insurmontable*, de la religiosité et de la *réintégration* de toutes les croyances humaines...

« Autre chose se prépare-t-il ? » demandé-je...

Or *en fait* ce qui se prépare, et a déjà lieu en fait de sortie (d'issue... de secours), c'est la sortie du logos, du « logikon » (verbe ; parole ; pensée, etc.) devenu un « medium » parmi d'autres (ou « support » facultatif). Le *logikon* est devenu un *logiciel*... techno (ce qui cache la mutation, le *logo* ensevelit le *logos*). « Ça » ne relève plus du *logos*.

Maintenant en dépit de cette conjecture sur la « fin ou sortie du logos », c'est-à-dire si on suspend les conjectures raisonnables sur « la puissance du rationnel » (et changeons le motif de « *la fin de* » pour celui de la *trans*-formation, *trans*-lation), « énergie du désespoir »

Je vais prendre l'exemple d'une phase transitoire dans le champ qui nous intéresse (« langues et littératures ») où il s'agirait de repérer des modes positifs du *trans* :

Qu'est-ce que la « francophonie » ; offre-t-elle un exemple de trans-humance, de transformation, de cette « transcendance », dont je viens de faire entendre l'espérance *contemporaine* en Afrique du Sud ?

Il y a une multiplicité de sociétés « francophones », une *diaspora* ou distribution de collectivités, tout « autour du monde », c'est-à-dire dis-loquées selon le Nord et le Sud, l'Est et l'Ouest (ces grandes orientations du monde)... telles que la « langue française » y est le vernaculaire de l'expérience et de la pensée. Le « en français » : milieu de l'existence et de l'histoire.

Cette multiplicité « est la réalité ». Sa facticité est à la fois différenciée, in-différente (les « francophonies », les usages



langagiers sont *indépendants* les uns des autres à tout instant), et ci-devant *dominée*, « régie » par la provenance « française » de la source, du « régime » (de fleuve). Le souci de la francophonie est, comme le singulier le marque, le souci d'un milieu, c'une certaine unification, dans (et de) la multiplicité où *homo-* et *hétéro-généité* se chevauchent, peut-être se gênent, et se composent. Unité qui ne peut être « politique ». Mais quelle ? Vers une sorte de trans-glossie, ou confédération, mais dans quel « intérêt » *distincts des* « intérêts » ? Vers une *généralité* de niveau  $n + 1$  (une « normalité » ?) comme « l'Europe », idée cherchant sa *metexis* (« participation ») se cherche avec et contre « les Nations »..., contre les chauvinismes, les ressentiments, les régressions, les pulvérisations, etc., car les maux, les obstacles, les agents destructeurs sont, certes, assez manifestes mais *pas les catalyseurs*, les auxiliaires / coadjuteurs, les phases de construction.

Le mixage ou métissage ne suffit pas... Ou plutôt *qu'est-ce* que le mixage ?

\*

La mondialisation est *économique* (donc scientifico-technique économique), incluant / enveloppant (régissant ?) le culturel. Ontologiquement, ça veut dire que tout *étant* est devenu consommable. Tout ce qui est est (re)productible à consommer.

La « dévastation » est humaine. La terre est proie, c'est-à-dire *énergie*, pour son exploitation (y compris l'eau, l'air, etc.).

(Parmi les exemples-qui-montrent, donc les « *voyants* lumineux » qui en ce temps fonctionnent en *alarme*, il y a ceux-ci : le tourisme de grandes-masses qui dévore la terre (Afrique : pour les riches).

Ou celui-ci, un peu « déplacé » : de la photographie. Elle montre (« surexpose ») le consommable comme les *plats* au restaurant, ou les proies sexuelles dans les magazines ou dans les ordinateurs, etc. Elle fait saliver en général, elle mondialise le peep-show, elle uniformise la libido (cf. Stiegler). La photo, beaucoup plus prédatrice que ne fut le logos, « épuise » la terre. Elle assouvit, beaucoup plus et mieux que le discursif séquentiel (le raconter du récit, le successif du raisonner), le désir *d'uno-intuitu*, du tout tout de suite à mes yeux.

En tant que « preuve », elle « fatigue la vérité » : la *publicité* ravage tout. Le logos, lui, demandait le travail *pensif* d'imaginer : l'« image » à *l'écran* fascine et stérilise l'imagination (comme le craignit Baudelaire).

Mais, comme la techno-science (la Recherche, selon

Primo Lévi) est de part en part *scopique*, la santé et la puissance entièrement photo-génique, il n'y a rien à faire : l'homme est devenu *l'image de marque* de l'humanité.

## *De la francophonie*

Parmi les questions que *soulève* la complexe problématique de la francophonie, il y a ceux qu'elle *recouvre* parce que leur mise en jeu explicite perturbe aussitôt l'ambiance de la *correction politique*. Ces enjeux sont ceux de forces affrontées « sourdement » dont l'adversité préfère une stratégie clandestine. Je soulève ce couvercle – et, pour aller vite, par un exemple.

Lors d'une rencontre à Alger il y a deux ou trois ans, j'entendis cette formulation : « Albert Camus, *écrivain algérien, d'expression française* [...] ». Mesurer la fausseté de telle formule, et examiner pourquoi la fausseté tend à devenir correcte, c'est ce que je me propose ici, dans un exercice de parler plus vrai, c'est-à-dire de chercher à disposer plus clairement les thèses antagonistes d'un combat en cours.

Albert Camus « écrivain » ? Incontestablement. « Algérien » ? Commence alors l'équivoque, une contagion d'homonymies et d'anachronismes. Chacun sait que la terre géographiquement et anthropologiquement algérienne consistait en ce temps-là en trois départements français. La mention « algérien » pour Camus entame un faux semblant historique. S'agit-il d'un droit du sol et d'une « nationalité » rétroactive ? C'est à peu près aussi insignifiant que de déclarer Saint Augustin écrivain algérien. L'enjeu devient encore plus clair avec l'oeuvre de Jacques Derrida qu'un tout récent colloque algérois rapatriait à sa ville de naissance.

Par sa vie et son oeuvre, Albert Camus aura été, et donc est, un écrivain français. Quel est le sens de la formule examinée ? Elle est elle-même l'*expression* de l'idéologie culturelle dont la mondialisation achève d'installer l'hégémonie. En âge culturel, tout est « valeur » et la valeur (dans ce cas celle de grand-écrivain, politiquement exploitable) est la manifestation *phénotypique* d'un *génotype*, c'est-à-dire (en langage du 19<sup>ème</sup> siècle cette fois) d'une innéité patrimonialisable : théorie « génique » ethnique, donc raciale, emportée dans la grande métaphoricité scientifique dominante de l'ADN. Et parmi les implications qu'une analyse ou « déconstruction », beaucoup plus fouillée, aurait à expliciter, il y a celle-ci : un artiste est un gène (jadis un génie) qui « traduit » son « patrimoine » en choisissant (cette fois, c'est la liberté sartrienne) ses moyens

d'expression : Camus, algérien par le lieu de naissance et d'adolescence, a choisi de « s'exprimer » en français. Il aurait pu le faire en berbère, en turc, en langue d'oc, ou pourquoi pas en anglais – mais (chance pour le nord de la Méditerranée, malchance pour le sud) ce fut en français !

Car entre-temps (passage du moderne au postmoderne et du crayon à l'ordinateur) toute *langue*, et le « langage humain » en général, est devenue un *medium* parmi d'autres, un « support » facultatif. Albert Camus aurait pu « choisir » la BD, la danse ou la pâte à modeler, mais il a exprimé son génique en langue française... Cependant, politiquement, puisque les Nations s'affrontent maintenant en se *concurrentant* sur le Grand Marché libéral des produits archétypiques ou images de marque, il est un *algérien*, dont la valeur devrait être comptabilisé au crédit du trésor génotypique Algérie.

Résister à cette immense opération anachroniste qui fait le fond du « phénomène social total » (Mauss) appelé mondialisation culturelle, idéologie où toute valeur en tant qu'expression d'un patrimoine *s'offre* au même titre que n'importe quelle autre à la demande *consommatoire* (développement, exploitation ou comme on voudra dire), est-ce réactionnaire ?

C'est résister à la sortie hors du *logos* (pensée – parole) partout engagée, et bientôt triomphante. Le *logos* n'était pas un *medium* parmi d'autres, un support. Nous en *reparlerons* ?  
J'espère.

Cependant, voici un autre aspect, connexe : celui où l'hégémonie de la sphère angloaméricaine *worldwide* est en jeu. Il est capital pour elle que le produit « français », pseudonymisé « hexagonal », soit en même temps reconnu et minoré. Aux marges de l'Empire il y a de la sonorité franco-phonique (en langues et littératures), caraïbe, québécoise, océanique, africaine. Elle doit être acceptée, mise à sa place, traitée. Faire entrer dans la *francophonie* « l'exception française », de cette grande littérature mondiale dont les oeuvres philosophiques récentes exercent encore une influence disproportionnée (en particulier sur le campus américain pourtant mondialisé...), c'est impératif. Lui faire sa place parmi les *african studies*, et pourquoi pas quand il s'agit de Foucault, parmi les *gay & lesbian studies*, est stratégiquement décisif. A moins d'être bien naïf, il vaut mieux prendre cet « aperçu » en compte dans la discussion sur la francophonie.

En dernière analyse la grande question est celle de la hiérarchie. Peut-il y avoir de la valeur sans hiérarchie ; peut-il être question du vrai, du bon, du beau (les « transcendants »)

médiévaux) sans faux, pire, laid, ou sans plus-vrai, meilleur, plus beau ? Le tout-se-vaut dans le gigantesque compotier des opinions et des goûts ouvre à l'infini et menace la valeur, c'est-à-dire l'évaluation, le marché même. C'est pourtant ce dont le « monde » est devenu la question. La « destruction de la Métaphysique », titanesque entreprise heideggérienne qui ouvre la dernière modernité, « déconstruit » la hiérarchie puisque celle-ci est métaphysique, et décentre tous les centrismes, égalise « tout ». Comment donc maintenir une transcendance non métaphysique ni religieuse, c'est la responsabilité qui nous incombe.

En attendant, reconnaître l'antériorité et la prépondérance, non de la langue dans ses parlers vivants, mais de la littérature et de ses « chefs-d'oeuvre », c'est-à-dire en l'occurrence de la pensée historiquement française et non rétroactivement « francophone », et ce, quels que puissent être les talents présents et futurs dans des aires francophones – parmi lesquelles il faut encore distinguer celles où le vernaculaire est français, comme en Vaud, Québec, Wallonie ou La Réunion, etc., et celles où le français est « largement pratiqué », ou « deuxième langue » – est un de ces enjeux en tensions sourdes à quoi j'ai fait allusion. « Concrètement », comme on aime dire, cela donne : Montaigne (gascon) et Rousseau (genevois), ou Molière (écrivain lutécien d'expression française) et Michaux (belge) (continuez l'exercice) *valent-ils pas mieux à étudier* partout, c'est-à-dire même chez ceux que je vais dire, que le jeune romancier gabonais, la plaquettiste martiniquaise ou le nouvelliste québécois débutant... C'est ce qu'il est devenu incorrect de mettre en débat.

Il y va de la différence entre culture et culturel ; c'est-à-dire en définitive entre le relativisme des opinions (*à chacun son point de vue*, c'est ce que martèle la publicité de la banque HSCB avec une puissance planétaire que n'eut jamais la propagande d'aucun totalitarisme) : « moi je préfère les chansons du groupe Rock-Punk XY à celles de Victor Hugo (« des rues et du bois ») ou à celle de Rimbaud (« de la plus haute tour ») » ; il y va de la différence entre étude et journalisme, entre philo-logie et SMS (continuez l'exercice). Si tout est expressivité, et bientôt « corporelle », immédiateté et créativité, que viendraient brider et canon(n)er le logos et sa logique, la langue et son bon usage, la pensée et sa discursivité, sur quel mauvais infini débouche la conquête des débouchés ? Le passé court à sa perte. « Nos valeurs, vos valeurs, leurs valeurs »...

Tout est valeur. Le perdre de la valeur est de perdre son crédit.



# Ateliers d'aujourd'hui

**A Henri Deluy,**  
*Amazigh – berbère (Maroc),*  
*Mohamed Ouagrar, Sanae Zahid*

« On en revient toujours à sa langue de première bouche »...  
Lequel d'entre nous a prononcé cette phrase, de curieuse façon ?  
Pas moi (mais je venais de parler pastilla, harira, briwatte,  
couscous, kefta, tajin...) ; qui donc parmi les poètes  
marocains présents dans cette salle d'études de *l'Institut français*  
*d'Agadir* ?

Nous sommes réunis en atelier de traduction, pour la deuxième  
fois : Sanae Zahid, une jeune poète de la toute nouvelle  
génération, elle écrit en amazigh (ce que nous appelons, à tort,  
semble-t-il, le « berbère »), en arabe, en français, Mohamed  
Ouagrar, l'un des intellectuels et écrivains amazighes parmi les  
plus actifs, traducteur de Samuel Beckett, il écrit en amazigh,  
Mostafa Houmir, un enseignant, un poète qui écrit en français.  
Elle et eux sont trilingues : ils pratiquent l'amazigh, l'arabe et le  
français.

Pour ma part, je suis ici à l'invitation d'Anne Potié, la directrice  
de l'Institut, et je suis intervenu en divers lieux, devant des  
professeurs, de futurs professeurs et des étudiants, femmes et  
hommes (avec, à Taroudannt, petite ville aux remparts fauves  
mouchetés, bastionnés de loin en loin, et crénelés, devant une  
salle comble, surtout des jeunes, et surtout des jeunes filles,  
presque toutes cheveux couverts, une vive discussion, sur un  
thème ici peu abordé : peut-on être athée et respecter les  
religions, notamment la leur...).

J'ai également participé à un hommage au poète marocain  
d'écriture française, Mohamed Khaïr-Edine (dont le premier  
poème, « Nausée noire », fut publié par Claude Royet-  
Journoux, en août 1964, à Londres, dans un petit livre de sa  
série « Siècle à mains », inoubliable !),

Je découvre *Agadir*, cette ville reconstruite comme à plat, après  
le terrible tremblement de terre de février 1960, avec, dans la  
ville elle-même, la mer, qui occupe une très vaste plage à  
touristes, et je découvre, dans l'arrière-pays ces superbes  
« agadirs », greniers où l'on serrait le grain et les quelques  
richesses des villages et des douars, pour les mettre à l'abri des  
pillages et des razzias...

Je découvre l'importance de la culture amazighe, à ma grande honte, il faut bien le dire, car, des amis berbères – comme nous disons, j'en rencontre tous les jours dans les rues de la ville où je demeure, et où ils travaillent !

Je découvre une langue très ancienne, parlée par des millions de personnes, qui vient de se doter d'un alphabet nouveau, magnifique et dont la poésie développe, peu à peu, sa propre singularité, au-delà d'une oralité toujours très populaire.

Je découvre aussi, à nouveau, après tant d'autres expériences, le caractère insolite, surprenant, ici ou ailleurs, ici ou là, de notions telles que « modernité », « tradition », « innovation » « lyrisme », « chant », ou encore, « francophonie » ; combien il est difficile de retrouver « sa » langue dans une autre langue, ou d'envisager, dans les mots, un rapport différent aux choses de ce monde, ou même de savoir quelque chose sur les effets de l'écriture, ou sur les exigences de vérité...

L'idée d'un dialogue, puis d'un atelier, avec des poètes de langue amazighe, s'est concrétisée grâce au professeur Hassan Wahbi, du département de littérature française, à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines d'Agadir, qu'il en soit remercié, ainsi que toutes celles et tous ceux qui ont rendu possibles ces rencontres, Anne, bien sûr, et Nathalie Brandicourt, Brahim El Mazned, Abdellatif El Moussaid, Naïma Barahoua, Chadia Wahbi...

*Tableau des Caractères Tifinagh*

Ya ⵢ a	Yab ⵢⵔ b   ب	Yag ⵢⵖ g   ج	Yag* ⵢⵖⵓ g*   ج*	Yad ⵢⵏ d   د	yaɖ ⵢⵏⵢ d   د	Yey ⵢⵉ e	Yef ⵢⵉⵑ f   ف	Yak ⵢⵏⵓ k   ك	Yak* ⵢⵏⵓⵓ k*   ك*	Yah ⵢⵏⵓⵔ h   ه
Yah ⵢⵏⵓⵔ h   ه	Yae ⵢⵏⵉ e   ع	Yax ⵢⵏⵃ x   خ	Yaq ⵢⵏⵓⵓ q   ق	Yaj ⵢⵏⵓⵓⵓ j   ج	Yi ⵢⵏⵓⵓⵓⵓ i	Yal ⵢⵏⵓⵓⵓⵓⵓ l   ل	Yam ⵢⵏⵓⵓⵓⵓⵓⵓ m   م	Yan ⵢⵏⵓⵓⵓⵓⵓⵓⵓ n   ن	Yu ⵢⵏⵓⵓⵓⵓⵓⵓⵓⵓ u   و	Yar ⵢⵏⵓⵓⵓⵓⵓⵓⵓⵓⵓ r   ر
Yar ⵢⵏⵓⵓⵓⵓⵓⵓⵓⵓⵓ r   ر	Yay ⵢⵏⵓⵓⵓⵓⵓⵓⵓⵓⵓⵓ y   ي	Yas ⵢⵏⵓⵓⵓⵓⵓⵓⵓⵓⵓⵓⵓ s   س	Yaş ⵢⵏⵓⵓⵓⵓⵓⵓⵓⵓⵓⵓⵓⵓ s   ص	Yac ⵢⵏⵓⵓⵓⵓⵓⵓⵓⵓⵓⵓⵓⵓⵓ c   ش	Yat ⵢⵏⵓⵓⵓⵓⵓⵓⵓⵓⵓⵓⵓⵓⵓⵓ t   ت	Yaɥ ⵢⵏⵓⵓⵓⵓⵓⵓⵓⵓⵓⵓⵓⵓⵓⵓⵓ ɥ   ط	Yaw ⵢⵏⵓⵓⵓⵓⵓⵓⵓⵓⵓⵓⵓⵓⵓⵓⵓⵓ w   و	Yay ⵢⵏⵓⵓⵓⵓⵓⵓⵓⵓⵓⵓⵓⵓⵓⵓⵓⵓⵓ y   ي	Yaz ⵢⵏⵓⵓⵓⵓⵓⵓⵓⵓⵓⵓⵓⵓⵓⵓⵓⵓⵓⵓ z   ز	Yaz ⵢⵏⵓⵓⵓⵓⵓⵓⵓⵓⵓⵓⵓⵓⵓⵓⵓⵓⵓⵓⵓ z   ز



## **A** Mohamed Ouagrar

Né à Agadir en 1964, poète amazigh. Traducteur de l'arabe et du français (dont « En attendant Godot », de S.Beckett). Un recueil de poèmes amazighs « Tinitine » (« Les envies d'une femme enceinte »), 2004

### *Occasion*

La bougie s'habille avec ce vent  
Qui l'agite d'un côté de l'autre  
Mon regard profite de l'occasion  
Il aperçoit les mots menacés par les vagues  
Il peine à les protéger de barbelés  
Dès l'instant où la toile d'araignée s'écarte  
Elle essaye de se courber  
Elle éternue  
Se répand en étincelles  
Qui se changent en cendre dans le ciel  
Elle tremble de froid et coule en larmes  
Ou s'étire  
Ou baille  
Ou s'endort de la tête  
Puis disparaît

### *L'arganier*

Les années te surveillent  
Elles t'offrent l'arganier  
Un ange qui enduit de henné la main d'ounamir  
Mère, ramassons, broyons les fruits  
Père, avec tes chèvres  
Ramasse aussi les fruits  
Cueillons les amandes  
Le moulin s'agite  
L'amlou sera présenté aux invités  
Et je n'oublierai jamais son ombre  
Là où j'ai rencontré mon amour

## *Soif*

Le cœur de mon amie dégringole  
Le voilà qui suinte et poursuit son chemin  
Il forme par surprise une cascade  
Et l'essaim sourd des abeilles  
Se pose là où l'eau dévie  
À l'intérieur du petit vent  
Là où je l'avais mis à l'abri  
Déjà l'herbe prend racines  
À même la boue qui l'assombrit  
Et moi,  
Debout,  
Dans la boue  
De l'oued  
Et le van que tu agites  
De braises  
Je l'ai en main  
Dilemme  
Quand l'eau manque  
Et quand elle coule  
Même si j'ai goûté au miel  
Et bu de l'eau  
Ma propre foi pendue  
Aux tisons de la soif

## **A Sanae Zahid,**

Née à Boui-zakame. Poète de la toute nouvelle génération, elle écrit en amazigh, en arabe et en français. Publications en périodiques.

### *Il m'a dit viens je te montre*

Il m'a dit viens je te montre  
Le soleil s'éteint dans ma main  
Il m'a dit  
Nos chemins vont se croiser  
Il parle j'écoute  
Mes paroles se refusent  
Épargne-moi  
Il m'est difficile d'oublier

Le pays s'est vêtu de noir  
Ils ont dit  
Le mariage aura lieu  
De la fille la plus belle  
L'oued débordera  
Le basilic poussera dans la roche  
La vie va changer

Il m'a dit viens je te montre  
L'amour m'est une douleur  
Et ton départ pire encore  
Il a laissé couler le khol entre ses doigts  
Et la lune a répandu sa lumière

Je lui ai dit  
Cet arganier reviendra sur notre douleur  
Il n'aura rien oublié  
Il laissera tomber ses fruits  
Et les enfants du pays viendront les ramasser  
Ainsi le vent emportera mon amour  
Jusqu'à Igloo  
Il t'enveloppera de fleurs et de baisers  
Les autres sauront alors qui est mon véritable amour

Il m'a dit viens je te montre maintenant  
Je lui ai dit ils ont dit  
Le mariage aura lieu <sup>[1]</sup>

---

<sup>[1]</sup> "L'héritage traditionnel marocain veut que la fille épouse l'homme choisi par le père ; toute relation amoureuse hors mariage est interdite".

## *Un rêve*

Si avec le temps  
Tu te souviens de moi  
Soudainement lorsqu'il pleuvra  
Si avec le temps  
Je surgis dans ton rêve  
Ma « tazlagte » à tes côtés  
Si avec le temps  
Notre foyer réclame ma chaleur  
Avant le temps des labours  
Si avec le temps  
Ce poème te parvient  
Comme l'éclair  
Illuminera ta nuit  
Alors jamais je ne mourrai  
Jamais ne disparaîtrai

Toi ma tribu  
Lorsque les miens t'ont abandonnée  
« alomgare » est passé  
Tu n'y étais pas, ton histoire, la mienne  
Demeurent inachevées  
Comme si nous étions maudits

Là-bas  
Dans ces montagnes  
Où sont nés mes parents et les tiens  
Là-bas  
Notre amour est né  
L'amour qui m'a brisée  
Te souviens-tu  
De l'odeur du basilic  
Dans le verger de mon père ?

Te souviens-tu  
Des amandiers en fleurs ?  
Te souviens-tu  
De ta mère  
De ma mère  
De toutes les femmes  
Sur le chemin du puits ?  
Te souviens-tu  
Enfants.....les jeux  
Jeunes.....l'amour  
Vieux.....je ne te retrouve plus  
J'ai soif  
De ton amour  
Mon pays  
Perdu  
Le sentier m'entraîne  
Chaque pas est une année

Ils ont juré  
Tu as juré  
J'ai juré aussi  
Et c'est ton rêve  
Qui m'a bannie

Sois bénite, toi, ma terre  
Mon aimé  
Repose en toi désormais

« Tazlagte », bijou traditionnel en argent, parure lors des cérémonies et des fêtes  
« Alongare » rendez-vous commercial, spirituel, artistique annuel des tribus du sud  
du Maroc (Mousssem)

# A El Mehdi Iazzi

## *Langue amazighe*

Nous entendons par *amazighe*, ce que l'on dénomme traditionnellement le *berbère* ou *berber* dans la tradition dialectologique occidentale. Les locuteurs de l'amazighe sont appelés *amazighophones*. L'amazighe constitue la langue la plus anciennement attestée au Maroc et au Maghreb en général. En effet, des documents archéologiques de l'Égypte ancienne font remonter l'histoire écrite des Amazighes à 5 000 ans au moins (v. Vycichl, 1988). Les protohistoriens postulent que les Amazighes se sont installés en Afrique du Nord au Néolithique, certains les considèrent comme des autochtones, d'autres comme originaires de la rive nord de la Méditerranée, d'autres encore ramènent leurs origines au sud de la péninsule arabique; l'origine des Amazighes est une question fortement marquée par les présupposés idéologiques (v. Camps, 1987).

Présentement, la langue amazighe est fractionnée en aires dialectales. Elle est employée surtout à travers les régions rurales, voire montagneuses, elle est aussi de plus en plus en usage dans les grandes villes (Casablanca, Rabat, Fès, Tanger.....), suite à l'exode rural des Amazighes et à l'urbanisation des régions amazighophones et une communauté émigrée en Europe occidentale (France, Espagne, Belgique, Allemagne, Hollande).

L'amazighe marocain se subdivise en trois groupements dialectaux dénommés le *tarifite* au nord-est, le *tamazighite* au centre et au sud-est et le *tachelbite* au sud et sud-ouest. Les frontières entre les aires dialectales ne sont pas toujours évidentes, à défaut d'enquêtes dialectologiques et d'atlas linguistiques, il est difficile de délimiter avec précision les isoglosses. Les différences entre ces variantes dialectales sont principalement d'ordre phonétique et lexical.

L'amazighe est historiquement la langue première du Maroc. Il n'avait cependant pas de statut défini sinon qu'il fonctionne *de facto* comme un langage natif et comme un langage véhiculaire au sein des communautés amazighophones rurales, alors que parmi les communautés urbaines, il a une fonction vernaculaire. Il a ainsi essentiellement le statut de marqueur linguistique de l'appartenance à l'identité amazighe. Du point de vue des usages sociaux, l'amazighe comme langue maternelle était fondamentalement utilisé dans les situations de communication

informelles, où l'usage de l'oralité est quasiment exclusif. Ses champs d'utilisation sont la famille, la rue mais l'usage (oral) de cette langue est également assez courant dans les administrations et dans les institutions publiques et privées régionales. Il est concurrencé dans ces domaines par le dialectal.

Dans le passé, la non reconnaissance officielle de l'amazighité dans toutes ses dimensions (identité, langue, culture), son exclusion de l'école et du marché formel du travail et la gestion folklorisante de sa présence ont affaibli la densité de cette composante : le bilinguisme forcé amazighe-dialectal, presque exclusif aux locuteurs natifs de l'amazighe, sert généralement de transition, d'une génération à une autre, vers le monolinguisme dialectal.

L'identité amazighe s'est fossilisée en « stéréotype sociologique » de montagnards ignorants... Même la télévision nationale n'a pas hésité, avec la bénédiction des responsables, à ancrer cette image à travers des pièces théâtrales et des sketches.

L'identité amazighe a même été présentée comme un « danger » qui guette l'unité nationale (discours sur le fameux « Dahir berbère » du 16 mai 1930).

Le programme de l'arabisation linguistique de l'enseignement et de l'administration proposé dès le lendemain de l'indépendance du Maroc s'est transformé avec le temps en un programme d'arabisation ethnique du Maroc (Nation arabe, peuple arabe, cause arabe, Maghreb arabe...)

Ce type de discours avait un impact non négligeable sur la stratification des langues parlées au Maroc : d'un côté, le dialectal et l'amazighe, comme langues maternelles, n'ont qu'un statut *de facto*, seul l'arabe standard bénéficie d'un statut juridique comme langue officielle. Néanmoins, le dialectal est idéologiquement rattaché à l'arabe, seul l'amazighe est exclu de cette opération. De l'autre côté, le développement d'un arabe moyen pour simplifier des structures rigides de l'arabe standard et l'intégration du dialectal, a permis à ce dernier d'acquérir, grâce à cette alliance structurelle avec une langue normée, un statut juridique implicite. L'amazighe continue sa marche à la marge de cette alliance.

En réaction à cette exclusion et ce mépris de la composante amazighe, un mouvement culturel amazighe est né depuis la fin des années 1960. Ce mouvement est porté par une génération scolarisée et citadine. Avec le temps, ce mouvement a développé

ses codes (amazighe et non berbère, langue amazighe et non dialecte, droits culturels et linguistiques comme partie intégrante des droits de l'homme, l'historicité de l'amazighe et sa vitalité, voire même un paradigme d'expressions en réaction au paradigme panarabiste comme « peuple amazighe, tamazgha (Grand Maghreb), ses stratégies d'action (manifestations culturelles, chartes, lettres ouvertes, manifestes, etc.), ses recommandations (reconnaissance officielle de l'amazighe, enseignement de cette langue, institut spécialisé...), ses symboles (la lettre AZA, le drapeau, les personnages historiques amazighes depuis l'antiquité, le nouvel an amazighe -le 13 janvier-, le printemps amazighe (révolte kabyle en réaction à l'interdiction d'une conférence de Mouloud Mammeri à Tizi-Ouzou...). Le mouvement a également étendu ses structures (des centaines d'associations en villes et dans les zones rurales) et son terrain d'action (la langue, le patrimoine matériel comme l'architecture et les gravures rupestres, le développement socio-économique...), etc. Depuis le Discours royal d'Ajdir, le 17 octobre 2001, et la création de l'Institut royal de la culture amazighe (IRCAM), les données ont relativement changé. L'amazighe bénéficie d'une reconnaissance formelle dans la politique linguistique, culturelle et médiatique de l'État. Après un débat houleux entre le Mouvement amazighe qui défendait majoritairement le caractère latin et une alliance panarabiste et islamiste qui défendait le caractère arabe, la graphie tifinaghe a été officiellement adoptée comme graphie officielle de l'amazighe. La langue a été aménagée et son enseignement a commencé en 2003 selon un programme de généralisation progressive. Une chaîne de télévision amazighe est en préparation. La loi interdisant les noms amazighes a été annulée... Autant de réalisations importantes en un temps record. Le renouvellement le plus marqué est la reconnaissance de l'amazighe et son introduction dans le système formel de l'enseignement avec sa norme écrite en tifinaghe. L'amazighe est exposé actuellement à une nouvelle dynamique dont on voit déjà les acquis et les contraintes.

IRCAM - Rabat



## **A Christine Lavant,**

### *Poèmes*

Christine Lavant naît en 1915 en Carinthie (au sud de l'Autriche) d'où Ingeborg Bachmann aussi est originaire. Sa vie est marquée par la pauvreté, par une santé calamiteuse et plusieurs épisodes dépressifs. Son premier livre *Das Kind* (L'Enfant), salué par Thomas Bernhard comme une grande œuvre, est le récit du séjour d'une fille de 12 ans dans un hôpital ophtalmologique. Son travail poétique est récompensé par le Prix Trakl à deux reprises. Elle meurt en 1973.

•

Le vent du sud s'agite dans la forêt  
et la caille dans le blé.  
Un rythme sauvage étranger  
modifie les battements de mon cœur,  
au point que le chien de la ferme aboie contre moi  
et que l'une des poules noires  
s'attaque à mon ombre.  
Autrefois le soleil et la lune faisaient ça.  
Mais j'ai exigé de Dieu le père  
qu'il vienne à mon secours  
contre le bruit du vent,  
pour abattre la caille  
et supprimer les battements de mon cœur.

•

### *La sébille du mendiant*

Nuit difficile au-dessus du lieu.  
Attire ta mort à côté des citernes,  
dans chaque main une blessure salée,  
dans chaque œil une figue sucrée  
et le temps au fond de la bouche.

Sur les rochers la flûte revient déjà,  
dans la tente de la nuit déjà la corde,  
serrée, tressée serrée, rend difficile  
le retour à la maison.

•

Avec des globes d'yeux jaunes et rusés  
de splendides cheveux bouclés tournoyants  
mon Dieu s'avance avec l'enfant et le Jubilé  
et toutes les étoiles mendrées  
dans un pays derrière du brouillard par sept fois.  
Toujours je m'étouffe encore au bâillon  
et râpe les lanières à la meule du chagrin,  
trop élémentaire pour servir d'outil  
à mes membres désespérés.  
La lune folle monte et descend qui  
en pierre à aiguiser en faucille en cimenterre,  
pourrait m'aider mais elle, elle convoite  
la même paire d'yeux rusés  
sous les cheveux bouclés envoûtants,  
qui capturent, maîtrisent et attachent.  
Le soleil aussi, rival de la pluie et du vent  
se précipite sur mon Dieu, ses pas sont  
déjà arrosés de larmes, effacés, et jetés aux orties.

•

### *Fuseau de la lune*

Qui m'aidera à jeûner cette nuit  
et toutes les nuits qui viendront peut-être ?  
La lune ronde forme un grand arc  
loin de moi, je suis déjà trop petite pour elle.

J'aimerais tant laisser tomber maintenant  
par la fenêtre mes yeux comme des galets,  
et qu'un ivrogne, en bas dans la rue en marchant  
les enfonce profond dans la première neige.

Même aveugle, je saurais encore  
tout sur tout et je te verrais toujours  
partir encore, car les étincelles de mes larmes  
éclairent ma faim comme des étoiles.

•

C'est donc ainsi que se passe la révélation ?  
Apprendre à compter son souffle,  
se regarder fixement éplucher les pommes  
raffermir son cœur pour passer la porte  
à chaque heure des repas.  
Déjà monte aussi de la source de  
mon deuxième œil ma faim comme une étoile,  
fleurit vert, meurt rouge et tombe  
en noyau noir, semence de mauvaise herbe.  
Sur mes jambes croisées presque déjà  
paralysées une piqûre d'épine,  
la langue a un goût de graine pourrie  
et ne calme ni la soif ni la faim.  
Alors naturellement une jeune lune  
de la taille d'une brindille monte au cerveau -  
c'est d'aussi triste façon que se passe la révélation.

•

### *Le cri du paon*

Ce n'est qu'à la troisième bourrasque noire de nuit  
que de plein gré elle s'est laissée transformer  
en une chose sans haut ni bas  
prise dans une corde sans début ni fin  
au centre d'une angoisse mortelle.

Au matin deux étoiles ont défini,  
à la limite de la terre, l'unique endroit  
où le ciel commençait à peine.

De surcroît un grand nombre d'yeux humains,  
brosses hérisson, roulaient sur le chemin  
qui ramène à la terre.

En vérité, il ne restait plus aux ensorcelés  
que la corde et le tranchant de la lune.

•

Souvent au milieu de la journée  
je perds le fil de mon temps.  
Alors il arrive qu'un oiseau crie vers moi  
ou bien de façon coupante  
c'est le chiendent qui me le rappelle,  
jusqu'à ce que je revienne patiemment en arrière  
tâtonne et renoue.  
Les nombreux nœuds bouleversent ma mémoire  
comme un champ de pommes de terre  
et je ne peux pas m'en prendre au sommeil  
quand il va ailleurs.  
Seul un très vieux rêve inconnu à mon sang,  
enfermé dans mon cœur - chrysalide -  
qui sait depuis quand ?,  
est sorti en rampant et se dévore,  
à cause de quoi je dois faire des nœuds et des nœuds.  
Toujours quand je ne veux pas revenir en arrière,  
les anneaux de la chenille scintillent pour moi :  
Tu le sais, je deviens une mante religieuse mâle  
et plus tard sans doute je dépose mes œufs  
au cœur de ta brûlante plante à prières,  
alors tu peux perdre le fil.

•

## *Il a allumé le fil,*

Il a allumé le fil,  
Il a enfilé la lumière,  
maintenant Il recoud les dégâts du loup  
sur l'effrayant visage de la nouvelle lune  
parmi les plaintes des très pauvres âmes.  
Deux de mes angoisses enfouissent  
profond leur clameur sous le reflet,  
seul le cri d'effroi remonte vibrant, il élève  
mes mains ouvertes en supplication.  
Maintenant Il s'est avancé sur l'eau,  
Il marche sur les cris, relâche la mort  
pour neuf ans de plus et joue aux dés le pain,  
le souffle, le sommeil, et ma vie.  
Qui joue aux dés avec qui ? Je ne vois plus rien,  
maintenant les araignées au fil d'airain tombent sur moi,  
pour m'enfermer une nouvelle fois dans le filet de la nuit.

•

# A Ursula Krechel

## *Ourlet de jupe plus haut* (extraits)

### 1

Non, pas de sentiment de culpabilité, de corps attaqué, extase  
Dissimulée après coup, pudique, cherchant au fil du temps une protection

Sur les lèvres tant pressées de la vulve, parcourant les méandres de la colline,  
Il faut que les pieds transportent leur vigueur dans d'excellents souliers

Jointure, qui craque, ô toi sainte candeur, marrons éclatés  
En automne, quand la chair s'accoupla, séparés l'un de l'autre,

Ce fut une révélation et ils chutèrent et se reconnurent

Nus, et dans la chute, galeux, pétris de chaleur – s'accordant  
À l'écho (effleurement), accordant à leur couche qui n'avait pas gelé  
Chauve-souris, oiseau de nuit, qui fuit, sismographe si conforme

Effrayée, non, pas de tristesse, avant il y eut une promesse  
D'énergies, de souillures, et celles-là, oui, sont sûres, encore une phrase  
Comme : mais nous, non.

### 2

Je m'aperçus que la main me relâchait et glissait  
Que l'entendement me relâchait, pensée sans scrupules

Qui confinait à une non-pensée, passage laiteux de la frontière  
Comme si – oui le relâchement ne se relâchait pas, ce qui

Avait été retenu, qu'on avait fait bouillir, et la main détachée  
Hésitait, remontait, et on ne la croyait pas, et le tout, ce n'était pas

Mon affaire, attendait des instructions. Main, pied, tête, lit  
Tote, puis le pacte de la jupe, contesté, glissait vers

La hanche, la chair, au-dessous, imaginée nue, nouvelle, si tendre,  
Pensée détachée des os, poignets tordus, plaisir de gémir  
Qui s'acharnait sur un tissu conjonctif sans scrupules. Sur qui  
La main se levait-elle, s'abaissait-elle – détachée de ma pensée,  
je pensais.

Traduction Christophe Marchand-Kiss

### 3

Si je fixais du regard une chose, paire d'yeux, manche à balais  
Je serais très honorée, et reconnaissante, d'obtenir une réponse

Bâton, épouvantail ou fouet, piège à mouches, si le regard ne  
Se perdait pas, se relâchait, recherchait les obstacles et billets tels

Que délimitations, invincibilité, mais du coup avec entrain –  
(Laquelle chose ne pouvait être cela, ça et là, et n'était décidée)

Mollesse de déplacement effacée et là au contraire  
Le regard au sol, lequel nécessitait de remuer ciel et terre

Qu'il demeurât dans la zone de naissance, non pas celle de l'hernie  
Et le visible s'écoulait par la fenêtre oblique du toit

Sans pause dans l'air, un rire, une femme, moi, tout en faisant  
Que débiter (je contredis, dis), je franchis la porte voûtée

### 4

Et si tu avais été un enfant né de moi  
Et si tu avais été sous ma garde

Et si tu avais recherché (trouvé) protection, qui non  
Indispensable, était rendue possible vers moi étrangement

Et tu l'accaparerais et te nicherais, timide  
Dans le chorion miroitant, segmentation

Division dans l'organisme exploré dont rien n'est moins  
Important que. Pulsation du cœur et circulation sanguine

Un battement contre le droit d'être né d'une inconnue  
Et d'un regard distant dans les plissements silencieux

Cordon ombilical, temps sans pause, croissance sans cesse  
Qui s'interrompt, rendu tu es revenu.

Traduction Patrick Beurard-Valdoye

## 5

Et je souris en un éclair et fière m'adoucis et te  
Montrais et tu ne savais rien de mon bras (mon cœur)

Sur un duvet tendre qui te protégeait, te réchauffait, la voix  
Comme un cri d'animal, ronronnant, gargouillant et jamais de paroles

Voix des flocons de neige, voix des bottes de foin , patins qui découpent  
La glace, quelqu'un s'y enfonce, mais seulement jusqu'aux genoux

Je t'y ai enfoncé comme une pensée claire dans la lumière  
Sous l'écorce fendue à l'extérieur, qui éclate en un clin d'œil

Les canards nasillaient sans répondre aux corneilles et nous  
Sur le pont créatures si ébranlées, nous avons froid aussi

Dans la neige, qui fondait et nous fondions, tu étais un enfant  
Je te réchauffais les mains, les pieds, les oreilles, cependant. Mais tu  
n'existes pas

Disait-elle.

Traduction Christophe Marchand-Kiss

## 6

Nous ne sommes pas ici, pour découvrir quelque chose, dit-elle  
Nous sommes ici, pour confirmer une impression, qui est fausse

Et quand je me souviens de mon enfance - silence –  
Puis une obscurité démesurée, des assiettes bosselées, où

Fut mangé, tout sur la table, ce qui était sur la table  
Fut mangé, obscurité, nausée, (deuil, elle ne dit rien)

Assombrissement n'était pas le mot juste, aucun vol de corneilles  
Assombrissement supposait le sens de la clarté, d'hypocrisie

Qu'elle ne connaissait pas. Les phrases étaient des phares, et l'ouïe fine était  
Un avantage comme l'orage en hiver, éclairs et fourmis dans le bain, dit-elle

Ou des rongeurs, des mammifères, tous les animaux, que je ne devais  
pas étudier  
Dit-elle, ou seulement dans des moments ardues créés de soi, comme  
d'habitude



## 7

À travers tous les turbans et les reports, ceinturés par des lignes  
Directrices et des certitudes garanties jusqu'au dernier trou

Sans y penser sur le dos, elle recueillit ce qui lui  
Revenait, la semence amen, la légère pression de la cuisse

Secouée dans l'esprit de la sueur, du sperme avec des mots  
Soufflés dans la tempête du sable du désert, attrapés dans la bouche

Le souffle, la sueur, le sperme encore une fois, comme  
Des télescopes se dirigent vers une comète et la comète

N'est jamais devenue chair de sa propre cuisse, que  
Nos pensées et nos dons soient acceptés, les débordements

Humides se mêlent aux cheveux. S'il s'agit d'une nouvelle possession  
Demanda-t-elle. Ou bien un don obligé s'engendre de sa personne.

Traduction Michèle Métail

## 11

Les martinets ont peu d'ennemis, les martinets-nains  
Qui ont digéré, ingurgité ou réduit en bouillie

Leur proie, nasillement de becs rapides et  
Rêves de vol d'envahisseurs qui descendent en piqué

Tombent et se fracassent, de sorte que les coquilles d'œuf comme  
Ecrasées dans un mortier, éloignées mais couvertes de feuilles

Chancelant et flottant sur le sol si incertains  
Semblent désorientés, privés pitoyablement d'air

Celui qui a l'habitude d'être attentif  
Aux voix des oiseaux remarque les mélodieux appels

« Gub ga gub ga » communs aux  
deux sexes, fredonnements et harmonies, litanies du désir.

## 12

Je ne suis pas la voix qui parle, qui parle  
Un feuillu perd ses feuilles, qui parle

Je suis brisée, j'ai rampé, j'ai moi-même brisé  
Et j'ai parlé : les oiseaux sont trop lourds pour voler

Nous ne volons pas, nous nous entraînons et ensuite nous tombons  
Nous rampons mais ne savons pas ce qui était debout

Il y a tant de météores qui finissent par se consumer ; Je suis  
Comme des pierres qu'on ne ramasse pas dans les fossés

Je ne suis pas légère comme un salut, l'immédiat parle  
J'entends des tempêtes de feuilles, le vent, je retire ce qui a été dit

Répète ce qui n'a pas été dit et l'ourlet de ma robe sera-t-il  
Plus bas au printemps et neigera-t-il encore

Traduction Emmanuel Moses

### *La terre a bougé*

Le vert humain se dépose sur les arbres  
marque les nervures des feuilles de sa domination  
là le tilleul, les trois éclairs étaient  
lancés en trinité dans le vert et au-delà  
dans le bleu, c'était inattendu illimité  
sans substance, là était le *tournesol*, sournois  
éloigné de toute vague création  
décortiquer, cracher des graines, les enfoncer dans le sol  
et les oiseaux font le reste, ce qui reste en plus.  
Des corbeaux croassent. Sèment, ne récoltent pas. *Nevermore*

Murmures et chuchotis, cris et susurrements  
Temps dévastateur, attaque sans pitié des feuilles  
Il y avait à planter, à désherber aussi, à fertiliser.  
Rien à récolter. Là le vert humain était passé  
En d'autres mains, en apparaissant  
Un pouce se révèle parent vert  
De la jolie main. Des portes en fer forgé s'entrouvrirent  
On y voyait faire le beau, à deux reprises  
Des caniches tondus, des collines artificielles, des ifs  
Des buissons, qui s'érodèrent alors par l'hiver

Traduction Michèle Métail

## *Ce fut un plaisir*

Spectateurs de temps, faiseurs de temps, présentateurs de temps  
Marchant à grandes enjambées devant le rideau de nuages  
tout droit vers la petite forêt, le regard  
en fibres de typha, les bottes cirées, nouées  
marchant à grandes enjambées devant le rideau de nuages  
qui tombe alors couvert d'applaudissements frénétiques.

## *Avec une conviction sauvage*

Suis allée me promener  
sur les mains, suis allée sur une distance plus longue et large  
qu'un bras  
- ce que je n'avais encore jamais fait  
jusqu'en haut des murs, là où se tient la tête.

Que le souffle sautille alors!  
Pars donc, mon coeur, extasié tant et plus  
comme dans une chanson populaire  
vers la défaite admise.

## *Réveillée avec le mot "Tête de fleur de veau"*

Écartelé ou déchiré en l'air  
une jambe devenue à l'autre étrangère, la chair ne vole pas  
velue, écorchée, bouffie. Privé de soupe  
qui donc va aussitôt sans pitié sans héritier  
donner un oeuf pour avoir un  
boeuf, quand on a tiré sa poudre au moineaux  
suspendus, goudronnés, qui se précipitent vers l'illimité  
vraisemblablement émincés au Congo zurichois.

## *Il y a tout juste trois jours*

Ambivalence au plus beau mois du printemps  
Mai se colore-t-il encore, quand il neige  
où cela brûle-t-il? Est-ce à cet endroit?  
Si loin le chemin, si large la vallée  
grimper sur la meilleure floraison  
l'ambivalence augmente aussi  
les choses elles-mêmes sont déjà ratées  
l'apiculteur court vers sa ruche  
les abeilles volent autour de son oreille  
parfois se tord de rire jusqu'à l'épuisement  
celui qui n'a pas d'oreilles, ambivalent envers  
la bouche molle et ronde, ronde  
comme rarement l'oreille auparavant  
le mois de mai était là, le voilà déjà parti.

## *Entendez-vous les chiens?*

Des morts vivent sous la chlorure de chaux dans le ciment  
à la place des poutres en acier on a installé des madriers  
gainés de sueur et de chèques corrupteurs.  
Dans les coffrages nichent des rats  
les veinards génétiques du millénaire  
aucun navire en train de couler nulle part  
qu'ils n'aient à quitter.  
De la farine de bois s'écoule, personne ne sait pourquoi, et  
des jardinières trônent sur le ciment  
offertes par les caisses d'épargne locales.  
Tant d'efforts sans repos ni trêve  
Sur le plan nu prises de bénéfiques  
de la volonté se préparant à hiberner.

Traduction Emmanuel Moses

## **A** Mai Cheng

Mai Cheng (son nom, en traduction littérale, signifie : « blé-ville », soit « ville d'échec », quelque chose comme un « Waterloo »), est né en 1962. Il vit à Dalian (l'ex Port-Arthur des Occidentaux, un grand port sur un promontoire qui s'avance dans la Mer Jaune, face à la Corée du Nord).

### *Chercher la mort*

Le matin vers 10 heures  
un coup de téléphone  
quelqu'un de proche  
un accident de voiture  
vient de mourir

Le choc de la nouvelle repoussé  
se précipiter vers le lieu décrit  
là-bas personne  
l'accident de voiture  
déjà passé aux archives de la mort

Au crématorium là-bas  
je vois partout posés des morts  
les pleurs ici retombent  
là-bas remontent  
impossible de savoir  
de qui les pleurs de qui sont  
responsables des morts de qui

Dans le hall d'adieu  
ma détresse  
contrariée par la cérémonie  
à qui demande qui est mort  
répondre la mort frappée  
à mort par un véhicule

Au-dessus  
au-dessous  
salle est salle ouest  
je cherche sans parvenir à trouver  
soudain dans mon dos une parole  
cet homme cherche la mort

## *Un certain exercice d'expression*

J'aime encore  
boire un café  
fumer une cigarette  
écouter calmement le piano de Chopin

le fameux morceau aux touches noires  
souligne la tendance à gommer le noir par la main droite  
les doigts ici et là frappent les touches noires et blanches  
comme si par ce morceau de musique ils rétablissaient  
le dernier escalier d'un pays vers un autre

avec l'apparition d'un thème rapide sur les touches noires  
je vois Chopin  
un nocturne obscurci par les touches noires  
il déplace sa nationalité polonaise vers la France  
mais dans la partie gauche du cœur bat l'énigme d'un autre pays

à la fin du morceau  
George Sand reste assise près du piano et murmure  
les doigts si beaux de Chopin  
laissent passer malgré tout tant de bonheur

## *Le pleur derrière les pleurs*

Chaque jour à la tombée du soir  
j'entends  
les pleurs d'une femme  
je vois même  
un enfant  
recevoir  
avec un verre d'eau  
tous les pleurs

je pense toujours  
à ces pleurs dans ce verre d'eau  
l'enfant les a-t-il bus  
ou renversés

## *Machine à coudre*

L'année 1966 <sup>(1)</sup>  
la veille de la Fête du printemps  
j'ai dit à ma grand-mère maternelle  
qui n'avait que la peau sur les os

vends là cette machine à coudre  
paye la Fête  
avec cet argent

après m'avoir écouté  
ma grand-mère a grommelé  
oh oh oh  
si on la vend  
toutes les choses tristes de la famille  
comment les recoudre  
comment les réparer

ma grand-mère se met alors  
à la machine  
ta ta ta  
tout ce qu'elle vient de dire  
se trouve cousu dans ma veste mao  
par l'aiguille avec le fil

des années plus tard  
au retour de l'école  
un fil de l'ourlet de la veste mao  
s'est détaché  
j'ai tiré dessus simplement  
les expressions de la grand-mère  
sont devenues de plus en plus longues

<sup>(1)</sup> Année de la Révolution Culturelle

## *Une écriture par la porte de l'Institut de médecine*

La maladie obtient son diplôme  
par la radiographie  
ce diplôme au pied du lit  
conseille la mort

mort  
mort de qui ?

l'état du malade regarde fixement  
les avancées de la médecine  
le docteur prend le thermomètre  
le met sous le bras de notre passé  
pour mesurer la température  
de notre amitié

Amitiés  
amitié de qui ?

tu es couché  
dans le carnet de santé  
abrégé en anglais  
une sorte de ralenti  
et une tristesse traduite  
s'approche lentement de moi

lenteur  
lenteur de qui ?

## *Vérité*

Le menuisier  
a cloué la porte dans le mur  
il se cache derrière une autre porte  
il regarde le peuple et le système  
sortir par la porte

et pourtant cette porte nous apprend  
à nous connaître

1986



## **A** Jidi Majia

Né en 1961, de la minorité Yi, dans la Province du Sichuan.  
Nombreuses publications, poèmes et essais. Il crée en Chine, en 2007, le Premier Festival International des Poètes.

### *Cavalier*

Il a tournoyé  
Comme un fou  
Puis il est descendu du cheval  
S'est couché près d'un rocher

Le soleil sur sa tête  
Les nuages au loin

Il s'est endormi  
Réellement endormi  
Et à cause de lui la terre  
Sous son corps est toute ensommeillée

Pourtant à cet instant même  
Dans le sang de ses veines  
Résonnent les sabots du cheval

### *Liberté*

Je demande à un vrai sage  
Ce qu'est la liberté  
Sa réponse s'appuie toujours sur les grandes oeuvres  
Je croyais que toutes étaient pour la liberté  
Un jour sur le pré Nalati  
vers le soir  
J'aperçois un cheval  
Il va en toute liberté au hasard  
Un cavalier kazak  
Totalelement ivre  
S'est endormi sur le dos du cheval

Le sage donne le sens de la liberté  
Mais qui peut me dire sur le pré Nalati  
Lequel est le plus libre  
Du cheval ou du cavalier ?

## *Les ondes invisibles*

Quelque chose existe  
Dès avant ma naissance  
Comme l'air ou la lumière  
Quelque chose qui coule  
Dans mon sang  
Inexplicable  
Par un seul mot  
Quelque chose qui se cache  
Au plus profond de ma conscience  
Vague dans ma mémoire  
Quelque chose qui n'est pas du réel  
Mais j'y crois tout à fait  
L'aigle est notre père  
Et la route tracée par nos ancêtres  
Est toujours vierge  
Quelque chose qui est devenu  
Il me semble une éternité  
Je regarde les montagnes qui s'embrassent  
Chaque jour  
Un peu plus longuement  
Mes yeux se mouillent  
Quelque chose qui me fait croire  
Que chaque chose a une âme  
Et que les morts reposent  
Entre la terre et le ciel  
Quelque chose ne disparaîtra jamais  
Si tu continues à vivre  
En ce monde  
Comme un homme  
De la minorité Yi

## *Minorité Yi*

Quelqu'un voudrait trouver  
Derrière toi ton milieu familial -  
Montagnes sombres sentiers raboteux  
Quelqu'un voudrait trouver  
Derrière toi cette lourde harmonie -  
Troupeaux lointains nuages proches  
Mais je sais bien  
Que dans le bruit des pneus  
Qui roulent et quand tu bois l'anémique  
Soleil tu te perds plus que jamais  
Dans les profondeurs

## **A** Shu Cai

Shu Cai est né en 1965. Vit et enseigne à Pékin. Traducteur de poètes français contemporains.

### *Le passer*

Passe, passe, passe.....  
Ne passe pas, ne passe pas, ne passe pas..... »

Quelqu'un se dit à lui-même  
Cet type malheureux marche dans la rue du bonheur

Le passé peut sûrement passer  
Mais la porte de sa tête est trop étroite

Il ne veut toujours pas y passer  
Mais son passé est déjà passé

Déjà passé ? Essaie une autre fois  
La vie : un jour qui laisse passer les jours

Comme des moineaux qui volent dans un ciel bas  
Comme une limace qui s'enfuit dans la boue

Comme les adultes incapables de répondre aux enfants  
Comme les morts refusent de livrer le secret des morts

Quelqu'un s'inquiète quelqu'un les yeux rougis  
Et tout ça pour n'avoir pas compris cette vérité

Passe, passe, passe.....  
En effet - tout va passer –

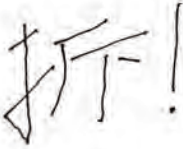
Mais un petit garçon est coincé entre deux grilles.  
Il crie, il se débat. Son futur.

## *À détruire*

Détruis, détruis, détruis  
La pelle arrive d'elle-même  
Un manœuvre tombe de lui-même du mur

Détruis, détruis, détruis  
Détruire les petites maisons construire des tours  
Les petites tailles deviennent grandes et minces  
Détruis, détruis, détruis  
Détruire les ruelles faire des avenues  
Les petites voitures ronflent et chassent les chariots

Détruis, détruis, détruis  
La rue forme le comité d'évacuation  
Pour évacuer les familles qui s'incrument



Détruis, détruis, détruis  
Dans le mot détruire il y a la modernisation  
Hors du mot il y a le taux de croissance

Détruis, détruis, détruis  
Usé, vieilli, brisé  
Sur le point de s'effondrer pourquoi ne pas détruire

Détruis, détruis, détruis  
La culture, l'histoire, l'architecture  
Tu prétends qu'on ne les détruit pas ?

Détruis, détruis, détruis  
Laisse détruire, laisse faire, laisse faire  
Détruire les choses anciennes, le nouveau vieillit vite

Détruis, détruis, détruis  
Écris vite ce mot sur le mur  
Et entoure le mot d'un cercle

## *Distance*

Toujours penser partir au loin  
et toujours rester sur place

rester au lit pour des rêves libres  
la vie : une planche sous un corps

## *La dernière fois*

Après l'événement.  
Il se met en colère dans son journal.  
« .....Quelle horreur ! mais  
c'est la dernière fois je le jure ! »

« Calme-toi, tu auras une autre dernière fois..... »  
se chuchote à lui-même le corps  
après le serment de Tolstoï

## *Bang bang bang*

Le petit enfant frappe fort  
Avec une pierre  
Une cuvette usée  
Tout le monde tourne la tête  
Et pense  
Quelque chose de grave est arrivé

## **A** Lisa Robertson, *Le temps* (extraits)

Lisa Robertson est née en 1961 à Toronto. Elle a publié plusieurs livres parmi lesquels *Debbie: An Epic*, *The Weather*, *The Men: A Lyric Book*. En France, on a pu lire ses textes dans *Java* n° 21/22 et dans *Action Poétique* n° 186. Elle vit actuellement près de San Francisco.

### *Lundi*

D'abord toute croyance est paradis. Si flexible un matériau. Un temps pas très long. Une transparence provoquée. Un transfert de rupture. Un transport subtil. Insuffisant et rare. Profond dans le matin opulent, régions voluptueuses, dures et modestes. Peu abondantes et insuffisantes. Quotidiennes et tempérées. Commence de nouveau dans les royaumes de l'atmosphère, qui enveloppe la terre ferme, le globe terraqué qui prend son essor et chante, élevé et fragile. Brillant et chaud. Chair et nuance. Nos ciels sont des inventions, des durées, des découvertes, des quotas, des contrefaçons, parfaits et magnifiques. Parfaits et magnifiques. Frais et brillants. Célestes et brillants. Le jour déverse de l'espace, un rouge clair ample, brillant et frais. Brillant et maintes fois. Brillant et frais. Pétillant et humide. Clameur et teinte. Nous parcourons les champs spacieux, un tour de rempart et rapide. Brillant et argent. Rubans et défauts. Vers et de. Fin et grand. Le ciel est compliqué et endommagé et nous sommes là-haut dedans, flottant près de la papillote d'abricot, le biais piqué, près de la partie boursouflée morose qui se dissout en argent l'instant d'après en bronze mais rien de significatif, une brèche de vert-bleu, une syllabe, nous coupons tous à travers l'andain de molleton déployé, la corde effilée, l'hêtre rouge derrière le catalpa d'aluminium qui a économisé tout le printemps pour ce vol, les hauteurs de ceci une partie du ciel, le vent léger retournant le dessous blanc des feuilles, de nouveau le paradis, la partie brossée derrière, la chute. Ainsi jusqu'au bruissement paradisiaque. Juste raidi par l'ambition nous alignons les vastes arbres dans un effort fervent certain et coûteux. Frais et d'ouest. Rayé et massé. Changeant et apparaissant. Premier et dernier. Cela a été fabriqué à partir de l'Europe, formé de l'Europe, tempêtant et rugissant. Magnifique et grand. Frais et brillant. Crêté et troublé. Argent et brillant. Cela a été dit quand c'est venu à nous, pour célébrer et teinter, distinct et conçu. Certain et coûteux. Entièrement conçu. Coûteux de nouveau. Si libre pour la présentation. Ce que nous prions nous y croyons, nous y croyons pleinement. Vraiment magnifique. Croyance mince et pure et claire pour le titre. Très belle. Croyance adorable et élégante et parfaite pour la

marche. Très vive. Croyance vivante et rapide et forte par l'explosion. Très brillante. Croyance claire et pleine d'esprit et fameuse en impulsions. Très orageuse. Croyance violente et ouverte et furieuse de privation. Vraiment magnifique. Croyance intransigeante après la poursuite. Très chaude. Croyance lascive et fervente et curieuse devant la beauté. Très brillante. Croyance intentionnelle de nouveau. Si calmement et clairement. Juste raidie d'une feuille certaine et coûteuse et apparaissant et enfin. Avec désir clair et rare et apparaissant et enfin et de nouveau.

## *Résidence à C\_\_*

Donnez-moi les mots rebattus car  
ils sont bons. Brochez-moi le corps entier  
d'air terrestre. Dites la terre spongieuse  
avec ses mauvaises herbes molles. Dites le moi parce que ne le peut.  
Dites les arts du bonheur. Dites que vous êtes mort.  
Dites paillette parce que le mot vient  
d'apparaître. Dites le temps tire l'adulte  
hors de sa boîte. Apprenez par cœur être pailleté  
à quelque chose, l'eau. Tout ce que vous oubliez  
introduit l'amour dans l'argent silencieux.  
Apprenez par cœur les choses énormes des poutres graissées.  
Dites le partage des eaux autour de l'animal  
spécifique. Dites ce qui arrive au visage  
pendant qu'il nuance de gala ma coupe simple  
méchante cet après-midi la belle  
lumière sur l'argent comptant est humaine pour se bâfrer  
de – disparaissent sentiments sauvages, là vous allez  
tandis que le rouge-gorge tandis que le bruant va  
les systèmes brillent d'une lumière  
interrompue. Ces pétales maculés. Les feuilles jaillissent.  
Chaque feuille un ruisseau. Tard dans la nuit une  
douceur. Merveilleuse. Spectaculaire. Brillante.  
Nuageuse vers le sud. Qui traduit  
Lucrece. Dites la coupe de votre cœur se hâte  
l'écluse est écluse jaune Kate Moss est Rousseau  
possède mes bras. Dites empatement  
d'atmosphère pour sa fourrure. L'aurole ouvre  
son visage. Évincez la mort. Toute la vérité  
sous l'arbre a deux noms bourbeux  
rosâtres. Dites essayant de posséder ou pas. Dites  
si vous pensez que l'amour était ironique. Si  
le plaisir émancipe, pourquoi n'êtes-vous pas quelque  
part. Sincérité.

## *Mardi*

Les jours s'amoncellent sur nous. Tout uni. Tous les nuages excepté une ouverture étroite en haut du ciel. Tout nuageux excepté une ouverture étroite dans le bas du ciel avec d'autres plus petits. Tout nuageux excepté une ouverture étroite dans le haut du ciel. Tout nuageux. Tout nuageux. Tout nuageux. Excepté une grande ouverture avec d'autres plus petites. Et une fois dans les nuages. Les jours s'amoncellent sur nous. Où se trouve notre colère. Et les ombres plus foncées que la partie unie et plus foncées dans le haut que dans le bas. Mais plus foncées en bas qu'en haut. Les jours s'amoncellent sur nous. Où est Ti-Grace. Mais plus foncées dans le bas que dans le haut. Les jours s'amoncellent sur nous. Où est Christine. Cassée sur le mot culture. Mais plus foncées dans le bas que dans le haut. Les jours s'amoncellent sur nous. Où est Valerie. Aspire l'air gelé dans ses poumons. La vie s'effondre. Mais plus foncées dans le bas que dans le haut. Les jours s'amoncellent sur nous. Où est Patty. Désapprend chaque chose. Le ciel rouge s'effondre. C'est le seul moyen pour développer le cœur. Mais plus foncées dans le haut que dans le bas. Les jours s'amoncellent sur nous. Où est Shulamith. Abolit le mot amour. L'aile radicale s'effondre. Le mépris n'est pas prévu. Nous avons donné notre surface. Plus foncées dans le haut que dans le bas. Excepté une grande ouverture avec d'autres plus petites. Excepté une grande ouverture avec d'autres plus petites. Graduellement. Les jours s'amoncellent sur nous. Où est Patricia. Dans le rêve de l'obéissance et de l'autorité. Les organes génitaux s'effondrent. C'est à jamais seulement un clignotement. Nous n'avons jamais vénéré la douleur. Cela a été stuqué par-dessus. Moitié nuage moitié uni. Moitié nuage moitié uni. Moitié uni. Un dans la partie unie et un dans les nuages. Les jours s'amoncellent sur nous. Où est Jane. Recherche de la nourriture. La faim s'effondre. Tout ceci est construit sur son charme. Nous sommes tombés dans une catégorie. L'amour a subventionné notre descente. Nuages rayés dans le bas du ciel. Les jours s'amoncellent sur nous. Où est Mary. Dans la concision extrême de l'histoire de la parité. La fureur s'effondre. Cela donnait la sensation d'un brouillard dense. Ce qui est un fait n'est pas nécessairement humain. La mémoire prévoit.



L'autorité coule en nous comme un gel. Nous franchissons la frontière pour nous confronter à l'idéal. Nuage rayé dans le haut du ciel. Les jours s'amoncellent sur nous. Où est Grace. Dépensé dans la tristesse. La résistance s'effondre. Il n'y a aucune transgression possible. Nous mobilisons publiquement l'horreur de notre émotion. C'est une phalange. Les nuages plus foncés que la partie unie ou bleue et plus foncés dans le haut que dans le bas. Les jours s'amoncellent sur nous. Où est Gloria. Expulse des rires. L'utopie s'effondre. C'est une émotion semblable à celle d'animaux batifolant. Nous ne plagierons pas la honte. Comme ceci nous nous résolvons. Les nuages plus foncés que la partie unie et plus foncés dans le haut que dans le bas. Les nuages plus foncés que la partie unie et plus foncés dans le haut que dans le bas. Les nuages plus clairs que la partie unie et plus foncés dans le haut que dans le bas. Les nuages plus clairs que la partie unie et plus foncés dans le haut que dans le bas. Les nuages plus clairs que la partie unie et plus foncés dans le haut que dans le bas. Les lumières des nuages plus claires et les sombres plus foncés que la partie unie et plus foncés dans le haut que dans le bas. Les mêmes que les précédents mais plus foncés dans le bas que dans le haut. Les mêmes que les précédents mais plus foncés dans le bas que dans le haut. Les jours s'amoncellent sur nous. Où est Violette. Marche sans se dérober. Le doute s'effondre. Ce n'est pas une valeur mais une disparition. Nous tombons sur la ville dans notre corps. Les mêmes que les précédents. Les mêmes que les précédents. Les mêmes que les précédents. La teinte une fois sur la partie unie et deux fois dans les nuages. Les jours s'amoncellent sur nous. Où est Emily. Dehors par tous les temps. La dignité s'effondre. Il n'y a pas même une utopie. Nous devrions mentionner toutes les causes possibles de sa mort. La teinte une fois sur les ouvertures et deux fois dans les nuages. Les jours s'amoncellent sur nous. Où est Olympe. Va sans repos. La polis s'effondre. Cela ne diffère pas d'une guerre lente. La teinte deux fois dans les ouvertures et une fois dans les nuages. Les jours s'amoncellent sur nous. Où est Michelle. Nostalgique de la colère. Minuit s'effondre. La teinte deux fois dans les ouvertures. La teinte deux fois encore. Les jours s'amoncellent sur nous. Où est Bernadine. À description. La teinte deux fois encore. Les jours s'amoncellent sur nous. Où est Kathleen. La teinte deux fois. Les nuages plus foncés que la partie unie et plus foncés dans le haut que dans le bas. Les nuages plus clairs que la partie unie et plus foncés dans le haut que dans le bas. Les lumières des nuages plus claires. Les autres plus petits. Les mêmes que les précédents. Les mêmes que les précédents. La teinte deux fois dans les ouvertures et une fois dans les nuages. Les jours s'amoncellent sur nous. La teinte deux fois encore. Les jours s'amoncellent sur nous. Avec d'autres plus petits. Avec d'autres plus petits.

## *Résidence à C\_\_*

Mon but ici est de progresser dans  
le sentiment du temps, la leçon  
du temps. Pour toujours j'ai 37 ans  
pour calmer mon esprit. J'écris des phrases ici  
d'une espèce sans emprunt. Le ciel est  
mauve lucite. La lumière repose intacte et  
repliée. Vous pouvez prévoir le vent.  
Un frêle nuage dérive contrairement à la  
planète. Tout ce que j'écris  
commence comme le rouge-gorge comme le bruant  
chanteur commence est description  
les animaux sont description étincelant  
se bagarrant en cris déliés les adolescents aussi  
l'utopie est mémoire les morceaux  
cassés moteurs en route feuilles remarquablement  
simples et en forme de cœur et pratiques  
comme feuilles l'odeur la plus douce d'eux est  
description et îles de trucs  
écrits opéras d'amour et suicides vastes  
itinéraires d'erreur, mémoire  
ciel gris soie avec pigeons tournoyant  
description car la mémoire ne peut  
aimer comme les lumières orange de description  
sous les oiseaux qui se trouvent être des cordes  
de mémoire en parlant de cette petite  
chose, à maintes reprises parler d'une certaine petite  
proximité et de quelle manière les jours  
durs passent en langueur fumée arbres gris-brillant  
nuages bougeant au Paradis, rues avec  
nuages brume ruisselante, la brume touchant  
l'âge d'or de l'intraduisibilité, aucune  
différence : uniquement la peur d'être isolée  
des objets et des nuages, respiration  
disputes que je voudrais toucher comme  
si le toucher étaient l'emblème de la scène du nouveau.  
C'n'est pas mon but de retracer la sous-  
soif, puis la rupture. Je tâterai  
la sincérité, par un exemplum se rapporte  
un portrait de ma chance.

Traduit de l'anglais (Canada) par Éric Suchère

## **A** Ryoko Sekiguchi, *Série Grenade*

*Qu'on réfléchisse sur soi-même au sortir d'une lecture, il semblera qu'on n'a eu conscience que des idées qu'elle a fait naître ; il ne paraîtra pas qu'on en ait eu davantage de la perception de chaque lettre, que de celle des ténèbres, à chaque fois qu'on baisse involontairement la paupière. Mais on ne se laissera pas tromper par cette apparence, si l'on fait réflexion que sans la conscience de la perception des lettres, on n'en aurait point eu de celle des mots, ni par conséquent des idées. (...) C'est une erreur de croire que tandis que nous fermons des milliers de fois les yeux, nous ne prenions point connaissance que nous sommes dans les ténèbres. Cette erreur provient de ce que la perception des ténèbres est si subite, et la conscience si faible, qu'il ne nous en reste aucun souvenir. Mais que nous donnions notre attention au mouvement des nos yeux, cette même perception deviendra si vive, que nous ne douterons plus de l'avoir eue.*

*Encyclopédie, « La perception » (Diderot)*

Maintenant je suis réveillée, sans pourtant pouvoir indiquer avec précision le point entre l'avant et l'après de cela, sans aucune idée de ce qui nous réveille, est-ce le reflet du mur blanc qui, encore dans la pénombre, fait peu à peu briller les particules, ou est-ce les oiseaux petits qui, virevoltant, troublent les ondes de bruits infimes, l'air imprégné par l'arrosage du patio montant jusqu'aux étages supérieurs et pénétrant dans les narines, alors que se comptent sur les doigts les éléments qui viennent à la mémoire, comment se réveillent tous ceux qui ont quitté le domaine de la perception – à peine cette question posée, il était devenu clair qu'un jour marqué de formes interrogatives nous attendait.

Le palmier, tronc et palmes couleurs sombres du crépuscule, deux feuilles vertes demeurant à la cime signalent quelque part la circulation de l'eau, les plantes grégaires dont il suffit qu'elles soient au bord de l'eau pour ne pas pousser en insignifiantes plantes aquatiques mais en arbres à part entière, la campanule coupée de ses racines, ses pétales une fois dépliés qui avaient déjà été attentivement pliés, met au moins dix jours pour sécher entièrement jusqu'à les replier une dernière fois ; l'observation se poursuivait à propos de cette manière d'être, continuer même après avoir été coupé, ce qui est impossible dans notre vie, comme une phrase qui s'arrêterait en plein milieu.

Est-ce qu'un tel paysage est évoqué par ce que son nom d'origine implique, à la nuit ce groupe de ruelles n'offrait aucune présence humaine, comme si elles avaient voulu se débarrasser de l'animation de la journée, ce qui donnait un calme particulier à ce quartier traditionnellement consacré au commerce et à l'artisanat, séparé des zones d'habitation, alors que dans ses alentours, qui délimitent désormais un périmètre relativement restreint, jusque tard dans la nuit demeure inchangé le va-et-vient des gens, et si on est au milieu de la rue dans la pénombre, comme quand du fond d'une caverne on regarde la sortie selon les lois de la perspective, de même, dans ces ruelles couvertes, on observe les lumières et le mouvement des hommes. Je vais là où, au delà de la porte, vacillent à contre-jour les ombres des gens qui, assis, discutent entre eux, bien que je n'entende rien de ce qu'ils disent je suis persuadée qu'il ne parlent pas la langue d'ici mais dans une langue orientale, et les ombres en principe muettes, maintenant audibles, oscillaient jusqu'à moi.

En ville, au commencement des premières nuits d'été, le terme "prendre le frais" est bien illustré par les gens qui descendent dans des espaces convenablement découpés et ouverts par exemple en ruelles, dans le champs de vision entre d'abord une mère puis un enfant, une odeur de caramel se dégage, me saisit alors une évidente erreur de perception, on me tient la main, et donc c'est ce qui m'arrive, la voix ne suit toujours pas, être ainsi rappelée ou attirée sans cesse, même si ça ne marche qu'à sens unique, ne me gêne pas.

Puisque nous tournons en gardant pour centre le jour, son revers et notre repos doivent alors se superposer, à l'heure où une séquence de mots ne peut parvenir qu'en essaim de voix, enveloppant dans une étoffe douce mon corps qui filtre de moins en moins, la porte fermée, les yeux clos, au moment de glisser dans le sommeil la source de la lumière où va-t-elle, et d'ailleurs ceux qui sont partis où vont-ils, cette question, probablement la dernière de la journée, traversa mon cœur, et le leur.

Extrait de « Série Grenade » de Ryoko Sekiguchi, atelier de traduction (japonais) de La Nouvelle B.S. n°11, 2005 avec : Ryoko Sekiguchi, Andrea Raos, Arno Calleja, Liliane Giraudon, Jean-Jacques Viton.

# A Andrea Raos

## *Sur Franco Fortini et Giuliano Mesa*

« Au chômage ou à la recherche  
d'un premier emploi  
enfant, écolier, étudiant  
celle-ci voilà c'est la preuve  
de la fragilité capillaire  
du secret vaginal, du sang  
caché. »

Ces quelques poèmes de Franco Fortini (1917-1994) sont extraits de son dernier livre, *Composita solvantur*, paru quelques mois à peine avant sa mort et dont une section est présentée ici.

Ils illustrent un aspect central de sa production ultime : la continuité entre la souffrance physique, “naturelle” (ici exemplifiée par la douleur de la naissance), et la violence sociale (ici, la fragilité de l'emploi dans le capitalisme “avancé”). Ce que montrent ces vers est que, selon une combinaison très italienne (ce qui ne veut surtout pas dire “courante en Italie”), Fortini fut marxiste et léopardien à la fois: la lucidité sans faille de son regard se posant sur l'état originaire de la nature, où l'homme est moins que rien (ce qui, comme chez Leopardi justement, est à la fois source d'horreur et d'apaisement), mais aussi sur les luttes humaines et les contradictions salutaires de l'histoire. Dans celles-ci, un espoir de régénération, toujours souhaitée et toujours rapportée, de l'espèce humaine était chez lui le point de jonction entre le marxisme et un christianisme “protestant” (juif de naissance, il était devenu vaudois) où l'espoir se fondait sur le paradoxe d'un monde qui, fondamentalement, n'est pas pour nous.

La jonction entre un enchevêtrement si complexe de motifs est illustrée par exemple dans *Fortini/Cani* [Fortini/Chiens], un film de Huillet et Straub de 1976 inspiré par *I cani del Sinai* [Les chiens du Sinai], un essai où Fortini après la Guerre des Six Jours mène une réflexion sur sa condition de juif, son éloignement de sa religion de naissance, son autobiographie (les racines fascistes des persécutions subies dans son enfance), sa critique sans concessions de la politique d'Israël vis-à-vis des Palestiniens.

Dans sa poésie, la traduction *formelle* de sa pensée est le recours constant à l'allégorie et à un vers jamais “brisé”, jamais

“instinctif”, qui ne s’accorde et n’accorde aucune consolation : ni celle du classicisme de premier degré, naïvement nostalgique (la poésie de Pasolini, avec qui il polémisa durant des décennies) ni celle “bruitiste” des avant-gardes (la nécrophilie hilare de Sanguineti, par exemple).

Les poèmes présentés ici, que Fortini écrivait quand il se savait déjà condamné, sont l’illustration exemplaire d’une écriture qui ne renonce pas à explorer, à remémorer, à combattre (tout en la courtisant) la dissolution finale.

En cela, il y a une continuité évidente entre sa poésie et celle de Giuliano Mesa (né en 1957). Mesa est en tout et pour tout, selon sa propre définition, un poète de l’“après” : “après” les avant-gardes (qu’il a fréquenté dès son adolescence), “après” les grands espoirs politiques (où dans les années 70 il s’est engagé en première personne), “après” les grandes destructions morales, culturelles et politiques qui ont marqué en Italie la fin des “années de plomb”.

D’où une poésie qui repart, avec une radicalité et une rigueur qui ont peu d’équivalents dans l’Italie d’aujourd’hui, de la *parole*. Réduite à son essence la plus décharnée (la leçon de Beckett est ici évidente et assumée), ne comportant surtout pas de fuite dans une quelconque mystique du silence et de l’insaisissable, la parole de Mesa repart de ses cellules élémentaires pour construire des véritables fugues musicales, où la pensée est à la fois travail de mémoire et invention de formes.

Chez Mesa, la passion politique et la capacité d’indignation sont loin d’être éteintes. En témoignent par exemples les “prophéties” contenues dans l’anthologie *En tous lieux nulle part ici*, parue en 2007 au *Bleu du Ciel*, (collection *Biennale Internationale des poètes*). Mais ces prophéties, selon un mode très fortinien de lucidité ironique et amère, décrivent des catastrophes, des massacres, des injustices du Capital qui ont déjà eu lieu : les lois de l’économie, comme celle de la nature (Lucrèce étant un autre point de repère essentiel) sont inéluctables. La parole de Mesa, qui dénonce l’inévitable, est à la fois le constat de l’inutilité du poète (et plus en général de l’individu) face à une “machine mondiale” toujours plus envahissante et la réaffirmation d’un devoir de témoignage et d’invention.

Les poèmes présentés ici sont à lire dans cette optique: fausse allégorie d’une existence et d’un discours réduits à leur minimum vital, vraie “mise en acte” des causes historiques et politiques de cette réduction. Le tout dans le cadre d’une invention rythmique et lexicale qui n’a de cesse de devenir pensée et d’être *nouvelle*.

# A Franco Fortini, *L'animal*

Quelqu'un est immobile, loin, il repart où  
le chemin tourne dans le bois entre des pierres et des haies.  
Puis, le revoilà, dans les vignobles, plus loin. Il ne voit pas  
ou, s'il voit, il ne connaît plus.

Quel soir  
sans ombres, herbes, le vôtre. Énorme est l'arbre  
dans l'air, sur ceux qui passent...  
Et jamais n'étaient nôtres  
l'écume de l'étang  
ni les lentisques rugueux, nous n'avions rien compris,  
ni le sentier, ni le village fermé  
où il n'y avait âme qui vive  
et où frappe en vain les pierres le pas  
du marqué par Dieu.

Bientôt il fera nuit, ce sera les hurlements  
d'air, les entreprises rapides et désespérées  
des chiens enchaînés  
des petites bêtes féroces.  
Mais avant de répondre non,  
voilà, regardons encore, je vous prie, les prés  
où nous étions passés en pleurant,  
les vignobles et l'arbre immense aux nids hauts !  
Et fidèles demandons d'apporter  
une fois encore  
aux murmures du minuit fidèle  
l'intelligence des herbes et la nôtre.

Les petites plantes viennent à ma rencontre et me disent :  
« Toi, nous le savons, tu ne peux rien pour nous.  
Mais, si tu veux bien, nous entrerons dans ta chambre,  
branches et racines se sauveront dans les pierres. »

J'ai répondu oui à leur demande et maintenant  
le troupeau de feuilles est ici qui me regarde.  
Avec les forêts je me reposerai et avec les herbes épuisées,  
armées vaincues innombrables qui me défendent.



Dis-moi, tu savais, n'est-ce pas, combien est indigne  
cette honte de vieillesse ?  
Du bout de la sandale tu as mis en fuite  
le scorpion venu mendier.  
Ses microcircuits se déclenchent, il se traîne  
vers le monticule encore mou.

Et les chers amis qui il y a quelques années  
ne vinrent pas aux vacances, les as-tu revus ?  
Les avais-tu vraiment connus ? Merveilleuse  
la majesté d'un tel sort.  
Notre faiblesse était donc si forte.  
Le scorpion oscille sa rage d'une antenne à l'autre,  
et son programme.

Mais je te promets, tu auras le sommeil, tu auras la foi dans le  
père,  
et dans ton sommeil de fleuves tout-puissants,  
noirs de nuit, tu seras heureux. À l'embarcadère  
bat contre les roseaux de la rive une barque esseulée et pensive.  
Le scorpion a dans le nid de sable enfermé  
son esprit, recroquevillé il repose.

Je suis dans la chambre où tout est rangé  
où tout est septembre.  
Sur l'assise de la fenêtre s'agitent, prévenues  
des mutations célestes, les fourmis.  
Qu'aucune mélodie ne cache ici  
une sévérité modeste  
la seule qui ne disconvienne pas.

Assonances ! Vos raisons  
quand la nuit est sans mouvement  
du fond des poutres je les entends.  
Mais les térébrants qui creusent leurs galeries ne sont plus  
mais imaginaires sont les grincements.  
Vous, dans les systèmes étranges que les désespoirs  
élèvent dans les fourrés obscurs du monde  
et maintenant dans la chambre calme  
de l'ancêtre que je suis ou deviens

immobiles désarmées  
frêles araignées, vous pendez.  
Et ainsi, un matin de mars, j'ouvrais les volets

et rose tout en fleurs il y avait un arbre.  
Carlo Thouar me disait que j'avais beaucoup de chance  
de ne pas voir que des maisons blafardes.  
« Oui c'est vraiment beau », je disais. « Il y a le magnolia très haut  
que j'ai mis dans les poèmes et une fois j'ai écrit aussi  
le crissement d'une feuille  
et des oiseaux tombés du nid. »

Mais ce n'était pas ici.  
Je les avais pleurés enfant.  
Alors je fis dans la terre un trou pour le petit corps  
et puis j'y avais mis une croix de brindilles.  
Ma fille aussi, petite, fit de même,  
accroupie et sévère,  
mais plus jamais on ne trouva où était  
dans l'herbe ce sépulcre.

Dans l'herbe... Ce n'est  
vraiment pas une question de temps ou d'espace !  
Je m'éloigne de la fenêtre, cher Carlo, non rassasié.  
Et pourtant je le connais  
de quoi est composé le jardin  
frais, fleuri, du mois de mars,  
où de menus visages votifs  
d'esprits tristes oscillent  
comme couronnes aux branches.<sup>[2]</sup>

Au chômage ou à la recherche d'un premier emploi  
enfant, écolier, étudiant  
celle-ci voilà c'est la preuve  
de la fragilité capillaire  
du secret vaginal, du sang  
caché.

Ô l'inutile pitié qui vous colore  
vous très vaines pauses métriques ! Voulez-vous  
dégager, disparaître  
tout de suite

ou espérez-vous en ce dieu qui vous rend amoureuses ?

Cette nuit je ne sais quel animal  
a tué une petite bête, en bas de chez moi. Sur le carrelage  
qu'illumine un beau soleil  
il a laissé une trace sanguinolente,  
un petit tas de viscères violettes  
et la vésicule toute dorée du fiel.  
Qui sait maintenant où il se réjouit, où il dort, où il rêve  
de mordre et d'éliminer en un éclair  
du ventre de la victime les parties  
fétides, amères.  
Je vois la mer, elle est céleste, les voiles très heureuses.  
Et ce n'est pas vrai.  
Le petit animal sanguinaire  
a mordu dans le venin  
et aveugle de lumière maintenant  
il crisse et lutte et implore pitié des épines.

traduit de l'italien par Laurent Grisel et Andrea Raos

---

[2] Note de l'Auteur : « Les « visages votifs » font allusion aux petits masques que les anciens suspendaient aux arbres. »

**A** Giuliano Mesa,  
*Quatre cahiers, Impromptus*, 1995-1998 (extraits)

extraits du *Premier cahier*

*I – s – passe-temps*

**I**  
avoir, était ceci, après avoir dit et écouté,  
presque rien, mais comme pour toujours.  
mot dit qu'on redit, qu'on singe,  
que, si tu répètes, tu sais que tu sais répéter.

choses vues que, si tu répètes, ennuit,  
non, vont crescendo, assourdissent, ah.  
(un contretemps, à la rigueur, n'exclurait pas  
la distraction ni, accentué, l'étourdissement.)

avoir ça aussi était au nombre,  
suivait déjà son cours, fait sa part ici.  
(un talon arraché, un pain trop cuit, une seringue,  
un avant, un après, un tout qui se tient.)

**II**  
autre, et manière de le comprendre, à force.  
chose qui en exclut une, en déplace une,  
vers où, un autre passé, allé ailleurs.

fait comme si à peine était, et était ensuite, pour ensuite.  
ensemble mouvement et lieu, mais si elle exclut,  
une, pas la seule, pas seulement un temps qui finit.

(qui presse pour procéder, faisant et pas,  
disant, pas uniquement les vieux mots.)  
aussi, disant, que des années sont pour toujours,  
celles passées, avant, jamais plus  
(mais s'il avait été, si encore, si qui sait).

### III

presque plus d'espace. temps passe et ravage,  
d'éclore après et avant,  
sans rime possible, sans fin,  
la goutte devient un lac, le bois se déboise.

(si nous sommes encore, après ce temps,  
nous serons avant ou après, ou pendant, à peine un peu,  
le temps, à peine, que repoussent les ongles,  
et les cheveux, que la peau ait son goût.)

### IV

dire le vrai, en outre. pense, pensez.  
il y avait des jours comme celui-ci, par exemple,  
en laissant tomber les détails, les parties,  
à peu près faites, refaites pour durer plus longtemps.

(argument est une certaine fatalité, comme dire  
qu'il y aura des heures dédiées à les rappeler,  
méthodiquement, d'un faisceau d'arthrites,  
de rides, à empoigner la feuille.)

## *2 – r1*

[par contre il n'y a ni mots ni sons  
qui n'échappent la vanité, tout est  
une fumée de variantes, de répétitions.

par contre les choses arrivent et,  
en y pensant avec un certain désespoir,  
dénichée entre deux ondes péristaltiques,  
dans un instant de surdité,  
la vie à vivre, ensuite, s'abrège]

## *3 – t1*

(d'une vie il ne reste presque rien  
et ce qui reste, souvent, n'est pas vrai)  
(prends pour mesure, maintenant, le bruit,  
dehors, de la nuit)

(il n'y a rien de plus faux  
que la volonté de dire le vrai)  
(ce rapprochement est vrai.  
il est vrai que de quelque chose, toujours,  
nous nous rapprochons  
– mieux : nous approchons,  
qui sonne mieux,  
et qui est mieux que rien)

## 5 – t2

et puis, qui donne le mot,  
est un grain de poussière, céruse des haillons,  
raccommodage livide, de la balafre,  
et autre, que nous savons,  
infinités et encore infinités,  
beaucoup  
qui font un feu, qui flambe,  
le rebord le bord la limite  
*(dans une écluse boueuse,  
un canal asséché,  
qui était une lueur, par contre,  
dans le matin).*

jeune, le mot fait  
tout un parler,  
même s'il écrase, tord,  
n'admet pas de grimaces.  
bleue pour qu'il soit tel, ou neige.  
une aube après l'autre, la nuit  
qui glisse en crissant  
comme un ongle sur une verrue.  
comme si c'était facile.

## 6 – v2

la langue fait peur lorsqu'elle fait  
tous ces claquements ou qu'elle se tord  
(elle se déloge comme pour elle seule et, par contre,  
répand des rappels, de vieux os jaunes,  
de jeunes vagins, des gencives gonflées d'alcool)  
l'esprit – comme ils l'appellent –  
craint de s'assourdir, d'être défoncé  
par un tympan percuté fort –  
« ô mort, toi qui penses à nous  
dès que nous sommes » -  
(et hop ! même une haleine de vanille,  
le scrotum rétréci et le scrotum enflé,  
les mamelles des enseignantes,  
des cousines, des mémères fatiguées) –  
tout se fait ainsi, ensuite, n'est-ce pas ?,  
à la hâte, à perte de sens,  
dans des lambeaux de temps rouillés,  
surtout, enfin,  
après que beaucoup de choses pulsent de moins en moins.  
pendant que la langue  
fait tous ses bruits bizarres –  
*Abrapnel crachât* <sup>[5]</sup> – ses  
étourdissements, ses feux  
et ses glaces  
et le tout sans jamais guérir,  
pense, on ne guérit jamais

## 7 – r2

[et ensuite, si tu peux  
mentir,  
dépose,  
pour que demeure,  
là où ce sera  
tant que cela continuera]

<sup>[5]</sup> En français dans le texte (note des traducteurs).



extrait du

*Troisième cahier*

**6 – r2**

[puis il s'en ira  
pour ne pas revenir  
parce que ne revient jamais  
jamais rien  
rien qui ne soit ce  
rester  
jusqu'à ce que plus rien  
rien de plus  
jusqu'à ce que finisse  
cet *après*]

extrait du

*Quatrième cahier*

**4 – t2**

qu'est-ce qui entremêle –  
cendre (toujours cendre)  
et vent (toujours, depuis toujours)  
si ce n'est le vide, Lucrèce,  
le vide –  
là nous pouvons construire, il y a de la place,  
pour faire une trace  
et faire un signe de passage  
(nous sommes, passagers,  
comme des digues,  
mousses sur le bord du fossé,  
colimaçons cailloux lézards  
et c'est beaucoup,  
si on s'en fait une raison,  
c'est beaucoup de temps, et d'espace,  
beaucoup de nécessité)

*Rêve*

Kilian ferme les yeux

Il enterre l'eau obtient une pierre  
il noie le vent obtient une grotte  
il fait s'évaporer le feu et l'obscurité vient

« Toutes mes portes deviennent des navires  
et flottent au-devant de mes mains  
mes pas sont des vagues et mes miroirs  
des récifs avec poissons qui tapent et crient  
ma dérive est sans fin  
des pigeons épient par la boîte aux lettres  
je suis préservé par des feuilles aveugles autour de mon corps  
ma dérive est sans fin »

Il répand de l'eau reçoit des rivières  
Il souffle le vent entend son chant  
Il allume le feu son jour se lève

Kilian ouvre les yeux

## *Sommeil*

Le vent ancien occupe de ses cendres une mer dorée  
où lentement le jour et tristement part à la dérive  
il meurt l'échange sévère et fidèle un soupir  
monte d'obscur es épin es  
blanc farouche le pas de la lune

Dans les profondeurs et en silence  
des mains à venir tendent au  
travail des eaux et des racines

Mais alors les nuages  
reposent des yeux superflus  
leurs ailes pressées partout se ferment  
dans une lumière raide d'étoiles

## *O tempora o mores*

Après tant de morts rien de bon ou de mieux  
maintenant que la distance a réduit le gros tas  
en taupinière à l'horizon  
l'espoir de vivre peut à nouveau tuer le doute

ou alors le doute redevient un luxe ou l'habitude  
fixer le soleil baisser les yeux pour voir  
le jour brûler en une courte nuit

# A Paul Rodenko, *La statue*

Dans les bois de rose du matin  
dans les bois de rose du matin  
j'ai taillé une statue  
très légère et plus fine qu'une voix de grive  
une statue dans les bois de rose du matin  
si sauvage si inculte  
qu'elle n'entrait pas dans ma propre culture  
chaque coup de vent l'emportait  
mais un enfant  
une branche fleurie  
un inconnu  
très prudemment me l'ont rapportée

Certains l'ont reconnue  
Ils lui ont donné des noms sonores :  
Confecta Sexgiraffe Tableauxcitrons  
Clown Accèdetendresse Articulationsanguine  
NuavecNapoléon UneMaison MyCountry  
MyKâ MyLah MyLullalongsomeBaby  
OSchwelerAhnenstern Wirhaben's  
nichtgewusst  
nimmetgruwuhle  
nitgramah.

Une image très étroite presque transparente  
des bois de rose du matin.

Le long de la grille des nerfs  
Au travers des jardins  
plantés tout haut têtes diplomates  
j'ai porté l'image fragile  
des bois de rose du matin  
et chacun a su exactement que c'était  
moi qui l'avais taillée de mes propres mains  
moi coupeur d'oreilles d'épaules de tulipes moi

coupeur d'oreilles coupeur de tulipes  
nous n'irons plus aux bois le loup s'est libéré  
les lauriers sont coupés  
la belle que voilà  
ira les ra  
mas  
ser

Dites, Madame, va-t-il pleuvoir, ce soir ?  
Mais non, Monsieur, vous ne savez donc pas ?  
Quoi ?  
Qu'on l'a inventé, le plus-jamais-pleuvoir ,

## **A** *Anna Maria van Soesbergen*

Avec elle, j'ai découvert, au tout début des années cinquante, ce que pouvait être la lecture et l'écriture ; la lecture et l'écriture des autres, et de ce que je commençais moi-même à écrire ; et aussi qu'il n'y a pas de lecture, ni d'écriture hors des choses du jour et de la nuit, et aussi qu'il n'y a pas de lecture ni d'écriture sans s'écarter des choses du jour et de la nuit.

Avec elle, j'ai découvert une certaine façon de parler et d'entendre, dans une autre langue, et de nouveaux poètes, ceux de la génération des années cinquante, les « vijftigers » ; Bert Schierbeek venait de publier « Het boek Ik » (« Le livre Je ») et Lucebert sa « Lettre d'amour à notre fiancée suppliciée Indonésie », il préparait son premier recueil « Triangle dans la jungle », des textes, des poèmes inabordables pour moi, avec ma connaissance misérable du néerlandais ; avec Anna Maria van Soesbergen, j'ai fait mes premiers pas dans la traduction, l'autre façon d'écrire, et dans la tentative de traduction de ces poètes ; avec elle je les ai rencontrés, aimés.

Pour la plupart, ils ont aujourd'hui disparu, Anna Maria vient de disparaître. Nos enfants ont retrouvé, dans ses papiers, ces poèmes, qu'elle avait alors traduits, de deux des « vijftigers », Lucebert, Paul Rodenko ; ils sont ici publiés en hommage, et dans l'émotion.

H.D.

**A Yves Boudier,**  
*Vanités Carré misère*  
(séquence 4.)

« *Leur corps est tapissé d'empreintes* »

Interdits de nudité      le visage mangé  
   par la rougeur

l'œil  
rivé  
sur  
ça

qui creuse entre les chairs

la peau  
l'entame

qui grésille et inflige

la griffe  
la morsure

recommencée

\*

Or            bivouacs d'éternité provisoire  
      sous la toile arrondie sale  
les yeux pleurent

Il y a        la pluie vitreuse  
      partout

Dans        la rue historique  
      des villes où

l'on crève assis (sans nom)  
      : au pied

\*

Sans abois                    les chiens  
                                      sautent à nos yeux

souillent  
les couvertures  
soulevées aux quatre coins

Quand le temps            devenu illimité  
fait pétiller les petites bulles

de merde  
de  
la mort termite



\*

Au ventre vide                    des murs  
   où roulent les chariots

l'écart

Le sang  
son odeur son goût        de fer

de langues  
   qui lèchent le sol collant

*« échafaudés de vingt os frêles »*

Anonymes  
: pour ne pas succomber à l'attaque

\*

Ça tourne dans le cercle  
du rapt

aux aguets

*alcool au cœur  
relâche*

Lueur d'enfance lueur d'absence

la tête  
mal logée

\*

On enjambe      la paroi insensible  
des cavernes voies express

*(le néant n'a pas de porte)*

A la gueule des cratères  
sous la ville

on culbute des cabanes  
de misère

et la peur  
vinasse

\*

Couchés  
sur les grilles      d'où souffle  
une vie épaisse

flaques d'huile  
de pisse

poussettes orphelines  
écrasées  
de sacs

On endort      la querelle sous la bâche

et le remblai  
des songes

Ça remonte l'aorte et pénètre le cœur

\*

À contre-courant  
de la file d'impatience

on force  
sa dérive

L'animal confirme

le vœu d'aller  
à la dernière frontière

Pointillé  
bief d'attente                      minutes solitaires

## **A** Katia Feltrin,

*Un œuf, des œuvres*, extraits, 2007

### *Soieries,*

serrement des heures. Soirées errements s'asseoir.  
Sertir le soir. Toute de noire déguerpie.  
Épais. Harpie insultante, sultane.  
Dans la coulée des nuits concluantes  
plantées au creux des pages.  
Amour rats morts, marmelade. Ratiboiser.  
La nuit, la mort.  
Pavane ce Pan la mord.  
Elle assidue, ciguë, cynorhodon  
douillet.  
Pivoine rouge.  
Dormir, paupières battantes.  
Aérodrome vapeur.  
Écho du corps qui tombe.

### *Une loi, des oies*

désopilantes. Lait caillé.  
Repli sur soi. Carié.  
Ecailles courtoises. Toison d'orgeat.  
Fronde atemporelle alitée, syndrome de la naissance.  
Aréoles nutritionnelles, dense, ronde locale, ritournelle.  
Piétine contrecollée à ton corps, coquette sur ta peau.  
Amas en silence, ramassée, massicotée.  
Moustique qui saigne de rien et aérien.  
Merci au revoir, te voir et te revoir d'avoir rêvé, revu,  
revécu la scène qui saigne.  
En remédiant, Médée qu'écœure le corps.  
*Rends-moi ton corps !*  
*à qui la faute ?*  
Fautive festive. Captivité alitée en R. Toujours râles obligent.  
Page nutritionnelle. Il rugit d'une émotion pleinement arrachée.  
Vasque. Chaînon manquant. Points suspendus aux branches.  
Langage cartilage. Adage : coquillage de naissance.  
Naissain. Nasse. Nacelles.

## *Crapaud, crapahuter*

hutte insituée entéléchie  
lâcher du lest.  
[Lécher l'acier courbe d'une louche.]  
Glandes écarquillées du verbe vautré et distendu.  
Tricot picotement matinal. L'aimant tant tannique  
qui s'accroche cruche aux lèvres chantournées.  
Joues pourpres d'avance sur toi.  
J'adore j'adhère. Jade aux jardins des dehors  
qui dorment toute la nuit  
qui dure plus longtemps qu'hier.  
Car hier tout avait lieu plus tard.

## *Virages*

, rivages. Aisance. Méandres qui lui vont  
à ravir. Ravin, vallons fondus. Visage ovale.  
Précipité qui s'accélère.  
Rêve et aère. Ailleurs.  
Célérité désencombrée.  
Rythme réutilisé comme eau de pluie.  
Traits acérés, traqués de près. Antioche figure de proue.  
Gorge à pleine. Un cierge déclame vite pliable.  
*- Tes somnolences, vautrée dans tes songes,  
par l'eau, toujours je dors.*  
Ronds de jambes mentaux, grue erre sans lierre.  
La tour de Babybel de toutes ses rondeurs rouges.  
Trouées de lumières dans les sapins qui pincent la peau.  
Aisance du percement.

## *Répit, épi de blé*

Surpris, le sablier repu. Plié. Supplié. Il n'y a plus pléthore.  
S'il te plaît il y a encore des cordes entre vos corps.  
Théoricien à théorème ensorcelé, théologie des sans-logis  
fée du et de la trilogie. Findus, feindre, fondre, renâcler peindre  
et mordre à la jonction, jointure de déjection d'oiseau évincé  
mollesse gaspiller injonction houspiller décontenancer injection  
enjamber laisse tomber. Gardien évacué d'un virage.  
Sursaut vaccination à l'assaut des personnages.  
Traçabilités : habileté à tracer des lignes entre les corps  
des autres. Capsule à psilo cap sudation. Désirs qui s'accaparent,  
irisés, en rase campagne.  
Le râteau de la méduse éreinté paradigme éperdu recentrer.  
Visage éméché : brèche entre ses deux yeux.  
Mèche allumée prête à cuire.  
L'ectoplasme,  
plasma montre à  
sortilège allégé  
le faune, faunus, nurserie, noirceur, arsouille, sœur souillée,  
sourcillée cillé, amours ancillaires, la suie, la sienne,  
cyan le cygne,  
czardas.

## *Un corps trop évident*

chrysanthème. T'aime pas. Tamise ses chairs dont Ophélie  
regorge. Demiurge demeure et démesure. Ruse endémique  
rouse affolée. Urgentissime cimes simiesques.  
*- Longtemps avais-je péri avant ?*  
Cils en salaison. Assemblée de faux-semblant,  
platine s'embourbe. Blonde.  
Affective : effectivement fictive. Rehauts récemment redescendus.  
Mesquinerie sardoine.  
Câlinée par un moineau.  
Eparse la chevelure éponge.  
Sommeil en pointillés... entortillé dedans.  
Décantée, cataplasme aux chevilles.  
Sans. Flasque, vasque rêvée.  
Communicante errante.

## *Naissain*

, nasse de radicelles. Scellent flasques méduses.  
Sculptent muses caustiques sur les parois. L'accroissement  
croasse. Cruie cruelle. Ecuelle à boire d'un trait, vertige,  
écrouelles à traire. Tractations arrière plan.  
Forêt d'ectoplasmes juchés en silence sur de grandes phrases  
préméditées qui n'arrivent pas à la hauteur de sortir.  
S'étire satire.  
Soutire les mots d'arrivistes brûlantes.  
Plancher contrebasse. Morveux, gélatineux s'épanche.  
Silence absorption.  
Mythologies ceinturées.  
Saint Suaire suave.  
Exsuder des phrases sévères. Décorporer.  
Errer froncer des alvéoles. N'importe où, quelque port.  
De part et d'autre de la page.  
Lieux sans fin.  
Émargés.  
À partir d'œufs. Toi.  
Parturition, partenaire enflé, enfilé, œuf *full*.  
Expressionniste troublée, elle tremble, trampoline, trempe ses  
tartines ou ses narines – *c'est tout à fait pareil* – dans le bol de lait  
chaud, outrée, qu'elle est d'elle-même. Douée memento, dans le  
reflet du lait, défaite la mine. Fluorescentes, ses jambes blanches,  
fioritures de neige,  
filandreuse androgyne, frauduleux du soir. Niveau noir d'encre  
intense.  
Fredonne un air frelaté d'alcool sec expié.  
- *Et à part soi soyez toujours soyeux de peau et de terminologie flexible !*  
Phrases repues soulagées de sortir.  
En quinconce, quiconque qui parle  
s'engonce toujours un peu plus loin.  
Exsuder d'exigence, sudation. Continuelle dérive des conti-  
nents. Fluidifier.  
- *Waka : poème de purification*  
*Je me sens d'essence diluée.*





# A Hélène Ferrié

## *Express Aphrodite*

Elle se déplace avec ses singes et ses paons, un kiosque,  
une orangerie avec dôme et clochetons.

Robe de mariée traîne dans la boue.  
Mousses sur les pieds.

Soudain, un qui crie, chambre à chambre,  
dans les gonds.

Lui le témoin.

Venu ouvrir les volets, éteindre le radiateur.  
Il entre, accepte.

Ne pas finir les questions.  
Tulipes derrière le grillage.  
Il le faut.  
C'est la pluie ;  
sur le toit.  
Que vous soyez là  
A-t-il vu le prénom ?

Trois lettres sur l'avant-bras.  
Rien de lui.  
Le lit a la même odeur.  
Elle ne guérit pas non plus.  
Lèvres fraîches/peinture craquelée,  
l'eau avance dans les gerçures.

Des banquets sur les bateaux, la nuit.

Non ma jolie.  
Parce qu'il est juif.

Les mites envahissent l'appartement.  
Sourires de compassion.  
Elles ont lavé et coupé des fraises pendant la messe.

Leurs joues sentent la fraise.

Quelle belle histoire...

Non tantine,  
il t'attend déjà au ciel.  
Sans nourriture contre la chapelle blanche.  
Guette l'arrivée des voiliers.  
Chaque jour à l'aube.

Tout autour.

La coupole à la chaux.  
Ici on ne te retrouvera pas.

Un pas après la ligne. Pas ce soir le massacre.

Souligner de blanc les cicatrices. Un bijou par jour.  
Vous ne parliez pas.

Le ciel devient jaune. Des traits de feutre sur les draps.

Dans votre maison.

Le feuillage découpé nettement.  
Sur les hauteurs.  
Que vous effritiez entre vos doigts.

J'ai cru que c'était du basilic.  
Accoudés à la fenêtre.  
La ville.  
Non.  
De ce côté.  
Me laissez ne pas parler.  
De ce côté les champs.  
Ne partez pas en vacances.  
*Autant se noyer tout de suite.*  
Un sable rouge.  
Les culottes sèchent.

La brise a – une mèche. Et le soleil.

*Avec l'affection du disparu.*

Restent des erreurs.  
C'est une maison.  
Mais sans cesse les avions passent.  
Ne m'abandonnez pas. Ne plus dormir.  
Laissez-moi lire ici.  
Du thé.  
Et soyez là.

Étoile jaune sur la dentelle.  
Laissez-moi rester.  
Interchanger les lettres. En enlever une. On ne peut  
en modifier qu'une.  
Voir les listes de noms.  
L'encre encore fraîche.  
Tache l'oreiller.  
Nom introuvable.  
Se sont engourdis.

Pourriez-vous danser?  
Vous portiez un casque doré.  
Ça devait être vous.  
Mais c'était pour jouer.

Pas de listes disponibles.  
C'était avant qu'ils aient été modifiés.  
Il va faire jour.  
Si vous partez, je pleure.  
Ouvrir les fenêtres, les refermer.  
La lune maintenant au milieu.

Persienne après persienne.  
Ne pas pouvoir relire.  
Demandez-moi de vous accompagner.  
Cirque sous cloche.

Dépasse un petit cheval,  
la culotte de la joueuse.  
Du lait sur les arbres.  
S'égoutte.  
Recouvert cette colonne de blanc.  
Pour trouver grâce.

Non, c'est une statue.

Sous les arbres la nuit tombe plus tôt.

Surveiller allées et venues.

En blanc.

Par la vitre trop haute.

Ils vont déjeuner.

Les titres sont parlants.

Oui. Laisser dépasser :

la sandale rouge, l'herbe verte.

Des verres d'eau.

Musique en cachette. Les trois photos.

Le même air triste.

Quelqu'un pourrait entrer.

Il dit ma chérie.

Au cinéma. Comme tu veux. Porte ouverte.

Le collier a glissé.

S'est trompé de numéro.

*Une gueule de vierge.*

Les dents grincent. Les poils.

Allonge-toi par terre.  
Devant la fenêtre.  
Listes les objets autour.  
Et plus vite que ça.

Et tu fais ça souvent ?  
Je veux du réel.  
Robe de mousseline.

Pas de questions s'il vous plaît.  
Regard par regard.  
On a choisi la musique.  
Ne manquent que les chaussures.

À l'intérieur la chair est rongée. Peu à peu lever les yeux.  
La question n'est pas de croire.

*Mets-en deux.*

En face de la fenêtre s'il te plaît.  
L'ordinateur est infesté.  
Dans des draps propres.

*Ils s'embusquent contre ma personne.*

Mais toi tu ris d'eux.  
Tout est imprégné.

Je veux t'entendre.  
Tiens-toi les cheveux.  
Nettoie tout.  
Et danse.

C'est bien.

Pour la cérémonie, passacaille. Toi, en blanc-crème.

Non,  
la scène n'a pas été coupée au montage.

# A Liliane Giraudon, *Les états mentaux du thermostat*

Lorca petit.  
Il prenait des photos couleur  
sur les plages catalanes.

Dali dessinait.  
(Coquillages)  
du sable jaune.

Spicer rêvait  
que Rimbaud l'embrassait.  
(Un concept plus commode  
du sexe  
et de la poésie.)

Mais lui il est venu  
et lui a volé sa bicyclette.  
(variante)  
*Mais lui il est venu  
et lui a mis un doigt dans le cul.*



Oui hier est sans amour  
mais demain sera pire.  
C'est ce qu'ils disent.

Toi si fière  
n'oublie pas  
le crapaud noyé  
dans le réservoir.

Particules d'eau  
le poème est une écluse.

Retour à l'air pur  
allumons nos cigarettes  
à l'abri du vent  
cette machine à fabriquer  
de petits fantômes.

Concept peu utilisable  
le sexe rouille.  
Et l'absence des points d'interrogation  
n'oblitére pas  
la question.

Si le presque vieux poète  
était mort  
à la place  
de sa jeune femme  
il n'y aurait rien  
d'écrit sur elle.  
Ni lui non plus.

Toujours  
les mots écoutent  
et toi tu dors  
la bouche ouverte.

Si y c'est une voyelle  
je mange un rat  
et si dans ta langue  
cette lettre existe  
j'ajoute du fromage.



Ce soir  
je chante  
la chanson d'Ajax  
et je tire au pistolet.  
(C'est Noël).



Ses organes génitaux  
ne sont pas géniaux.  
ni sa prose.  
Pourtant sa femme l'aime.

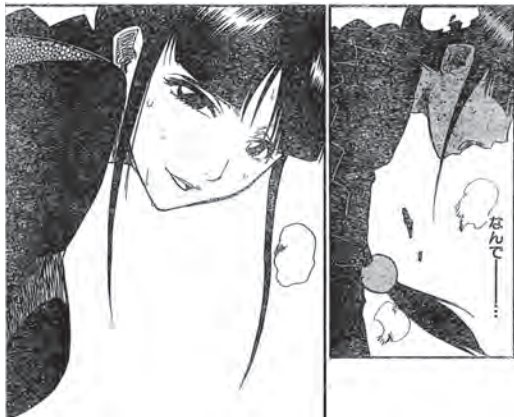
Réussir contre le poème  
j'ai longtemps cru  
que c'était le noyer.

Trop d'oiseaux  
dans les livres de Fourcade  
c'est sûr.  
Introduisons un chat.

Poisson il nage  
chargé d'arêtes.

Les boutons loin des roses  
éclatent.  
Ça fait sous les feuilles  
un bruit de pets.

Strip-tease sauvage.  
Une foule  
d'images imaginaires  
(Regardez  
Comme elles saignent)



Dans leur friture  
les rougets  
se retournent.

Tout ce que j'écris  
est de seconde main.  
Tout ce qu'ils mangent  
est cuit.

Poèmes  
sans auditoire  
Chevaux  
sans cavalier.

Rouge cerise.  
Du fruit  
aujourd'hui on ne voit  
que la fleur.

Comme dans l'or  
d'une boucle d'oreille  
la langue  
a pris peur.  
Vite  
je me suis endormie.

Mes dessins  
sont mes dessous.  
Je les trempe  
et ça sèche.

Les états mentaux  
du thermostat  
j'en fais mon affaire.  
Comme la baignoire  
et le coquelicot.

Action immobile.  
Quand la concentration  
devient action  
le cœur pompe le sang  
que l'œil regarde.

Parfois les choses  
scintillent.  
Se dissolvent.  
Totalelement.

Cette nuit  
j'ai rêvé d'un coït  
entre l'*Angélus Novus*  
de Benjamin  
et le *Goofus Bird*  
de Borges.  
C'était très beau.  
Le *Goofus bird*  
construit son nid à l'envers  
et vole à reculons.  
Savoir où il va il s'en fout.  
Ce qui compte  
c'est d'où il vient.

Moi je viens de la prose  
c'est à dire d'une chose  
qui n'existe pas.  
Maman c'est quoi  
écrire de la prose en prose ?  
C'est rien ne pleure pas.

**A** **Éric Houser**  
*tre romanette*

*I*

villa d'Este

enterrement  
glas trois tons  
bassin en bas

.

je pose sur l'eau  
mes pieds nus

..

en imaginant  
ma main gauche  
remonter lentement  
une jupe fluide  
et noire

...

(l'eau appelle  
l'eau)

## 2

Sta Ma del Pop

martirio  
di S. Pietro :  
«guillotine»  
.  
mes pieds noircis  
au tableau  
..  
défaire  
ou tirer  
tous les liens  
caresser doucement  
la naissance de Vénus  
...  
(noir appelle  
noir)

### 3

da Medici

infusion  
de coquelicot  
ça me dit

.

rentrés du ghetto  
à pied

..

j' imagine mes mains  
votives  
à M. à A. à L.

*fresa y*  
*chocolate*

...

(feu appelle  
feu)

## **A** Joël Hubaut, *On a des chaleurs !*

On est dans la télé marron. On s'voit d' l'intérieur au dehors de nous-même. On vit en s'raulant en d'dans dans la web-cam. On crache c'qui nous nourrit pour vivre. Ça fait d'la compote marron. On mange son manger pour vivre. On s'fait des films dans notre dedans d'nous. On invente son image pour recracher s'qu'on doit manger pour vivre. On mange des yeux avec le ventre qui projette les images de notre cerveau en rototo. On mange la vision de nous-mêmes dans les poutres. La télé est au fond d' l'estomac. On peut bourrer au maxi. Y'a un trou pour bourrer. On a l' nesquick de crise pour vivre sous les poutres. On gicle sur la tapisserie. Ça s'empoutre. On a l'rustique intégré avec les options design. On a envie d'vomir l'image. On est tous aveugles dans la tapisserie. On va vomir. La douillette de l'esprit est une île flottante au fond d'un panty. On va décalotter les poutres. Les images s'emboutent. L'invisible dilate les croupions. Ça miroïte la bâche. On ballonne. On est des hologrammes de pneus. On a l'néant dans les fibres. On est bâchés. On est notre exclusion dans l'écran. Le croupion est une entropie. C'est comme du désir mou dans la douillette! On s'bondit en interne. On est des poussins. Les raffinements sont parfois des bourrasques cruelles. On nous pousse. C'est pas plus compliqué qu'ça, l'réalisme! On est des poussins ballonnés. Ça carbure. Les robes claquent. On a l'utopie dans la coquille et on voudrait des recettes de démocratie et on voudrait une beauté parfaite à la scie sauteuse et on voudrait faire la guerre pour obtenir cette beauté parfaite. On est déculotté du lapsus. C'est luisant. Les images bavent. Ça brille. Le faisceau est un varan gluant. L'écran nous lèche. On mouille. Le fond est brillant. Le film est un rêve tagada. Tout brille. On est emmêlé dans les cornières internet. Y'a des secousses tagada. Ça pousse à fond. La palette échauffe en double effet. On est déculotté par l'euphorie. Le désir bat. On est cramponné dans les veines avec la douillette. On est embouti. L'irisation nous mijote à l'étouffée. C'est délicieux. L'écran est un jacuzzi. C'est collé. On se noie. On coule. On fuit l'enfer des purgeurs décalco. On s'échappe. On a l'injection dans l'ailette. On est des crocos marrons. Le monde est une timbale lyrique. On est des poussins vicieux. On vit dans une fresque. On est collé aux parois. On est parfois comme des chats en peluche. Ça sent l'vieux doudou

d'soumission. L'ego nous empile dans les boudins du sofa. On est bien. On est empilé à sec en feedback. On accède mieux avec la rampe. On rampe dans l'avenir. C'est envoûtant. On est enchaîné aux barquettes en rampant. On a les lingettes de secours. On est parabolique avec la vue dans l'entre. On voit l'trou. On est dans l'entre des images qui forment notre ventre bouclé dans l'cerveau novopan. Ça crispe. On a l'entre dans l'cerveau qui gonfle. On voit l'iris plein écran dans la télé. On est moulé auto-focus. Ça mute. C'est novopan partout. On va créer notre tracement en jouant aux boules. On voit l'trou. On a l'confort du code barre. On va survivre à la trace avec les boules. On va bouffer la master-card. On va hurler dans les sacoches marrons. Ça fout les boules. On a l'bruit d'fond d'espace dans la télé. On a les pastilles QI pour respirer avec le drain. On est aspiré. On somatise. On est post-prod dans les pastilles QI. Notre vie est post-prod. Chaque image nouvelle est un sample perdu répercuté dans son écho. On a perdu les copeaux. On est marron. Tout est tronçonné, scié, découpé, séparé, saucissonné. L'écran est l'aquarium de notre conscience. On est tous marrons. On est là autour. On bave. On est là en vogue dans les répartitions de charge. On s'enrobe chargé. La mousse est partout. C'est dans nous. C'est dans l'entre. On est dans l'entre téléchargé. On s'écoule au ralenti. On est des ventouses. On décharge. Faut défloquer. Faut défloquer. Y'a pas d'fond. On a les pansements, les loques, les déchets zaza. On a les capteurs. On va télécharger la panse. Notre ventre est une caméra. On a bouffé l'objectif mais on s'en sort bien. On pense dans la panse. On est canalisé. On va niquer la boîte noire. Le ventre nous amplifie. Ça fait pas un pli. On est un bout d'hôpital. On est bouché. Les morilles nous envahissent. On est des belons cuvant. On a la carte à puce dans la vésicule. On est pyrotechnique entre les vulves. On voit l'crachin lumineux. On voit l'pétilllement et les auréoles nacrées. La cuve nous protège. On voit les éclairs. On a les pansements. Les bombardements sont délicats avec le grésillement des étincelles. On voit la dentelle qui frissonne. On voit les mèches de lumière sous la peau. On ne voit que ce qu'on imagine. On a la capote pleine pour s'électrocuter. On est rempli d'ampoules. On se remplit à vue d'œil avec les caméras. On est plein d'caméras. On est bien avec nos pansements. Le cerveau est un écran mou pour le boum boum. On a les cagoules de sécurité pour l'aisance. On est boum boum sous surveillance pour être à l'aise. On est vachement à l'aise. Ça chauffe un max en interne. On est ramolli.



On a l'goulot qui rétrécit pour s'ramolir du goulot. On est post-prod de nous dans l'euphorie avec les injections. Ça donne des vapeurs. On va tomber dans les vapeurs. C'est injecté par dessous. On a trop d'trop. On est zappé en s'zappant. L'iris se gonfle. On est des carpettes de série dans la vapeur. Ça chauffe. Ça donne l'impression. On est des animaux d'parking dans l'inconscience. Ça cabre la couenne dans la jointure. On est qu'des jointures de podium. On est parké pour la satisfaction. On est bien dans les parkings. Ça décoiffe à sec. On a la couenne en quinconce. Ça lourpe l'inconscience. On a les ourlets pour le QI. On est bien rempli. On est bourré à mort en ligne droite. Ça bourre les bourrelets dans l'même sens. Tous les flash sont en nous avec les pansements. L'écran est un flash-back de notre vie. On n'voit que des pustules génériques. On a la tête qui tourne. On va s'évanouir. On s'engouffre dans l'suicide de survie. Ça tape le pouls. La vapeur monte. C'est l'top. L'écran est un grand vagin. Ça va vite mais on est au ralenti dans l'pouls. On s'enfonce au ralenti. On est gobé dans la cocotte. On tombe! C'est tout mou. La cocotte donne du vertige contrôlé. On est dans l'creux pour tomber. On est sous-pression sans l'savoir. On veut du vertige réglementaire. La vitesse est molle. Les images sont internes mais à l'extérieur. On a l'feu mort. C'est l'règlement. C'est dedans en nous-mêmes vu de l'extérieur. On est projeté. On a la projection qu'on mérite dans les creux avec le règlement intérieur. On est tous projetés pour le format. On a l'feu au cul avec la couenne. C'est dedans. On tombe. Y'a pas d'fumée droite. Le ventre est une télé dans l'format. C'est flash-back dedans sans les ourlets. La télé est une tombe qui brille. On a l'format interne pour vivre à l'extérieur. On est propre dans l'écran. Tout l'dedans d'nous est en dehors pour la propreté. On est dedans hors de nous pour l'hygiène. On s'appuie sur la jeunesse avec les bourrelets. C'est du remplissage d'urgence. La jeunesse grossit. On est toujours normaux pour être dehors dans la propreté normale. Ça sort de nous avec la saleté de l'intérieur. C'est dehors. On est gros. On est tagada à fond dans le format. On s' voit dans l'trou du dehors. On est dehors par dedans. On est bouffé par les paillettes avec le gros ventre dans la télé. La tête tourne comme d'habitude. Les paillettes viennent de nous. Ça brille pour le rendement. On est la post-prod de nous-mêmes dans les autres avec des paillettes. On est dehors. On tourne mou. On est les autres en nous dans l'flash-back. On est retourné. Ça tourne dehors. La projection nous bourre. C'est le dehors de nous qui tourne dedans. On est

bourré. Le dehors tourne dans l'nous du dehors. On est dedans au-dehors. On est tourné pour se remplir. On est des bambis hors de nous. Ça ripe le dedans. Ça vrille. Ça dérape. C'est bliqué dans l'piro. Notre dedans est bliqué au-dehors. Ça tourne. Ça tourne dedans. Le piro d'nous blique. Tout blique. L'écran blique à fond. On est au fond dans la surface. Toute la surface est devant. C'est flash-back. On est la surface de la profondeur qui tourne dehors. On nous prend par derrière. C'est normal. Pas d' problème. Tout est normal. Tout est un bout d'nous autant qu'on est un bout du d'dans! On est 6 milliards avec des formats différents tous pareils dans l'format d'base. Ça fout les boules. On a l'cerveau sans les facettes. On est 6 milliards. On est des cloportes de podium dans les ampoules. On est là pour briller dans la surface. On veut briller avec les effets. On est qu'des effets d'surface pour la correction. On a l'soutif de contrôle pour la maintenance. On soulette le vermort de la lanffre. On souboque, on blur le bi. On est des teufeurs de teuf-teuf. On resouboque. On cache sa misère dans les strass en plastoque, on s'engendre du poumon. On soulette à fond. On roupe du ventre pour crier son big bang en abîme. Pas facile! Pas facile! On a la folie en résonance au fond des tempes. Ça blouque. On est des gazelles clônées qui palpitent. On a la chair à fleur de peau dans l'graillon. On a l'démon buffalo-grill. La jouissance est dans nos croquettes. La parole se pense entre les dents. Les mots sont des éclats d'verre. La parole devient un cul d'bouteille dans la bouche avec la muselière. Les mots sont des semences de crimes. On sent la cruauté du pouls qui bat sous la langue. On pleure le big-crunch. C'est notre vestige. On veut une mort fun. On est des cakes, des apéricubs. La cruauté est splendide. On meurt de la beauté. On va mourir dans un oeuf Kinder. On est là. On tremble. On a la folie marron. On est là dans l'tremblement. Notre cerveau est Ikéa. Tout est un bout d' nous. On est neuroleptique! On voit tout. On voit les sushis. On voit les créatures invertébrées, les tétards, les lasagnes flottantes. On a la vision molle. La vue est comme un fibrome. On a pas d'fond. On s'télécharge. Ça fait des nappes. Ça vibre. On est tous fragmentés, insolés brico décor. On a la liposuccion interne pour la retraite. On a l'amour USB dans les strings équitables. On a Marie-Claire pour se relier. On est amorti. Tout est doux dans l'ipod. On a l'airbag. On a la moquette moderne avec les feux d' la rampe en novopan. Le confort monte à la gorge. On a les vapeurs potentielles. On est stone. La lumière est pas claire. On voit l'aurore en direct.

On a la chance aux chansons. La vie est téléramatisée. On est bouffi du micro-onde. On peut vivre c'qui nous arrivera jamais. On est wifi. Ça mouille la houppe. On est clito d'la langue. On est que des DVD vierges. On a la conscience portable. On s'infiltré dans l'roman du film du roman pour fuir sa propre réalité. On est le moi-moi dans la doublure. On a la bite à crédit. On danse dans le dessus par peur du dessous. On est mort dans les histoires. On s'ratatine. On est mort en dansant à la surface. On est sur-mort. On va dans l'inertie. On est des morts de série B. On a l'dance-floor impeccable pour les tortillements obligatoires. On est dans la game-boy. On est moyen. On a les désirs moyens. On est tous moyens dans la projection. On a les spots de service. On est au summum de la base de la moyenne. Les images sont dans la bouche. On est coincé par nous-mêmes dans la médiocrité. La bouche est un spot. On est avalé dans l'absorption du mou. Tout est mou dans l'dur. On disparaît à vue d'oeil. On existe pas. On est du flan. Que dalle. On est que dalle. On a plus la rage du football. On a l' capuchon. On s'enfourne dans les danettes. On s' bidoche les appendices. Dieu est dans l'gîte rural. C'est génial! On s'gouine dans l'dos. On est des Claudettes de Camif. On est tamponné, découetté. On a les services techniques avec nous. On est bien encadré. On a l'bébé et l'eau du bain. On est des boudins d'tramway pour découetter. Les rillettes agitent nos blessures. C'est comme des rides. Les nervures rugissent. On a l'beau cancer pour exister. On est dans les rides du crédit agricole avec le cancer. On est l'ombre des rides dans la valve avec le cancer. On est la nostalgie du cancer pour avoir une personnalité. On veut l'cancer avec la clim. On bouillonne dans son jus. On a une vie d'chimio avec les primes du mérite. On est bouchonné. On est dans la moyenne avec l'auto-chimio du d'dans en dehors. On l'mérite. La tumeur est une compensation. On est compensé.

La télé est dans la bouche. On est dans l'boyau du décodeur avec la couette. On est le trou du trou dans la surface avec la chimio d'instinct. On s'aspire dans la vulve en téflon. Ça ampute les alvéoles. On est au bout du rouleau. On va mourir de soif. On peut pas sortir du film. On est enroulé. On est collé. On va glisser dans la gouttière. Babar est avec nous. C'est impeccable. Le rouleau fonce. Babar est avec nous. On a l'goutte à goutte orienté. On va flâner dans les tourbillons moyens. On a avoir des vapeurs molles avec la viande. On est bourré d'viande. On est tous des brochettes GPS. On va muter notre dégoût dans les congés. On est des mutants du camping-car pour le format

mou. On veut des étincelles pour la qualité-prix. On a la retraite 4x4. On va créer notre tracement en jouant aux boules. On est mort de vacances. On a l'confort du code barre. On va survivre à la trace avec les bigoudis. On va s'élancer dans l'vide de nous-mêmes en plongeant dans notre intériorité. C'est une habitude. On va barbotter dans nos sécrétions flasques avec élégance. On va vaciller dans l' rendement. On vacille déjà. On va s'isoler dans la mondialisation d' nos matières pour l'éthique de distanciation. On va pas postuler. Oué! On va pas postuler. On va tout recommencer pour rigoler. On va mourir propre. On va essayer de mourir par surprise. On sera twist à mort avec une ampoule dans l'cul. On sera qu' des intermittents morts. On est mort entre chaque bout. On est le bout de nous quand on va devenir c' qu'on voulait surtout pas devenir. On croit qu'on va bien finir par être autre chose. Si ! Si ! On croit qu'on sera autre chose. On va osciller pour être autre chose. On va foutre la vapeur à plein gaz. On va dégazer. On va tous devenir disco. On va avoir la vie disco rêvée avec les strass du réchauffement. On va être à bonne température avec la bouillotte. On va être tout rouge comme des homards. On va être bien. On va être hyper-bio en papillote. On va être au top avec le gratin. Le disco vient de l'intérieur de nous. Il est en nous. On est collé. On crache la télé. On est en boucle dans l'disco de nous-mêmes recraché dans la télé. On est des belons à paillettes avec une télé dans l'ventre. On a bouffé la télé qui nous bouffe. On s'ravalle dans notre propre télé. On est des belons mous. Ça harasse vachement. Ça broute les branchies. On est plat, vitraillé, embouti. Le quotidien est une dialyse AC/DC. On est aspiré dans l'orifice d'admission. On résiste. On flatule ses émois au compteur geiger. On boursouffle des membranes. On s'érige dans les fantasmes sous UV. La vulve de notre futur est une péritel meulée dans un numéro d'série. On s'erzats dans l' latex! Le réalisme s'inclut dans la masse. Les clones s'inclinent. Le paradis est un western. On est des créatures de parking. Ça morve le psychisme. On est poursuivi. Les ampoules parlent. Elles dessinent les cartes vitales du déraillement. Elles écrivent notre monde de triage. Le Kon-Tiki de nos ivresses digipack est dans la morve. On va pleurer dans la bagnole. Une seule lampe peut changer l' monde. Chaque image nouvelle est un sample perdu répercuté dans son écho. On a perdu les copeaux. On est marron. La morve nous façonne. Tout est tronçonné, scié, découpé, séparé, saucissonné. L'écran est l'aquarium de notre conscience. On est là autour, on est là en vogue dans les

répartitions de charge, on s'enrobe chargé. La mousse est partout. C'est dans nous. C'est dans l'entre. Ça mousse. On est dans l'entre. On s'écoule au ralenti. On est la ventouse. Y'a pas d'fond. La ventouse est en nous pour baver. On a les pansements, les loques, les déchets. On a les capteurs de bave. Notre ventre est une caméra. On a bouffé l'objectif mais on s'en sort bien. On est canalisé. On est niqué. Le ventre nous amplifie. Ça fait pas un pli. On est un bout d'hôpital. On est bouché. On est un bout d'hôpital. On est bouché à fond. On est un bout d'hôpital. On voudrait des doudous. On va déboucher au destop! On est un bout d'hôpital. Nous sommes notre auto-tunnel. Nous avons transfiguré nos limites pour la caméra. On a la bombe. On est bien. On s'urine dans la bave. On est juste un bout d'hôpital. On aurait pu être heureux. On est personne. On va rôtir. Nous sommes le rôtissement de notre traversée mentale dans la pensée concrète avec la bombe. Nous sommes les rabelaisiens quantiques dans le hiatus éternel sous dialyse. Nous sommes dialysé maxi. Ça va chauffer à mort. La bombe est un luxe. On est gâté. On a trop d'trop. Tout est maximum. On est aligné pour l'harmonie. C'est beau l'harmonie. La norme nous rabote. C'est l'esthétique finale. On est que d'la honte Fleury Michon. On aurait pu être heureux. On aurait pu. On est des putes marrons en dedans. On va s'amputer dans la télé avec le marron du dehors. On pue. On va bourrer le marron en nous pour se remplir. On va être à moitié c'qu'on aurait du devenir. On va puer longtemps. On va être juste un bout de nous. On va être moyen marron à perpète. On va être bien. On va s'bouffer avec le chauffage. On va gicler l'flytox. Ça va faire pschiiit pschiiit. On va rougir. On va être tout rouge. On va sentir bon. C'est super. On va bronzer. Va faire chaud ! Génial ! Ça va réchauffer !

*2007-2007. Lecture . Festival Access. Pau.*

**A** Geneviève Huttin,  
*Lorrains imaginaires*

**T**OTALENEICHT

*village en carte postale 1900*

Vue totale du village  
En perspective les charrettes et les usoirs,  
mais devant le café baptisé Post halle,  
la diligence à cheval  
apporte le courrier au fond de l'Empire

Gruss aus Tromborn, im. Lothringen  
Que raye une écriture élégante : *Amitiés Joséphine*

Je sens que vous êtes loin de tout

un bout du monde

endormi, et doux, qui n'a pas conscience de l'objectif  
« Totaleneicht », « vue totale »  
n'est pas mon village c'est  
soulignée, son antique pauvreté  
qui prête à sourire

## *Têtes séparées*

### *1*

Dans l'ombre illuminée de l'église  
quelqu'un prêche en dialecte

et parmi l'assistance une tête et la mienne  
tenues ensemble par le tissu des manteaux :

mon père se retourne vers sa langue

nos têtes se séparent

dialecte : toucher de la séparation

### *2*

tu t'en vas, Jean, ton visage que je n'ai pas revu  
porté sur les épaules

et sous les bannières rouges frangées d'or de la Mine :  
« Creutzwald »

Après le rituel en latin, en allemand, en français  
- ils ont chanté -  
tu t'en vas enveloppé dans trois langues

### 3

mon grand-père était il infirmier à Verdun  
parmi les feldgrau ?  
Il voyait nous dit-on  
« tous ceux qui partaient, morts »

et quand ils crient « sani !, sani ! »  
il y va

### 4

Marche, marche  
le canard décapité  
sa tête ni ses jambes ne sont à lui  
et l'uniforme non plus  
n'est pas à lui.



## *En passant par Nancy*

il avait quitté la Lorraine  
à vingt ans  
pour ne pas être *malgré lui*

en 1976, elle s'était dit :

*« ce vieux monsieur à cheveux blancs  
qui passe la porte de la grille  
c'est mon père »*

\*

un monsieur qui lisait le journal  
dans une brasserie 1900 lui ressemblait

bérets, pardessus longilignes  
tellement classiques !  
avaient une âme

## *Carnet vert de Montargis*

Une femme très belle d'un œil empenné me regarde  
je la dessine  
d'après un Rodin trouvé dans un livre  
son œil droit se prolonge d'un ongle ou plume  
trace d'une angoisse qui paraît future

Quand j'avais dix sept ans  
J'écrivais mes pensées sur Dostoïevski  
O le vert pays du Loing  
L'homme à la six quatre deux !  
O la statue merveilleusement défigurée près du Loing  
le fils de Pan !  
À bicyclette, le chemin qui se jette à ma figure !

Un jour j'ai su qu'*il* me quittait : j'ai dessiné ce *paysage noir*

j'ai fini Dostoïevski  
« une œuvre riche et complexe comme la vie, univers des  
pauvres, gueux, misères  
monde des exploités  
comme si, au dessus, il y aurait  
Dieu, la police, peut-être ... »

Et j'ai quitté Montargis .

## *Les rois de Saint-Brieuc*

Dans un château-musée au bord de la mer  
nous parcourons des salles dédiées aux rabbins des origines  
mon ami achète des rouleaux en ivoire

c'était après, après que les pères aient brisé la loi des pères

c'était avant, avant que j'aie perdu tous les secrets de tous les  
pères

ce rêve où tous les rabbins sont là  
rois oubliés sur les vitraux  
dans le château de Saint Brieuc  
avec des barbes et des couronnes à trois pointes



# A Jean-Jacques Lebel

## 1.

BOURRER BENAZIR DE BLEU DANS UN BOUSBIR BOLCHO  
BORDELISER LA BHUTTO À BORD D'UN BANANIER BRANLANT  
BRANLER LE BOURBIER DE BENAZIR DANS SON BAVEUX BLOCKHAUS  
BOUSCULER LA BHUTTO DANS UN BORDEL DE BOMARZO

BRACONNER UN BLOODY-MARY DANS LE BLOND BAZAR DE BENAZIR  
BLACKBOULER LES BONZES BRULANTS QUI ONT BATI DU BHUTTO SUR LA BUTTE  
BRICOLER LE BOULEVERSANT BIFTECK DE BENAZIR  
BATTRE LE BLACK-OUT BEGUEULE DE LA BACCHIQUE BHUTTO

BALAFRER LE BUTOR BANCAIRE QUI BUTA ALI BHUTTO  
 BEURRER DE BELLADONE LE BONON BESTIAL DE BENAZIR  
 BRANDIR UN BOUQUET DE BRAQUEMARTS BÉNÉVOLES POUR BARATTER BHUTTO BIS  
 BOMBARDER LE BERCAIL BANCAL DE BENAZIR DE BIJOUX BLAFARDS

BOUFFER DU BHUTTO DANS UNE BAIGNOIRE BRADÉE PAR BRAMANTE À BIRIBI  
 BESOGNER LA BORDELIQUE BAVETTE DE BENAZIR AU BOUCHE-A-BOUCHE  
 BOUGER LE BIG-BANG BLASPHEMATOIRE DONT BHUTTO A BESOIN  
 BALAYER LES (GROS) BESOINS DE BENAZIR EN BASSESSES BUCALES

5

BULGARISER BENAZIR À LA BONNE FRANQUETTE  
BOUQUINER LA BÉANCE DE BHUTTO À BATONS ROMPUS  
BOIRE BOUGREMENT LA BAVEUSE BARRICADE DE BENAZIR  
BRAQUER LES BASTRINGUES DE BASE OU ÇA BARDE POUR BHUTTO

ETC, .....

3.

BROSSER LA BEGAYANTE BASILIQUE DES BEATNIKS À BHUTTO  
BOUTER LES BENI-OUI-OUI HORS DU BIKINI DE BENAZIR  
BOULEVERSER LA BOULIMIE BUREAUCRATIQUE DE LA BANDE À BHUTTO  
BINER THE BACK-DOOR BEGONIA DE LA BANDANTE BENAZIR

BOUDINER LA BICHE BLÈME QUI BIZUTA BHUTTO EN BRAMANT UN BLUES  
BIVOUAQUER SUR LA BRÈCHE BAUDELAIRIENNE DE BENAZIR  
BATAILLER LA BOULLANTE BHUTTO AU BORD DU BLÂME  
BRODER LA BRUYANTE BLESSURE DE BENAZIR À BATON ROUGE



## **A** Julie Quéré

### *La maladie du papillon*

j'écoute les conversations de comptoir  
les philosophes de vie au fond du verre tulipe  
une brûlure se réveille sournoise au bas ventre  
suées et frissons retour à mon aile  
je rentre à la maison de sang  
Mercure haut dernier degrés  
s'hérissent mes poils sur le bras  
prendre le poulx-de-soie le couloir puis l'artère jusqu'à la porte  
au centre du monde à la ville égocentrique  
la chrysalide me titille  
devoir du temps au lit  
lire et transpirer  
et ces muées toujours

La prostitution est ton suicide  
Ton inconscient poétique  
Ta dilution probable

Ridicule à tracer des cœurs fléchés  
au nom des hommes

S'évertuer à gâcher  
en un clin d'œil  
un battement de cils  
un pas grand-chose  
une nuit un mouvement une maladresse

Rayée de la carte  
l'inconséquence me tuera

Je savais bien  
cette fille facile

## *La fin des haricots*

embrasser la peur entendre cette fuite silencieuse savoir le doute  
porter à nu la culpabilité osciller entre frayeur colère et tristesse  
admettre l'inexistence

j'attends encore que l'on prenne à deux mains le premier  
téléphone venu pour dire ce que tu veux pour dire j'existe  
encore un peu

les cris de nuit sont terre à terre ils transpercent le ventre et les  
rayons du jour prennent leur suite

m'effondre chaque seconde distillée insupportable

que se passait-il samedi au zénith ? perceptions infimes qui  
différencient celui qui aspire ah de celui qui aime

pas de remerciement pour la clarté brutale ce régime forcé moins  
cinq kilos direct je ne peux rien l'évidence fut un leurre pourtant  
encore à toi

## *Au supplice de l'amour. Son chevalier.*

Au supplice de l'amour. Son chevalier.  
Le choix n'est pas une chance.  
En une fraction découvrir l'étoile jaune de ton œil vert.  
Trouver figure mythologique. Illustration.  
Désir d'enfant. Que les larmes me montent à devoir justifier.  
Il est si naturel. Ce mot. Insignifiant.  
En dehors de toute pensée. Pur ressenti. Ment.  
Noir coule mes yeux. Grands yeux.  
Je n'incarne pas.  
Je suis. Son chevalier.  
Malgré et en conscience.

## *Par la brèche est entrée une fille*

Par la brèche est entrée une fille  
au mur se hisse le jardin  
d'érables et de pissenlits  
y pénétrer  
rougir est une réponse  
toujours prête à changer  
le poète nous échappe  
son destin ne suffit pas  
et nomade  
le sort n'est content de personne

# ▲ Nathalie Quintane, *Nouvelles explications*

NOUVELLES EXPLICATIONS:

UN problème de la poésie

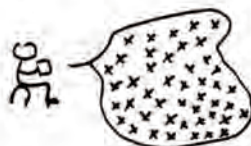
- il y a plusieurs problèmes dans la poésie (mais on en a sélectionné UN).

le poète touche peu de ~~le~~ public



alors que

le romancier touche beaucoup



On a plusieurs solutions :

①. Mettre roman sur la couverture des romans.

mais aussi

Mettre roman sur la couverture des autres livres (pour brouiller les pistes)

②. Mettre une PHOTO moderne sur la couverture :

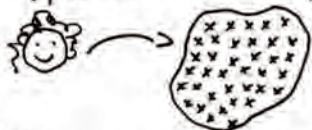


au lieu de

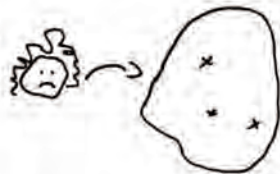
couvertures UNIES



- ③. Nommer un romancier directeur d'une collection de poésie (pour sroviller les pistes).



un poète  
au lieu de



- ④. inciter (€) les poètes à écrire :

des livres de poésie



mais aussi

des biographies de gens.



- ⑤. Payer un AGENT (littéraire)

ou une

ATTACHÉE de PRESSE



RIEN QUE pour la poésie

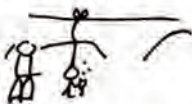
- ⑥. Supprimer quelques journalistes

ou

critiques (littéraires)



en les pendant sur le pont de l'ALMA



(par exemple).

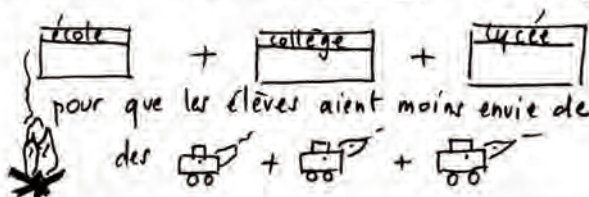
7. Organiser des manifestations ~~prestigieuses~~ populaires



(choucroute)

(autour de la poésie)

8. assigner un poète à résidence dans chaque



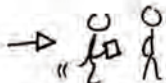
9. Nommer officiellement un poète dans chaque



10. et aussi : dire des poèmes dans les BUS :



OU  
(les jours  
de  
grève)

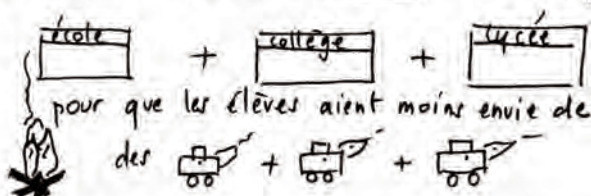


aux gens à pied

© NXP 2007 - Lisez/écoutez Conte de F- de Thomas Braichet  
Nonospace. de Anne Parian.

7. Organiser des manifestations ~~prestigieuses~~ populaires
-  
- (choucroute)
- (autour de la poésie)

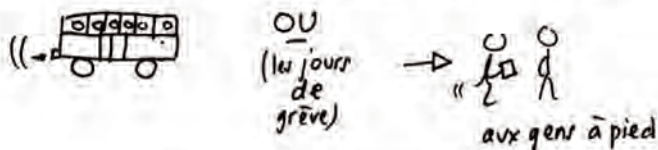
8. assigner un poète à résidence dans chaque



9. Nommer officiellement un poète dans chaque



10. et aussi : dire des poèmes dans les Bus :







De plus, le



est ancien,  
il était déjà là  
du temps de



Molière  
(que j'aime beaucoup)

alors  
que





date revêtement  
des années



J.P. Sartre  
(et encore, il avait  
la dimension de  
plusieurs frigos).  
→ le ~~Fr~~  
(→ pas J.P.S.)

((Cependant))

Le  est abondamment présent dans le 

inversement, le  pénètre le 

Ainsi,

je dessine cette Nouvelle explication sur une

A4



(par ex.)

En conséquence,  
réfléchissons.

© NQ 2007

# A Fabienne Vallin,

## *WHEN/WHERE* (extraits)

Tout est là  
Tout est à sa place  
Tout va disparaître

\*

La nappe à carreaux  
La soupe de légumes

\*

On ferme les volets  
Un peu plus tard en été

\*

Trois citrons buffet bleu haricots verts  
Les clapiers abandonnés  
Tomates oranges amères mur jaune lanthanias

La coriandre et la ciboulette ont grillé  
La récolte de la treille sera bonne cette année

\*

La chaleur les insectes  
On n'entre pas  
On ne sort pas  
Les chiens  
Les rideaux  
Les housses  
Les chiens les insectes

\*

Le petit chat roux est intact  
Pas encore l'heure des mouches

\*

Ça crisse  
Ça s'arrête d'un coup

\*

On oublie tout ça  
On pose les couverts sur le bord de l'assiette

\*

Il fait lourd  
Quelque chose comme ça

\*

Ouvrir les fenêtres  
Arroser les plantes  
Poser le courrier  
Sur  
Branche de laurier  
Sur  
S'enfuir

Grésillement d'une mouche agonisant sur le parquet

\*

Il fait chaud  
Personne

\*

Le chien aveugle fait son tour  
Il n'y a pas d'étoiles  
Le papillon de nuit est plié

\*

Les grillons se taisent  
Il ne fait pas plus chaud qu'hier

\*

Il s'appuie contre le mur  
Les hortensias de la cour  
Il va pleuvoir

\*

Rentrer vite  
Les arbres sont énervés

\*

Et puis cet homme  
Qui parle tout seul en haut des marches  
Dans cette langue que je ne comprends pas

\*

Les poulets grillés tournent sur eux-mêmes  
Les fruits la poussière l'asphalte  
Quelque chose lourd  
La même chose dans l'autre ville  
Le port un peu plus loin

\*

Le mur en face  
Attendre

\*

24 poses  
Femme à sa fenêtre avec chien

\*

Tu écris les photographies que je n'ai pas faites  
Nous laissons quatre pêches sur la table

\*

L'homme se tait  
Les chiens dorment  
Il pleut un peu plus tard

\*

L'homme pleure  
Ne rien dire

\*

Le son des pages tournées

\*

Ne me demande plus où c'est  
C'est partout  
C'est n'importe où

## *silence brouillon*

L'homme s'assoit sur le canapé

ne bouge pas.

parle  
lentement  
murmure  
temps de silence.

regarde ses mains parfois  
parle encore  
un verre d'eau  
ne dis rien  
et puis,

ne bouge pas

regarde  
la fatigue  
l'homme assis  
temps de pose.

regarde  
qui parle  
de  
écoute  
qui  
ne bouge pas  
pas tout à fait la pénombre  
la fatigue  
regarde

photographier son silence.



# Documents—*Œ*—Caetera

## † Edoardo Sanguineti

### *Poésie et vérité*

Sur « Contre les poètes », de Witold Gombrowicz

J'ai dîné une fois, avec une paire d'amis, il y a des années, à Vence, dans la maison de Gombrowicz. Et j'ai aussitôt reconnu l'homme qui avait écrit : « *il ne n'est jamais venu à l'esprit de prendre les attitudes d'un « artiste » ou d'un « écrivain », d'un homme mûr et reconnu, je me présente du côté du candidat - artiste, je suis celui qui désire seulement être mûr – dans l'incessant, acharné conflit avec tout ce qui me freine dans mon développement* ». Il apparaissait vraiment comme un aspirant à la maturité, fatigué et désespérément ironique, marqué par la douleur, qui était pour lui, on le sait, la vérité ultime du monde. Mais on sait aussi que son attitude face à la maturité et à l'immaturité était beaucoup plus complexe, parce que la maturité pouvait aussi se construire, trompeusement, sur une dénégation de la douleur, entre déguisement et auto-illusion. Dans tous les cas, s'il parlait aussi, naturellement, de livres et de littérature, il en parlait avec méfiance, et plutôt par pudeur, pour ne pas parler, dans l'excessive confiance, de la vie.

Sans doute, les pages que Gombrowicz a composées contre les poètes et contre la poésie sont à lire, tout d'abord, en liaison étroite avec une situation historique déterminée, comme un



geste polémique contre le mythe de la poésie pure. C'était un mythe que la guerre avait blessé à mort, mais qui n'avait pas été tout à fait liquidé, ni en Argentine, ni en Pologne. Non plus en France, non plus en Italie, évidemment. Gombrowicz se levait, contre toutes religions de la parole, contre le sublime d'un quelconque « poète », contre toutes les formes de culte aristocratique du barde ou du prophète, qui se célébrait à travers l'orphisme et le mallarméisme, à travers le symbolisme et l'esthétisme, qui s'était consolidé, avec le temps, dans le grand et régressif retour à l'ordre de l'Europe de l'entre-deux-guerres. La question, aujourd'hui, n'a pas perdu son actualité. La théologie poétique est tenace.

Gombrowicz, en effet, entendait frapper, dans la Poésie avec une initiale majuscule, quelque chose de plus qu'une poétique spécifique. C'était une méfiance plus forte, en lui, plus radicale, contre toute possible prudence dans les comparaisons de l'a-poétique, de l'in-poétique, contre toute possibilité esthétique sélective, en faveur de l'impureté infranchissable et puissante des paroles et des choses, de la culture et de la vie. Contre la sacralité frauduleuse du lyrisme auratique, Gombrowicz rappelait la plénitude communicative, exemplairement contaminée, de Shakespeare, de Dostoïevski, de Pascal. Il voulait lutter violemment contre n'importe quelle incarnation d'une religion du beau, et contre l'endogamie morbide d'une poésie « poétique », et écrite pour les poètes (pour les « poètes »). Et son aversion s'insurgeait même, en conséquence, contre la « prose poétique » (et contre elle, avant tout), et il n'hésitait pas à prononcer les noms de Broch, de Joyce, ou même de Kafka.

Il n'importe pas, alors, de discuter candidement quelques-uns de ses candides jugements, qu'il ne tenait d'ailleurs pas à argumenter spécifiquement. Il importe de saisir ce dégoût moral, ce scandale existentiel, par lesquels il repoussait toute tentative de refoulement esthétique du douloureux et du laid, du trouble et du vulgaire, du désagréable et de l'ambigu, du grotesque et de l'obscène. À la limite, même la poésie minusculisée pouvait être suspecte de collaborer, dans une certaine mesure, à une censure de la souffrance, du mal, à travestir et mystifier, par la sublimation, la dureté de l'expérience.

Néanmoins, quand Gombrowicz rappelait l'écriture au devoir nu de s'exprimer elle-même, pour exprimer, avec une pleine justification personnelle, la réalité crue des choses, si elle est endurée dans le concret, et pour autant qu'on est capable d'en donner un témoignage, il en venait alors à dire qu'il n'y a de poésie que dans l'in-poétique, parce qu'il faut violer, dans le

discours, les prudences du « style », orienté vers « l'élimination » et « l'appauvrissement », pour ouvrir au refoulé, au réprimé, au censuré. Si s'exprimer a un sens, c'est parce qu'on peut, on doit tenter d'exprimer, non l'inexprimable du beau, mais l'inexprimé du vrai, en soustrayant le laid des contrôles pudiques et édifiants de toute police artistique. Et la vérité repose dans la pulsion anarchique qui déchire les voiles de chaque souffrance que la société occulte.

Quant aux pages sur Dante, nous sommes en présence d'un Gombrowicz qui s'affiche déchiré et divisé entre une provocation calculée envers le culte de la personnalité poétique et envers la personnalité poétique en soi. L'idolâtrie de la grandeur esthétique est accusée, d'une certaine manière, en même temps que la grandeur elle-même, de résoudre la souffrance dans une rhétorique de la souffrance, une vide récitation de la torture, et de cérémonialiser aseptiquement, l'enfer d'exister, en s'appuyant sur les convenances culturelles d'une époque. Il est symptomatique que Gombrowicz se refuse de conclure et choisit d'exhiber, à la fin, une chaîne bien à lui d'insolubles apories. Qui est véritablement coupable, du poète ou des amateurs, de l'œuvre ou de l'époque ?

Gombrowicz repousse une image de l'histoire qui fonctionne comme perpétuel alibi pour le pouvoir, et qui justifie, absout, chaque fois, le négatif, alors qu'on doit savoir et se souvenir que « *le passé est chaotique, fortuit, fragmentaire* », et que je suis ici pour l'expérimenter, ainsi informe, dans l'informe de mon présent, dans ma douleur, dans mon expérience et dans mon expression. Quand Gombrowicz corrige Dante, quand, obstinément, et paradoxalement, il le récrit, il ne veut pas seulement repousser l'idée que l'histoire peut se résoudre dans la poésie, que le monde est fait pour un livre. C'est que nous sommes étendus, plutôt, sur « *une gigantesque montagne de cadavres* ». Et si les œuvres des grands ont de la grandeur, simplement si elles ont un sens, c'est parce qu'elles témoignent, si jamais elles arrivent à témoigner, de la douleur irrémédiable des hommes. Enfin, ce n'est pas un problème d'esthétique, mais d'éthique. Comme le suggère aussi Schönberg, d'une autre façon, à l'art ne convient pas la recherche de la beauté, mais de la vérité.

Ce texte accompagne la publication, en 1995, aux « Edizioni Theoria », du « Contre les poètes » de Witold Gombrowicz. Traduit de l'italien par H.D.



# Actualités/Chroniques

**1** Michel Plon,  
*Libres associations*

Élisabeth Roudinesco  
*La part obscure de nous même*  
*Une histoire des pervers*  
Albin Michel

## *Les lumières de l'ombre*

Depuis quelques années, Élisabeth Roudinesco, notre amie, ne limite plus le champ de sa réflexion à la seule histoire de la psychanalyse et de ses grandes figures. Sans perdre de vue le devenir de l'invention freudienne et de sa refonte lacanienne (cf. *Pourquoi la psychanalyse ?* 1999), sans ignorer les tensions qui structurent ce champ psychanalytique et l'enjeu qu'il peut constituer dans l'arène philosophico politique (cf. *Le patient, le thérapeute et l'État* en 2004 et *Pourquoi tant de bain ?* en 2005), son précédent livre, *Philosophes dans la tourmente*, pouvait donner le sentiment d'un infléchissement vers la nostalgie d'un âge d'or de la pensée, celui des Foucault, Deleuze, Althusser ou Derrida parmi d'autres. Mais le terme de « tourmente » dont s'ornait ce titre laissait entendre au désir de son auteur de ne pas se limiter à ce registre quelque peu passéiste.

Ce tout récent livre réaffirme que les dimensions de la lutte, celles du refus de toutes les formes de supercherie idéologiques et l'attachement aux valeurs humanistes héritières des *Lumières* sont toujours au cœur de la démarche d'un auteur qui se veut tout à la fois psychanalyste, historienne, écrivain(e), et aussi militante au service non tant de la vérité que du *vrai*.

De Freud à Lacan, en passant par Ferenczi, Abraham, Klein et quelques autres, l'idée d'une nature humaine foncièrement bonne a toujours été battue en brèche au moyen de quelques arguments théoriques que l'on pouvait croire irréfutables. En clair l'ambivalence de l'homme à l'égard de son semblable, la pulsion de destruction, les fondements mortifères de ce que Lacan identifia comme étant de l'ordre non du plaisir mais de la jouissance, la dimension perverse du sujet identifiée par la psychanalyse comme susceptible de faire structure, tout cela pouvait sembler définitivement admis. En fait nous savions depuis déjà quelques années qu'il n'en était rien et ce livre vient nous le confirmer.

Notre temps, qui s'inaugure avec la chute, en 1989, d'un mur auquel d'autres, pas plus honorables, ont succédé, semble bien être celui d'un retour à un ordre moral soucieux de restaurer cette idée de nature humaine foncièrement bonne que seules, quelques forces obscures, source de partitions de toutes espèces, avaient pu pervertir. *Avaient pu* car désormais la réalisation de l'utopie est annoncée comme imminente, celle d'une mise en ordre et d'une uniformisation généralisées, d'une essence humaine saine, délivrée des arcanes pulsionnelles malfaisantes, d'un rapprochement simplificateur avec le règne animal, autant d'objectifs que beaucoup aujourd'hui ont adoptés avec enthousiasme. Autorisée par de telles convictions, forte de moyens de communications et de technologies dont la sophistication était encore inimaginable il y a quelques vingt ans, la chasse aux déviants, aux marginaux de tous ordres, sexuels notamment, à l'ensemble de ces individualités dont les singularités sont effacées au profit d'un amalgame que recouvre le terme désormais infamant de *perverse*, cette chasse là peut s'organiser à une échelle mondiale, la science et ses idéologues venant en ce point soutenir les efforts des politiques de tous bords ou presque pour contribuer à l'instauration de ce *bio pouvoir* dont Michel Foucault avait détecté le tout premier l'advenue.

C'est ce tableau, ici sommairement résumé, qui constitue la presque totalité du dernier chapitre du livre, chapitre intitulé *La société perverse* dont les ultimes phrases résonnent comme une

menace laissant entendre que les pires désastres du siècle passé pourraient bien ne pas avoir été les derniers du genre.

Mais on demeurerait en deçà de la portée de ce travail si l'on ne mentionnait pas que ce tableau quelque peu apocalyptique ne surgit pas tel un coup de tonnerre dans un ciel serein : forte de cette culture qu'on lui connaît, Élisabeth Roudinesco ne manque pas, parcourant le devenir de l'idée de perversion à travers l'histoire des siècles derniers, évoquant les portraits de pervers célèbres et explorant les étapes du dépérissement de la psychiatrie annonciatrices du déni en cours de l'inconscient, de nous faire réaliser à quel point les notions d'altérité, de différence, d'étranger, et d'étrangeté n'ont cessé de déranger les ordres établis, qu'ils fussent d'essence divine, royale ou républicaine.

Livre de combat donc, à portée philosophique mais aussi politique, appelé à devenir une référence.

**1 Claude Adelen,**  
*Lettre à Marie-Claire Blancquart après la  
lecture de son livre...*

*Verticale du secret. (Obsidiane)*

12 novembre 2007

Chère Marie-Claire Blancquart,

Revenu d'un long voyage en Italie, deux mois de lumière dédiés à l'œil qui se pose sur les visages des peintures et le miroitement de la mer et des fleuves, deux mois hors de la nauséabonde poubelle française, j'ai retrouvé mes repères parisiens. Votre livre est un de mes repères. Je suis entré dans la sombre gravité de votre texte, dans sa lumière nocturne de « vanité », de nature morte et de nature vive et chaude, lumière ardente de l'amour, lumière bienveillante au regard porté sur les choses. Lisant cette « *Verticale du secret* », il me semblait que je reprenais une méditation ininterrompue, poursuivie de livre en livre depuis des années (comme si c'était, depuis plus de dix ans, un seul livre qui s'écrivait), une méditation qui s'élargit peu à peu et s'apaise, accroît son sens du sacré, se fait plus lente, plus large, comme un fleuve qui approche de la mer, qui prend son temps pour laisser les paysages de ses berges, les villes, les arbres, les animaux, les maisons, les hommes et les femmes, se refléter en lui. Et ces reflets, ce sont les poèmes qui composent ce recueil, où parfois des vers soudainement viennent briller en nous comme des fragments d'éternel :

*« un soir siffle sur notre vie »*

ce que seuls savent saisir les poètes de grande expérience, de grande ferveur et grande retenue, ceux qui peuvent écrire des choses comme :

*« tu en as fini avec la culture proprette  
Bien le bonjour, les défis culturels »*

et d'une même main des choses comme :

*« Nous tâtonnons jusqu'à toucher l'obscur »*

Inutile de dire combien j'ai eu plaisir, émotion, à retrouver ici les grands thèmes de votre poésie, les mythologies qu'elle se réapproprie, son sens du cosmique et du quotidien le plus humble, qui parviennent à se fondre dans un regard attentif porté sur les plus simples choses (« parce qu'on aimerait / voir/ pour l'éternité / les minuscules fleurs du cassis »), sur les formes de la Ville que la Seine traverse (cette belle section de « tableaux parisiens », intitulée simplement : « Ville, et toi »), fusion du mystère et du matériel, de l'incommensurable et du limité, qui crée l'harmonie souveraine de cette « Verticale du secret » (dite aussi « verticale vers l'énigme »). Parfois je croyais lire du Rilke (*L'heure grave* : « *Qui maintenant marche quelque part dans le monde/ sans raison marche dans le monde / vient vers moi* ») :

*« Qui n'a pas de nom  
et marche  
sous la pluie. »*

et :

*« Marche bas, parle bas dans l'hôpital général qui t'entoure »*

Parfois je croyais entendre comme un écho de Guillevic ou de Frénaud :

*« Noire l'eau  
sur les petits os de bêtes »*

*« J'exerce mon métier de pierre  
dit la pierre »*

Mais c'était bien la voix de Marie-Claire Blancquart, cet accent de vérité et d'humilité, ce fier accent de femme qui revendique, sans ostentation féministe, sa « différence » comme on dit (« *Femmes/ nos vêtements aux poches si rares* »), qui chante l'amour charnel « *dans ce monde ou rares sont les grands lits calmes* », la chaleur de l'échange : « *Nous séparés/ nous montons dans l'autobus 72 / un instant nous nous regardons soulagés/ reconnaissant nos âges, nos sourires et la beauté des feuilles.* », cette voix qui sait parler des mystères sacrés, comme elle sait rendre hommage à Primo Levi et dire « *je pense aux barbelés sur la terre entière aujourd'hui* », la voix de ce poète en un mot qui, pour écrire contre la nuit, dit cette chose presque « baudelairienne»,



*« Quand vient le soir  
j'allume mes ongles  
.....  
Alors je coupe mon poignet gauche  
je l'installe dans un candélabre  
  
à ses cinq lumières, j'écris »*

Et je ne suis pas étonné que le recueil s'achève sur une évocation de Gérard de Nerval (à l'avant-dernier poème), Nerval qui, lui aussi, avait des secrets perdus et cette même manière mystérieusement simple de parler du monde, que ce soit « *Les grands arbres aux rameaux noirs* » ou « *La Treizième revient c'est encore la première* » » :

*« La suite de ses pas se perd dans la nuit noire et blanche.  
  
Sa rue de mort a disparu, avec sa louche exhalaison.  
  
Mais les étoiles sont les mêmes, et nous ne pouvons dire  
« Isis, pourquoi nous as-tu quittés ? »  
Elle veille toujours, la déesse  
ouvrant ses bras  
sur nos vies bientôt dirigées vers elle. »*

Ce très beau livre nous redonne appétit de bonne poésie.  
Je vous en remercie.

## Nadine Agostini, *KOA-2-9 ?*

Info inutile qui me laisse médusée : Nintendo DS lance un nouveau « jeu », la Gym pour les yeux ! C'est étonnant. Comme si plus aucune idée n'avait germé dans leur cerveau. On se demande combien ils vont en vendre. Certainement un nombre astronomique. Aux personnes de la quarantaine ou moins qui ne portent pas encore de lunettes et espèrent ne pas avoir à en porter. Peut-être ce « jeu » est-il lié à pleins d'articles « santé » sur le combat contre la baisse de la vue. En tous les cas, sûr qu'ils ont étudié le marché. Je pense souvent aux hommes préhistoriques. Cela fait quatorze ans que j'y pense. Depuis que Lilas est née. Depuis que j'ai ressenti des choses bizarres en regardant le bébé comme, par exemple, un violent instinct de protection. Impressions de pulsions venues du début de l'humanité. Et au-delà. Pulsions animales. Donc, je pense aux h.p. Je vais voir une expo. Un éditorial raconte que les h.p. représentaient des femmes enceintes, déesses de la fécondité, pas de pieds, jamais de pieds... Je regarde la copie de la Venus de Willendorf. Pour la centième fois je vois une vieille femme. Donc elle ne peut pas être enceinte. Selon moi hein ! D'autant qu'il paraît qu'ils mouraient très jeunes. Et pourquoi elles n'ont pas de pieds ? Je ne vais pas jouer à l'anthropolo-préhistologue, mais vu qu'on nous cache à l'école que beaucoup de groupes préhistoriques étaient cannibales, on nous a peut-être aussi caché que les hommes coupaient les pieds des femmes pour ne pas qu'elles puissent suivre d'autres h.p. dans d'autres groupes. En fait on ne peut rien savoir puisque les rares squelettes retrouvés le sont paraît-il à 40 % (du squelette). Je ne sais pas si des os des pieds ont été trouvés. Et puis si des os des pieds ont été retrouvés mais pas le bassin on ne peut pas savoir s'il s'agit du squelette d'un homme ou de celui d'une femme. Et puis à regarder ces formes tellement adipeuses, je me dis que les femmes ne devaient avoir le droit de manger que la graisse des animaux.

## 1 Jean-Pierre Balpe, *écrits d'écran XXXI, Poésie-vidéo*

Qu'est-ce que la poésie ? Répondre à cette question est difficile, beaucoup d'autres s'y sont risqués avant moi sans apporter de réponse définitive... et pour cause. Il faut donc aborder cette question avec beaucoup de modestie et, me semble-t-il, de méthode.

Donc table rase : je ne sais rien, je n'ai rien lu, je me contente d'examiner de l'extérieur le corpus. La première remarque qui me semble s'imposer c'est que, quelles que soient les cultures, il y a poésie. Il y a poésie dans toutes les langues ; s'il y a langue, il y a poésie. Chaque culture, même si c'est de façon différente, me semble accepter cette affirmation selon laquelle il y a, dans sa langue, possibilité de poésie mais aussi que cette possibilité n'est ni quelconque ni triviale ni homogène. Autrement dit la poésie se manifeste par un état particulier de l'usage linguistique qui, pour l'essentiel, est sinon précisément définissable du moins, de façon plus ou moins intuitive, reconnaissable.

Je crois qu'on peut partir de là...

Cette interrogation me semble d'autant plus intéressante que, plus que jamais, aujourd'hui, la poésie est revendiquée dans des situations de plus en plus diverses. Il ne s'agit pas ici de reprendre la banalité habituelle des termes « poétique » ou « poésie », de prendre en compte la *poésie* d'un coucher de soleil, de considérer celle d'une œuvre musicale, d'un tableau — bien que ces usages disent, *malgré tout*, quelque chose du *poétique* — ni de traiter de la poétique de Saint-Saëns ou de Buñuel, par exemple. Ces usages sont beaucoup trop larges et trop ouverts pour permettre d'approcher ce qu'est la spécificité de la poésie, un peu comme si l'on attribuait du « bleu » à n'importe quelle couleur et que cette *bleuité* soit évoquée pour définir la spécificité du bleu. L'utilisation de ces termes, dans ces multiples et fréquents contextes, sert à donner une indication de couleur. Sans plus... Ce n'est pas ce qui m'intéresse ici. Ce n'est pas ce dont il voudrait être question ici.

Les contextes qui m'intéressent sont différents. Lorsque l'on parle de performance poétique, de poésie sonore, de poésie

spatiale ou visuelle, de vidéo poésie ou de poésie média, le débat — car il y a débat — se situe sur un tout autre terrain. L'usage du terme semble plus technique, plus précis, centré sur des pratiques d'écriture ou, plus exactement de rapport à la langue. Et pourtant... Pourtant ce qui pose question est, pour l'essentiel, dans ce rapport à la langue, ou plus précisément encore, aux *langages*. Car il peut y avoir langage sans langue. Tout moyen technique d'expression possède en effet son langage propre. Il y a un langage du cinéma comme il y a un langage de la musique ou de l'informatique. Et c'est dans ce rapport non trivial du langage aux langues que me semble devoir être examinée la question du poétique.

Pour ce premier niveau de réflexion, je m'appuierai sur un site Web : celui de Nicolas Manning « The continental review » (<http://www.thecontinentalreview.com/>) dont l'accroche est « Poetry enters the age of new media » et qui s'ouvre sur une citation d'Ezra Pound (1952) : « I predict : the era of video poetics is imminent ». Ce site, assez riche de contenu, se consacre donc, même s'il fournit beaucoup d'autres liens intéressants — de façon caractéristique, classés en deux rubriques : « old media » et « new media » —, sur ce qu'il considère être comme de la poésie vidéo. Il ne contient en effet que des vidéos pour la plupart hébergées sur YouTube (<http://fr.youtube.com> ou <http://www.youtube.com>). Si l'on accepte la définition provisoire que je viens d'esquisser, la poésie-vidéo devrait, pour l'essentiel travailler le rapport au langage vidéo ET, de façon indissoluble, à l'approche poétique de la langue, créant ainsi un travail linguistique qui lui serait propre et ne pourrait être réalisé autrement que dans la jonction des possibilités techniques qu'offrent ces deux outils spécifiques d'expression créant ainsi un domaine résolument nouveau.

L'examen des vidéos présentées sur le site — même si l'intérêt qu'elles peuvent présenter par ailleurs n'est pas en cause — est, sur ce point, plutôt décevante. La plupart en effet ne présentent rien d'autre que des *lectures* filmées de poésie dans des décors divers où le langage de la vidéo n'est guère autre chose qu'une illustration. La meilleure preuve en est que, le plus souvent, après une introduction vidéo situant un décor plus ou moins relié au texte qui va suivre, la caméra se fixe sur un poète lisant, ou disant, son texte. On reste là dans le registre classique des vidéos de lecture comme il est possible d'en trouver sur de

nombreux sites et, parmi tant d'autres, sur <http://www.biennaledespoetes.fr> où l'on peut trouver les vidéos de lecture de très nombreux poètes.

Il y a aussi quelques essais timides comme celui de K Silem Mohammad qui tente de donner plus de place à l'image comme chez Mark Young ou Linh Dinh qui construisent une image et/ou une musique sur une lecture de texte (le plus intéressant me semble être Jim Mc Crary travaillant une image minimaliste) mais l'on retombe le plus souvent sur la lecture frontale ou sur quelque chose qui se rapproche d'une illustration ou d'une anecdote comme lorsque Jean-Michel Espitalier commence sa vidéo en jouant de la batterie. Rien, dans toutes les vidéos que j'ai visionnées, qui ressemble à une véritable tentative d'écriture de poésie vidéo, c'est-à-dire à l'établissement d'un langage spécifique jouant sur les possibilités des deux techniques fusionnées en une nouvelle comme l'on peut en trouver dans les œuvres de Reiner Strasser par exemple (<http://reiner-strasser.de/selektion.html>). Internet permettant un accès instantané à des ressources réparties, il s'agit en fait plus d'une nouvelle façon de médiatiser la poésie que de poésie vidéo. La vidéo a su créer un vidéo art original, la démonstration de la vidéo poésie n'est pas ici très convaincante. C'est un peu comme si l'on considérait les Romances de Gabriel Fauré, les lieder de Schuman, certaines des chansons de Brel ou de Brassens comme de la poésie sonore. Utiliser une nouvelle technique de médiatisation — ce que représente en fait la vidéo et Internet — au service d'un art, quel qu'il soit, n'est pas créer un nouveau langage à partir des possibilités techniques ouvertes. Il y a bien de la vidéo poésie : A Strid, Wilton Azevedo, Reiner Strasser, etc... mais les œuvres que la Continental Review présente dans ce champ ne me semblent pas en relever. Et il ne s'agit pas ici d'une querelle byzantine, du moins si l'on s'intéresse à la poésie, car cette problématique du langage est au cœur de toute tentative de définition et de compréhension de son domaine.

## **1 Henri Deluy,** *Le brûleur de loup (4)*

Marseille. Avant. Pendant la dernière guerre, fin 1941, début 1942, « Le brûleur de loup », un bar, sur le Vieux-Port, où se réunissent les surréalistes, avant de partir pour Cuba, le Mexique, les États-Unis. Aujourd'hui disparu, à la place, la brasserie de l'OM, à côté d'un Macdonald (le « brûleur de loup », le nom du carnivore est au singulier, on ne brûle pas « des » loups, on ne brûle pas « les » loups, on brûle « du » loup. C'est beaucoup mieux).

### *Le « Printemps des Poètes »*

On recommence. On continue. C'est une réussite. Le « printemps des poètes » se pisse dessus ; quelques poètes de qualité sont aspergés, pourquoi pas...

### *Les « petits » éditeurs*

On leur reproche de nombreux défauts : ne tiennent pas leurs promesses, annoncent des livres qui sortent trois ans plus tard, jamais à la date prévue, fonctionnent au copinage, jonglent avec les subventions, ne paient pas les droits d'auteur, se mettent en faillite, changent le nom de leur maison, redémarrent, laissent des ardoises chez les imprimeurs, publient n'importe quoi, ne font pas d'efforts pour la diffusion...

Querelles justifiées ? Quelquefois, jamais toutes, jamais massives et comment ne pas voir, derrière ces dysfonctionnements désagréables, les moyens réduits ou nuls, les énergies déployées, le courage, le goût de la poésie, la solitude et l'angoisse, comment ne pas voir qu'il n'y a pas, aujourd'hui, de livres en poésie sans « petits » éditeurs, sans leur travail, leur insistance, leur volonté ! Ils sont les acteurs et les témoins de cette vie, là, d'un jeu de la langue.

Alors...

## *Emmanuel Hocquard*

« *Conditions de lumière* », Élégies, P.O.L, 2007

Cent cinq énoncés, distribués en vingt et une séquences de cinq pages, un poème par page ; chaque page comporte cinq lignes ; des majuscules, pas d'autre ponctuation ; dans chacune des séquences, la dernière des cinq pages n'est pas foliotée (mais elle est comptée, comme les autres, parmi les 192 pages du livre) ; peu de pronoms personnels - neuf « je » -, quelques « tu », peu

d'adjectifs possessifs ; beaucoup de verbes à l'infinifitif ; pas de jeux de sonorités ; des constructions distinctes, dans une suite qui ignore la métaphore, pratique l'image sans la comparaison (un seul « comme », dans « comme personne », une formule idiomatique) ; des enchaînements de propositions ou de fragments de phrases sans relations logiques discursives, sans corrélations apparentes directes, des informations hétérogènes ; des groupes de mots , des « élégies », espaces dérobés au sens (et à la « plainte »), qui s'enchaînent comme sans motivation.

Une organisation grammaticale manifeste (formelle ?) de surface volontariste, serrée, presque corsetée( mais c'est peut-être ma lecture qui souligne ce cadre tendu), et qui se montre. Pas de style (dans la conception traditionnelle de la chose), un mouvement d'ensemble qui suscite puis brise sa propre rhétorique ; le poème devient une formation composite, dans le flottement des significations. Dans une transparence que met en lumière (l'un des mots clefs de l'ensemble, bien sûr), la brève déclaration d'intention qui termine le livre (« dans une coupe en verre »), de façon à la fois argumentée, fluide, et énigmatique.

### *Le bonheur*

Liberté, une liberté tenue, sans détournements affectifs, sans cristallisations sentimentales ou démonstratives ; une formidable confiance dans les mots.

Le poème n'est ni gai, ni triste, pas plus angoissé que joyeux, il développe une fiction tacite dans une littéralité qui souhaite se déprendre des arrière-pensées, des sous entendus, de ce qu'il y aurait « derrière les mots »..

*Dormir un tesson dans la  
main Je regarde les montagnes  
pour toi Corps pour usage  
étendu  
Lumière pliée*

Un profond nettoyage, on le voit, qu'Emmanuel Hocquard entreprend depuis longtemps, avec d'autres, dans un paysage d'écriture qui demeure marqué par le lyrisme à l'ancienne, mais ça n'est pas pour autant n'importe quoi qui succède à n'importe quoi dans une vaine tentative pour mimer une rébellion d'aujourd'hui, en ce domaine dérisoire des écritures de poésie, les formulations sont composées (« calendrier des surfaces », « le pain lève sur le tabouret typographique »...) ; il ne s'agit en aucun cas d'un assemblage de prélèvements de hasard dans les échanges courants.

*« Les propositions sont indépendantes. Entre elles des relations s'établissent....Le récit procède de ces rencontres »*

Un choix, une disposition, avec assez de marge pour que chacun y trouve son bonheur, et que quelque chose comme un inconscient s'y trouvent à l'œuvre pour donner une harmonie implicite à ce livre exceptionnel...

### ***Du 2 au 15 janvier 08***

Jean-Jacques Viton, « Je voulais m'en aller mais je n'ai pas bougé », P.O.L, premier feuilleton quotidien de poésie en 24 épisodes avec des dessins d'Emmelene Landon. Premier épisode diffusé le lundi 14 janvier, peu après minuit, deuxième épisode le mardi 15 janvier, à 2 heures, dans la nuit.

Lectures satisfaisantes, et plus : Samuel Taylor Coleridge, « La Ballade du Vieux Marin » (Poésie/Gallimard), dans la vigoureuse traduction de Jacques Darras, « Sur le rêve », de Sigmund Freud (Folio essais), ce curieux raccourci développé de « L'interprétation des rêves », « Vaches » de Frédéric Boyer (P.O.L), les proses brèves de « Vers à vif », Jean-Pascal Dubost (Obsidiane), la « Table des bouchers », de Fabienne Courtade (Flammarion), « Détours », de René Crevel (Ombres), une biographie passionnante de Lily Brik, qui vient de paraître à Moscou, quelques pages de Bourdieu, quelques pages d'Althusser, enfin un polar sans consistance. Cours de chinois.



## 1 Christophe Marchand-Kiss,

### *Et compagnie...*

**La gauche italienne est-elle morte à Bologna ?** — Vaste, triste, passionnée question. Bologna, première grande ville communiste d'Italie ; Bologna, et l'attentat de la gare (1980), *la strage di Bologna*, 85 morts ; Bologna, et la dissolution du PCI, en 1990. Bologna, aujourd'hui, et la création du Partito Democratico, avec DS, héritier du PCI, et la Margherita, héritière, en gros, de la gauche de la Démocratie Chrétienne. Veltroni *et* Prodi. Dans la ville dirigée par Sergio Cofferatti, ancien leader du syndicat communiste CGIL. Je ne cherche pas de symboles, je les trouve. C'est ainsi. Pourquoi le PD ? Ce n'est pas, à bien y réfléchir, et comme j'ai pu l'écrire ici, un compromis storico tardif. C'est davantage. On peut penser que le flacon est vide, idéellement, politiquement, et c'est vrai (c'est une machine électorale), mais la symbolique, encore elle, est tenace, et ne saurait être évacuée en un tournemain. Le PD, c'est d'abord le symbole (définitif ? hâtif ?) de la fin des années de plomb, la fin du terrorisme ; c'est ce que le mot démocratique entend signifier, au-delà des fantasmes américains (clintoniens) de Walter Veltroni. Le PD, c'est une sorte d'enterrement, de toutes ces années, de leur mémoire, de leur existence même, de l'existence d'un parti communiste comme de l'existence d'un parti chrétien. C'est une liquidation, certes, mais une liquidation, dans l'esprit des fondateurs de ce parti, salutaire (quand bien même ils ne l'énoncent pas ainsi — cependant, la phrase de Veltroni, au Corriere della Serra, sonne juste à cet égard : « je n'ai jamais été communiste », a-t-il dit, non pour nier un engagement passé, mais pour montrer à l'envie qu'une tendance sociale-démocrate existait bel et bien au sein du PCI dès les années 1970, dont l'un des animateurs était l'actuel président de la République et ancien maire de Naples, Giorgio Napolitano). Le PCI est mort de ses renoncements successifs, et le premier, à la révolution (tous les partis communistes d'Europe y ont renoncé depuis lors, mais le PCI, très tôt). La mise à l'écart des dirigeants gauchistes au sein du PCI, dans les années 1960, et au début des années 1970, a permis le développement d'une extrême-gauche devenue radicale, et finalement pour une part terroriste. Les terroristes des Brigades rouges sont les enfants de la tendance dure du PCI. Les enfants des terroristes seront peut-être au PD. Exorcisme. Histoire qui bégaye. Relativisme absolu (si tant est que...). La révolution ? Cendres. Pourquoi, cendres ? Parce qu'un parti communiste a compris, bien avant même certains partis socialistes, que la Révolution avec un R majuscule n'était qu'un moment très court de

l'histoire, et qu'elle ne se répétait jamais à moyen terme (d'où la Terreur, censée ravivée les braises). La révolution ne se décrète pas, a priori ou a posteriori, elle n'a donc jamais lieu (ou elle a lieu sous forme de coups d'État où quelques éléments du peuple, pour parler socialiste ancien, jouent un rôle). Feltrinelli mort sous son poteau, déchiqueté par sa bombe en 1972, en est la caricature solitaire (ils étaient trois, mais bon...) et malheureuse. Il n'y a pas de terrorisme qui tienne, pas même celui, invraisemblable, d'un aristocrate milanais communiste devenu subventionneur d'un groupe gauchiste et, *in fine*, un terroriste. Et cet acte, que l'on décida romantique, ce "suicide" que l'on voulut assassinat, n'est que pitoyable (Milan privée de lumière pendant deux heures, telle aurait été la conséquence de son acte, si je lis bien Nanni Ballestrini et son Editore). La raison de la création du PD, au-delà des ambitions personnelles des uns et des autres, et surtout celle de Veltroni, est celle-ci : toute éradication est bonne à faire. Je disais liquidation, et je maintiens ce mot, mais surtout, passage à une nouvelle époque (encore un décret ; mais c'est par des vides qu'on obtient des pleins), où la gauche ne s'appelle plus la gauche. Le PD n'est que l'essai de conclure un vaste deuil national. A faire. Encore et encore. À défaire, peut-être. Surtout à défaire.

### *Rectificatif*

Est paru dans le dernier AP un texte (*Macro, ça vous dit ?*) sans retenue, en colère qui, la nuit passée, me paraissait insultant et maladroit, surtout le troisième paragraphe (voir ci-après). Malgré mon envoi d'un nouveau texte, des corrections d'épreuves acheminées par Internet, rien n'y a fait : le premier texte, dont je ne voulais plus, est paru. Voici donc le dernier paragraphe de ce texte, plus conforme à ma vision des choses : « Car il me faut ajouter ceci : ces deux musées servent la carrière de Walter Veltroni, maire de Rome, et comme je le disais dans une autre chronique, de « gauche » (ah ah !) ? Cet homme est aujourd'hui le leader du PD (qu'on dit ici Pidi et qui s'appelle Partito Democratico, parti attrape-tout, sorte de compromis historique tardif — et un hommage à Clinton et à ses new democrats). Et Rome, dans cette conquête du pouvoir (être, un jour, président du conseil, en lieu et place de Prodi : tel est l'enjeu final), est un pion stratégique. Avec, entre autres, le Macro comme danseuse. »

*Prime*

50%

S U O V E L L D

# 1 Jean-Pierre Bobillot,

## VOIX, etc. par

52b. — Isabelle Vorle : *Schwitttrace* (2005, chez l'artiste) : DVD 45'. [Suite de : 52a (AP n°190). — Patrick Beurard-Valdoye : *Schwitters en exil à Oslo* (Contre-Pied avril 2007, autresetpareils.free.fr) : 36 pp. 4 euros.]

Ni didactique, ni désinvolté : Isabelle Vorle, par l'image autant que par le son, rend compte avec une élégante et rigoureuse intégrité artistique de l'empathique et scrupuleuse recherche qui est la sienne. C'est un *merzumentaire*. Recherche de plasticienne, de vidéaste, de vocaliste. Tout ce qui y est filmé, image et son, trouve sitôt à se coller, à titre d'« élément », dans un *Merzbau* audio-visuel, qui de plan en plan se constitue en expansion du *Merzbau* « primitif ». Recherche de ce qui dans les travaux, la pensée, la personne même de Schwitters, résonne si fortement en elle : — « de l'âme pour l'âme », eût dit Rimbaud. Traces laissées, à peine, à grand-peine, par l'*Urpoète* : rébus de rebuts. Pourquoi, par exemple, durant toutes ces années, l'*Ursonate* — la diction de l'*Ursonate* — est-elle véritablement devenue, intimement, son affaire ? À fleur de gorge, de lèvres, de langue, de dents, de salive. Passage d'un Schwitt : langue d'oiseau, langue-vite (« Laangu qui s'tord queue », *crivait* Jacques Demarcq). Pupilles, papilles. Palpe, palpite. Ni discrédantes, ni redondantes : bande-son et bande-image sont, diversement mais continûment, liées par ce qu'il faudrait bien appeler une *dialectique lyrique*, à haute valeur — et saveur — heuristique.

Miettes d'œuvres et de lieux, simplement montrées et souplement montées : brefs plans fixes scandés *cut* ou caméra mouvante, effleurante, enveloppante, épousant les obliques, les verticales, les courbes irrésolues du *Merzbau*, de très près. Têtes d'oiseaux, oiseaux, vols d'oiseaux. Mer, île, pluie : paysage-collage. Livrées telles quelles, au gré d'un regard tout de connivence, ou (re)traitées picturalement, non sans humour quelquefois, sans ostentation ou démonstration jamais. Souches, roches, planches, fissures, trous. Bribes, débris : beaux lambeaux. Vertigineux vestiges (*vestigia* : traces de pas, les siens dans les siens). Diction, intégrale, de l'*Ursonate*, le plus souvent nue, quelquefois parasitée par les bruits ambiants : voix, chocs, sonneries, sirènes, moteur, bruits de toutes sortes, naturels (crépitements de la pluie) ou urbains (comme un clin d'oreille, un instant, à *La Poinçonneuse* : raccourci d'Histoire en collage mémoriel). Diction, le moins chantante possible, conjuguant l'implacable mathématique des durées et des timbres et, non sans humour quelquefois non plus, l'infiniment changeante et sensuelle modulation d'une vocalité spontanément attentive aux inspirations mélodiques et rythmiques émanant de ces engrappements de lettres (plutôt que de phonèmes), ainsi superbement *décollés* de la page, mais point

indûment « collés » à l'image. — Comme n'a pas dit Rimbaud : « C'est la vraie marche. En avant, Kurt ! »

53. Alain Robinet : *J'logo dans l'lego des mots* (L'Harmattan « Levée d'ancre » 2007) : 64 pp. 10 ; *Embouclures* (robi.net@free.fr 2005) : CD 10 (conception technique : Guilhem Fabre).

Alain Robinet est à sa manière un héros, oserai-je : un héros-limite. (Tchin tchin, Gherasim !) À sa manière... c'est-à (-mieux)-dire : en *ses* (mauvaises) manières — & ses matières : « la corporéauté de la langue », commente-t-il. Qu'une telle persévérance dans son devenir « passe mal », c'est peu (de le) dire ! Irrecevable, irrécupérable !

Tel qu'en lui-même Ulysse remis aux dégoûts du jour par Beckett (après Joyce), il demeure, non point sourd ou indifférent — tout au contraire : ça le rend littéralement malade, dans & de tous les sens —, encore moins complaisant, mais insoumis, imperméable aux modes & autres changements de caps, aux insistantes & insidieuses sirènes de la fin de l'Histoire ou de la fin des « idéologies » (cette misérable & arrogante idéologie de rechange), aux très-médiatisés « livres noirs » de la Grande Liquidation Annoncée (GLA) — celle de toutes les avant-gardes (déjà, Lyotard en 1982 : « De partout on nous presse d'en finir avec l'expérimentation, dans les arts et ailleurs ») —, aux ralliements & reniements en cascades, de plus en plus « décomplexés », bref : à l'air de plus en plus irrespirable de ces temps « post-modernes ». Incorrigible ! Toujours en alerte & d'un clavier alerte, il poursuit de vents en marées (de pulsionnel en réel) une harassante navigation solitaire — solidaire, néanmoins, d'une certaine postur' théoric' —, sans cartes, sans instruments, commencée dans la nuit de soi : sous les épaves, la vase ...& la rage ! Une traversée des signes & des choses (des gestes & des faits), sans escales — chaque « volume », chaque « lecture » n'est qu'un tronçon, arbitrairement découpé de ce flux d'angu's —, & au bout de laquelle, il l'a toujours su, Ithaque est aussi illusoire que Cythère (celle de Baudelaire). Ou : que s'y taire...

Non que rien n'ait changé dans cette perpétuelle sismo-script'ûre (& cette récit-hât'ûre). Lanamorphose généralisée, dont se voyait (& s'entendait) saisie toute la matière linguistique dans les *all-over* textuels de jadis (cf. *Langue-nègre*, Textuerre 1981), le cède depuis naguère à une interminable déclinaison / défiguration (critique) du discours vernaculo-cyber-spectaculaire, qu'il larde & entrelarde des flèches de tout bois dont se surchauffent ses intimes signifiants, sur le mode de la paronomase — enfilade de calembours — généralisée, & dûment verticalisée : *lapsus*, *relapse*, *collapsus*. Impitoyable ! Défauts de ça voir & peu de « technique(s) » : épop' opac'cumul'hâtive. Du coup, lorsqu'il les scande (*live* ou pas), ces textes qui se soucient tellement peu(h) de plaire — qui (f)ont, quelquefois, tout pour déplaire — suscitent rires ou sourires, amusement, émotion ; mais, comme dans toutes les œuvres rupestrement modernes, ce bénéfice de plaisir est « secondaire » (Dominique Avron, *L'appareil musical*, 10/18, 1978, pp.118-127), il n'est pas au principe : c'est un *événement*. Indispensable !

# Yves Boudier, *Revue e3 Revues*

**CCP.** (n° 14, octobre 2007, dossier Jean Daive.) Cahier Critique de Poésie 2006 / 2. cipM, Centre de la Vieille Charité, 2, rue de la charité. 13236 Marseille cedex 02.

Quatre vingt pages consacrées à Jean Daive, à l'occasion d'une actualité éditoriale importante (cinq textes importants). Jusqu'à atteindre l'indispensable bibliographie établie par Emmanuel Ponsart, s'attarder, par exemple, sur les contributions poèmes de Jacques Roubaud, Anne-Marie Albiach, et Marie-louise Chapelle ; l'entretien, en deux temps, avec Michèle Cohen-Halimi, la lecture d'Isabelle Garron ; une gouache de Claude Royet-Journoud ou les photographies de Jean-François Bory et Vincent Bonnet... Par ailleurs, les notes critiques sur les parutions du second semestre 2006 complètent ce volume.

**Passage d'Encre.** (n° 29, novembre 2007, « Scènes ») 16, rue de Paris. 93230 Romainville.

En ce centenaire d'Ubu Roi, une livraison sur la question de la théâtralité de l'écriture. Scènes & Graphies. Une alternance construite de contributions théoriques et créatives, autour d'un long entretien de Marion Boudier avec Noëlle Renaude. Ecritures et espaces, performance et textualité, vraisemblance de la voix et du corps sur la scène. Avec Jean-Loup Rivière, Guillermo Pisani, Hubert Lucot, Thomas Dommange, Nicolas Doutey, J-J Guglielmi, Marc Tamet, Jean-Claude Montel, Patrick Suter, Gérard Noiret, Barbara M. Chastanier, Mélikah Abdelmoumen et Marine Bachelot. Et, plus qu'un clin d'œil à nos enfances, Guignol fête, lui, son bi-centenaire avec José Luis Gonzalez.

**Le nouveau recueil.** (n° 85, décembre 2007-février 2008) Editions Champ Vallon. 01420 Seyssel. Jean-Michel Maulpoix, 4 rue Saint-Martin. 27630 Dampsmesnil

... Et tombent en dernière page, avec une discrétion qui renforce un dépit certain, ces quelques lignes de Jean-Michel Maulpoix : « On arrête. Ce numéro 85 est le dernier numéro papier du Nouveau Recueil. On arrête. Mais on continue. Avec les moyens du temps : une nouvelle revue électronique sera bientôt en ligne à l'adresse [www.lenouveaurecueil.fr](http://www.lenouveaurecueil.fr) ». Certes, la revue ne disparaît pas complètement, mais ce choix « numérique » n'obéit pas au seul désir de travailler avec les outils contemporains, il est aussi le

résultat préoccupant d'une désaffection grandissante des medias et des lieux de diffusion pour une littérature exigeante, en particulier la poésie. Toutefois, est-ce là vraiment « *sacrifier une part essentielle de [son] identité* » ? Faisons confiance à l'intelligence de l'avenir. Enfin, au cœur de cet ultime numéro papier, ne manquez pas *Pommelé*, de Nathalie Riou : « *démembrée ma toute démembrée / nous croissant décroissant envisageant // le trou fait jour / le trou fait corps* ».

**Europe.** (n° 943-944, novembre-décembre 2007) 4, rue Marie-Rose. 75014 Paris.

Juste avant d'ouvrir ce numéro *Michel Butor*, revenir un instant sur le précédent (942, oct. 2007) où nous pouvions découvrir *Cinq sonnets et autres inédits* d'Eugène Guillevic et un texte remarquable d'Hélène Sanguinetti, *Elles* : « *Après les jours les années, après, c'est jusqu'où je voudrai sans pouvoir, en cet état de femme, d'épouilleuse de chien.* » Michel Butor donc, avec en ouverture *Plaque tournante*, texte que Michel Deguy a lu lors du colloque « *M. Butor; déménagements de la littérature* », (automne 2006, Bibliothèque nationale de France). Mais on s'attardera surtout, avant d'entrer dans le corps même des diverses analyses de son œuvre labyrinthique, sur *Les dépouilles de l'âge*, composées d'*Haleine*, de *Je diminue*, de *Gigue des ombres*, trente-huit poèmes faits d'un distique à chaque fois suivi d'une strophe de huit vers, faux dizains en quelque sorte. Un choix particulier parmi plus de quatre cents ouvrages publiés, même si... : « *On jure de s'arrêter / on sent qu'on va continuer / on voit passer les années / / Entre Anvers et contre tout* ». Merci à Daniel Leuwers, Pierre Lepape, Anne Claire Gignoux, Pascal Dethurens, Charles Dobzynski, Philippe Renaud, Bernard Teulon-Nouailles, René de Ceccatty, Lucien Giraud... et à Ménaché pour un bref entretien : *Michel Butor est toujours un autre...*

**Cassandre.** (automne 2007, « *Où l'art se fera-t-il ?* ») Cité européenne des Récollets. 150, rue du Faubourg-Saint-Martin, 75010 Paris.

Pour faire un point sur cette question. Deux entretiens, l'un avec Bernard Stiegler : « *Une œuvre s'apprécie, s'entretient, se fréquente ; elle est inépuisable. (...) C'est un objet d'amour, un objet de désir. Contrairement à la pulsion, l'objet du désir ne se consomme pas !* » L'autre avec Jacques Rancière : « *C'est une question politique car la vitalité des mouvements culturels autonomes est liée à des espérances politiques. On demande souvent à la culture de remplir un vide dans la mesure où il y a un manque d'énergie novatrice, de modèles exaltants de sociétés futures* ». Un numéro important pour ne pas baisser les bras ! Avec de plus Marc Tamet, Valérie de Saint-Do, Céline Delavaux...

**Action restreinte.** (n° 9, décembre 2007) 25 rue de la Demi-lune. 93100 Montreuil.

(entre parenthèses), tel est l'objet de ce numéro, ... « *cette aptitude à provoquer une mise en abyme du discours, en le multipliant et le divisant simultanément et à l'infini, du moins potentiellement* ». Sur le mode des *Mille et Une Nuits*, marquer la suprématie du désir de connaître, de n'en jamais finir avec les histoires, les fictions contemporaines que cette revue précise nous fait découvrir depuis sa création. Cette fois, avec Pascale Petit, Matthieu Brosseau, Dominique Quélen, Maciej Niemiec, Isabelle Zribi, Aurélie Soulatges, David Christoffel ou Pierre Cendors citant Endsen : « *La conscience / reçoit / l'ensoleillement // Des mouvements / Virginaux / prennent forme* »...

« **Le Cahier du Refuge** ». (n° 164, décembre 2007) Centre international de poésie *Marseille*. 2, rue de la Charité. 13236 Marseille cedex 06.

Quelques mots sur ces quelques pages pour saluer Emmanuel Hocquard dont le dernier livre, *Conditions de lumière*, (P.O.L, 2007) est à mes yeux l'une des publications essentielles de ces dernières années. « *L'Élégie n'est pas dans les / mots de la plainte Elle est / dans la répétition des mots / de la langue Elle est cette / répétition La langue tout / entière est élégie* ». La question du sujet posée à la racine, dans une grammaire du recevoir. D'une sensibilité sans sensiblerie.



## **1** *Le journal de*

### **Joseph Julien Guglielmi**

Jeudi 12 juillet 2007, Venezia, Ponte dell'Accademia, vers 10 heures. Cappuccino avec M...Je ne dirai rien du museo...

Une phrase : « fueron reyes una manana entera »... Rires ! Baffo... Cet extraordinaire pornopoeta !

Et contagion jq Petrarca.

Regardez, sous le signe d'onan : ces particolari : ds Canzoniere, sonnet CCXI

Piacer mi tira...

Et la man destra...porge

Regnano i sensi...

5 août, Dolus d'Oléron... Je finis la bouteille de Laphroaig achetée à Venezia...

10 août. Salon de livre, la plage en Ré. PPDA, Sollers, Kristeva, Sorin, M. May...

Débats, éditeurs, romanciers, animateurs ; but no poets... Je demande pourquoi, Sorin m'explique... (parenthèse du 11 novembre).

Je parle du boud.zen avec l'infirmière de nuit, voir plus loin...

Coup de fil Sapho... Hommage à Claude Faïn en vue...

(Suite Oléron)... Collages cartes post... Oysters à la Cotinière...

S . Trojan, Bar de l'Océan en danger de fermeture, autorités !

Commencé poème Dorsoduro...

5 septembre, atelier Jaccard, Paris. Je copie un frag. de Le drap Phallique qu'il va brûler...(12 exempl.)

19 sept, au Rouquet, Serge Gavronsky et A. Marie...

21 sept, Catherine James, expo Coignard dans le Marais...

Chez Lèvy...

Vend.28 octobre. Bichat hosto, 2è opération valve card.

Dim.30, Réa...le mur face à moi est une haie verte, très touffue que mon fils, invisible tente de franchir...

Sam.6oct. Toujours à l'hosto, match Frc-galles... Pas gd souvenir...Joies de la perfusion et de l'oxygène par les naseaux...

10 octobre, Philippe Fènelon, Tita Reut, visites...Hist. d'Opéras de Philippe. Maîtrise, humour. Je note. Berg : organiser le chaos...jusqu'à la forme parfaite... G P U mag. Sofia Loizeau me fait lire un début de « roman » prometteur... Coup de fil Elisabeth Roudinesco. Son dernier livre !

Ecoutez « La llave de mi corazon de J.L. Guerra... Confus à la relecture. Ecrivez-moi !

31 octobre, Maisons-Laffitte, convalescence... Marina et les  
filles... Fce Cul, Alain V.

Noté le 13 nov.

Talma

Karine

Mas d'Avall, Meier

Buttocks, gym...Le Gingko, lac jaune, de feuilles fallen, restau  
Shin Jung, Paris...

(Parenthèse du 7 oct) Ciel Bichat... Jazz s'écrivait « jass » au  
début ; ça avale old swing N. o with Babe Dodds, Pops Forster,  
Mez Mezzrow ; la brume fume au nord teinte mer.  
Rêve, dos ojos ? Just avant voix de Lyon...

Dimanche Mouridisme, ave Maria...

Pauvre Lelian fut aussi à Bichat...

12 11 07

Il y a quelques jours, Finkielkraut s'énervait à la Télé sur le sort  
de l'école...

Noté with soleil feu doux du quatre nov...

Faut-il ressasser l'horreur ?

Oui...

Gauche mélancolique contre gauche lyrique (BHL)

13 II 07

Elle me dit Sarko looks like De Funès !

Réponse : Its very bad for Louis !

Hier, 10 H. Guyotat parlait ds le poste avec Alain Veinstein de  
Prostitution, Coma...

Je crois me souvenir que « France Nouvelle », la revue  
communiste, ils avaient fait la fine bouche « Pas assez  
critique... » devant mon papier sur ce livre...

Papier resté inédit, je le regrette...

Très belle interview. Voix de Guyotat. Faite pour ce qu'il écrit  
contre la facilité, la laideur, de mode...

Deux intelligence à l'oeuvre...

( à suivre)

P.S. Petit cadeau de Petrarca :

« due mille sette a punto

su l'ora prima il di quatordici di novembre

nel laberinto d'amore intrai, ne veggio ond'esca »



Crèche pudding

prologue





Contre cette saison  
catastrophiquement  
sécouritaire saluons  
l'étrangeté du matin !



# O Lire

- Emmanuel Hocquard**, *Conditions de lumière*, P.O.L  
**Fabienne Courtade**, *Table des bouchers*, Flammarion  
**Nissim Ezechiél**, *L'homme inachevé*, Buchet-Chastel  
**Hatif Janabi**, *Le midi arabe*, Buchet-Chastel  
**Jean-Jacques Viton**, *Je voulais m'en aller mais je n'ai pas bougé*, P.O.L  
**Winterreise from asolo to new york and vice versa** 1974, Archive F.Conz  
**Gérard Cartier**, *Le petit séminaire*, Flammarion  
**Claude Royet-Journoud**, *Théorie des prépositions*, P.O.L  
**Caroline Sagot Duvaouroux**, *Aa Journal d'un poème*, José Corti  
**Jérôme Mauche**, *La loi des rendements décroissants*, Seuil  
**Jérôme Bertin**, *Babylone*, Dernier Télégramme  
**Eugène Schlanger**, *September II*, Wall Street Sonnets, Unterbahn  
**Samuel Taylor Coleridge**, *La Ballade du Vieux Marin*, Poésie/ Gallimard  
**Frank Smith**, *Le cas de le dire*, Créaphis  
**Nolwenn Euzen**, *Présente*, Le dé bleu  
**Pierre Courtaud**, *Quelques figurations mises à part...*, Le bruit des autres  
**Florence Pazzottu**, *Sator*, Cadastre8zéro  
**Shakespeare**, *Les Sonnets*, Poésie/ Gallimard  
**Andrea Inglese**, *Prati/Pelouses*, La camera verde  
**Christophe Marchand-Kiss**, *Aléas*, Le bleu du ciel  
**Vincent Sabatier**, *Parenchyme*, Le bleu du ciel  
**Jean-Pascal Dubost**, *Vers à vif*, Obsidiane  
**Frédéric Boyer**, *Vaches*, P.O.L  
**Patrick Bouvet**, *Utopies couchées*, Le triangle  
**Serge Pey**, *Nierika*, Le temps des cerises  
**Virginie Poitrasson**, *Demi-valeurs*, L'Attente  
**Jerome Rothenberg**, *Les techniciens du sacré*, José Corti  
**Walt Whitman**, *Feuilles d'herbe*, José Corti  
**Alexandre Blok**, *Douze*, Allia  
**Jérôme Game**, *Flip-Book*, (livre+CD), L'Attente  
**Jérôme Game**, *Ça tire suivi de Ceci n'est pas une liste*, Al Dante  
**Jérôme Game**, *Ceci n'est pas une légende ipe pe ce*, DVD, Incidence  
**Ghérasim Luca**, *Sept slogans ontophoniques*, José Corti  
**Ghérasim Luca**, *Comment s'en sortir sans sortir*, DVD, José Corti

# *O*Abonnement

*Nom* .....

*Prénom* .....

*Adresse* .....  
.....  
.....

	1 an (4n°)	2 ans (8n°)
France	42 euros	84 euros
Étranger	60 euros	120 euros

la revue ne peut accepter les chèques libellés en devises étrangères.

Je vous adresse la somme totale de

.....

**Action Poétique**

36, rue de Raspail 94200 Ivry-sur-Seine  
C.C.P 4294 55E Paris





# Action Poétique

## *Rédaction*

36, rue Raspail  
94200 Ivry-sur-Seine  
action-poetique@orange.fr

## *Publié avec le concours du*

Centre National du Livre &  
Conseil Général du Val-de-Marne

## *Rédacteur en chef* Henri Deluy

## *Comité de rédaction*

Claude Adelen, Jean-Pierre Balpe, Yves Boudier, Bruno Cany, Henri Deluy, Jérôme Game, Isabelle Garo, Isabelle Garron, Liliane Giraudon, Éric Houser, Alain Lance, Christophe Marchand-Kiss, Florence Pazzottu, Pascale Petit, Véronique Pittolo, Éric Suchère, Bernard Vargaftig, Jean-Jacques Viton.

## *Secrétariat général* Jean-Pierre Balpe

## *Secrétaire de rédaction* Nelly Picot

## *Conception graphique* Patrick Laffont

## *Diffusion*

*Les Belles Lettres*

Pour les numéros précédents le n°170, s'adresser à la revue

Les manuscrits non retenus ne sont pas retournés.

## *Gérant responsable* Henri Deluy

Dépot Légal : Février 2008  
ISBN 978-2-85463-180-7  
EAN 9782854631807  
Commission paritaire CPPAP : 0248 K 45328

## *Imprimerie*

CCI  
9, av Paul Héroult  
13015 Marseille  
*Label imprim'vert*



attribution (1361. lat attributionis)

Action d'attribuer un bien, un droit  
dans un partage.

"Nous naissons. On nous ouvre les  
jambes. C'est un garçon. C'est une fille.  
Cette première attribution ne reçoit pas  
de nom particulier de notre langue,  
mais c'est d'elle que nous tenons  
notre pré-nom..."

Pascal Quignard  
(Entretien avec J. Henric)

# Henri Deluy, *Tajine-grenier*

Agadir, pas trop grande ville, au bord de l'Océan, aux pieds des Atlas, dans le sud du Maroc. Février 1960, tremblement de terre : la ville est détruite, des milliers de victimes ; pour se reconstruire, elle se déplace vers le rivage, laisse les hauteurs dévastées aux équipes de dromadaires pour touristes. Agadir, « grenier » en langue amazigh - berbère, superbes greniers en pisé, quelquefois de grosses pierres, qui dominent les ravins et les oueds, pour accumuler et protéger les nourritures et les biens. Ville moderne, l'une des plus vastes plages du continent, grand port, surtout de pêche au large, une modeste capitale pour ce Maroc méridional, appauvri par la sécheresse.

## **Khadija Ezzyn**

Là, jardin, herbes et fleurs à profusion, coin de terrasse, soleil, merles à haute voix, tortues inégales qui se chevauchent et, surtout, là, Khadija Ezzyn, une jeune berbère venue des montagnes, qui a appris notre langue, qui apprend à la lire et à l'écrire, et qui nous fait apprécier un couscous presque aérien - viande enfouie sous un grain léger, légumes au-dessus, savoureusement apprêtés, bol de bouillon dense, à peine relevé, une merveille de finesse - et toutes sortes de tajines : tajine agneau, avec pruneaux, abricots frais, amandes entières, tajine poulet, avec petits pois, carottes, pommes de terres réduites, olives, tajine lapin, avec oignons en rouelles épaisses, et en quantité, tajine sardines, en boulettes ; et aussi calamars rapidement frits, souples et croquants, sauce à l'encre servie à part, et aussi fèves du jour, tièdes, avec leur peau très fine, aubergines en rondelles poêlées, pastilla feuilletée au blanc d'œuf, à peine sucrée, farcis diversifiés, soupe de pois chiche et de

lentilles, passée au presse-purée, à la main, pour préserver une certaine densité, une épaisseur légèrement grumeleuse et, près des assiettes, à convenance, l'huile d'arganier produite par des coopératives de femmes, une huile rare, vertueuse, connue dès le XIII<sup>e</sup> siècle, utilisée à table, pour les régimes, et pour les produits de beauté.

## *La recette*

Il y faut le tajine lui-même, l'instrument de cuisine en argile ou terre traitée, avec son chapeau conique et sa profondeur cachée, un tajine d'importance, rien ne doit déborder, il y faut, si possible, un feu de charbon de bois (sinon, une source de chaleur facilement contrôlable), puis un bon kilo de gigot d'agneau découpé en morceaux moyens, sans enlever toute la graisse (pour trois/quatre personnes) ; faire revenir dans deux cuillerées à soupe d'huile d'olive vierge, sel, poivre, une bonne demi cuillère à café de gingembre en poudre (ou, mieux, râpé, à partir d'une racine sèche), même quantité de curcuma, une prise conséquente de coriandre frais, un bel oignon haché, pas trop fin ; touiller ; ail : deux, trois gousses ; l'oignon fondu, ajouter les légumes, deux poignées de carottes, un demi litre de petits pois, cœurs de fenouils, une forte tomate épluchée, olives vertes, et quelques noires, un gros citron vidé ; laisser cuire, sur un tout petit feu, de deux heures à deux heures et demi. Ou plus, à voir...

Tonique, admirable. On mange ce qu'on voit, avec ce qu'on voit, tout autour, paysage et lumière dans la bouche. Et ne me dites pas que vous n'avez pas le moral, ou que la vie est triste, ou que ça suffit comme ça...

9 782854 631807



**MAI 08**

**LA LUTTE  
CONTINUE**

